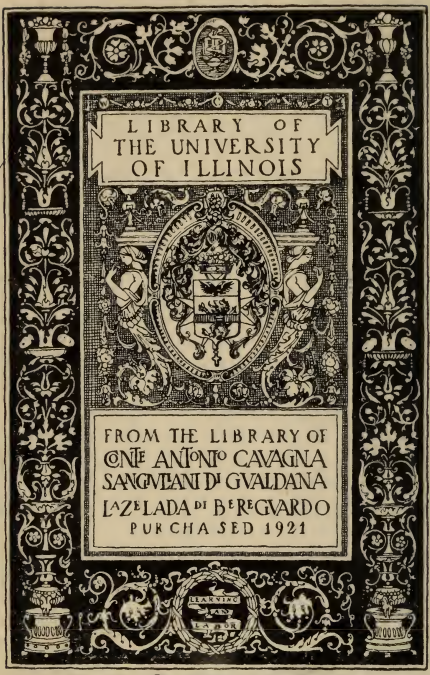
Rare Book & Special
Collections Library



845G288
0v1798
V.3

BUILDING USE ONLY

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

SEP 1 1986

BUILDING USE ONLY

JUN 15 1981

JUN 15 1981

BUILDING USE ONLY

JUN 19 1981

JUN 19 1981

BUILDING USE ONLY

JUN 19 1981

JUN 19 1981

L161—O-1096

23343
107

LES VEILLÉES DU CHÂTEAU, OU COURS DE MORALE.

LES VEILLÉES

DU CHÂTEAU,

OU

COURS DE MORALE.

LES VEILLÉES DU CHÂTEAU,

OU

COURS DE MORALE

A L'USAGE DES ENFANS.

PAR L'AUTEUR D'ADÈLE ET THÉODORE.

» Come raccende il gusto il mutare esca,
» Cosi mi par che là mia Istoria quanto
» Or quà, or là più variata sia,
» Meno a chi l'udirà nojosa fia.
Orlando Furioso, Canto terzo decimo.

TRADUCTION LITTÉRALE.

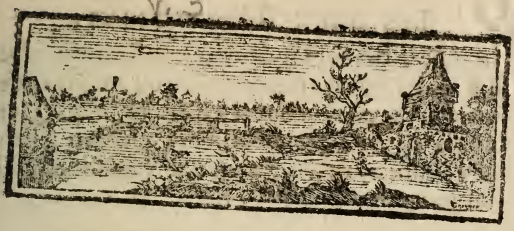
Comme le changement de nourriture ranime le goût, ainsi il me semble que plus mes récits seront variés, moins ils paraîtront ennuyeux à ceux qui les entendront.

TOME TROISIÈME.

A PARIS.

AN VII.

845G288
OV1798
v.3



SUITE DES VEILLÉES DU CHÂTEAU.

CONTES MORAUX

A L'USAGE DES JEUNES PERSONNES.

MADAME DE CLÉMIRE, à une des veillées du château, dit un soir à ses enfans, qu'elle avait fait des *Contes moraux* pour l'instruction de leur jeunesse. En effet, lorsque la plus jeune de ses filles eut atteint sa seizième année, madame de Clémire leur donna les trois contes que contient ce volume, en leur disant : Vous pourrez lire, dans

481875

la suite, beaucoup de *contes* infiniment plus agréables que les miens ; mais du moins vous trouverez dans ceux-ci de la *morale* et de la *vérité* ; et s'ils vous plaisent, j'en ai encore trois autres que je vous donnerai un jour.

LES DEUX RÉPUTATIONS,

CONTE MORAL.

LUZINCOUR, satisfait d'une modique fortune et d'une existence obscure, mais heureuse et paisible, vivait en sage au fond de la Champagne, dans une petite maison à deux lieues de Rheims ; il était veuf depuis plusieurs années, et il trouvait dans l'étude des sciences et dans sa tendresse pour un fils unique, des amusemens et un bonheur qui suffisaient à ses désirs. Quand le jeune Luzincour eut atteint sa dix-neuvième année, son père lui déclara le dessein qu'il avait de l'envoyer à Strasbourg. Mon fils, lui dit-il, vous n'êtes point gentilhomme, et vous n'avez point de fortune : je vous ai donné une éducation qui vous procurera les moyens de vous distinguer, si vous avez de l'activité et une noble ambition. Quoique vous annonciez de la raison

et de l'esprit, je ne vous demanderai point encore quel est l'état que vous voulez choisir, et je ne ferai pas ce choix pour vous. Mes parens, sans consulter mon goût, me firent entrer dans la robe. La probité m'a préservé du malheur affreux d'avoir été un mauvais magistrat; mais je n'aimais point mon état, et mon inclination pour les sciences me l'a fait quitter à quarante ans. J'ai rempli pendant vingt années des devoirs qui me paraissaient pénibles; et quand je me suis livré au genre d'étude qui me convenait, je n'étais plus assez jeune pour pouvoir me distinguer dans une nouvelle carrière. D'après cette expérience et mes réflexions, je me garderai bien de vous presser de choisir une profession, tant que vous serez dans l'âge où les talens et les goûts ne peuvent être développés; mais je veux vous envoyer à Strasbourg, je désire que vous y passiez deux ans, et que durant ce temps vous suiviez avec exactitude les écoles où l'on enseigne le droit, parce qu'il n'est point d'état dans lequel la connaissance des lois ne soit utile et même nécessaire à un bon citoyen.

Le jeune Luzincour assura son père de son obéissance, et trois jours après cet entretien, il partit pour Strasbourg. Arrivé en Alsace, il se livra à l'étude avec ardeur; il écrivait régulièrement à son père, et

dans le compte qu'il lui rendait de ses occupations et de ses amusemens, il lui parlait sans cesse du charme inexprimable qu'il trouvait dans la lecture des auteurs dramatiques et des ouvrages de morale.

Luzincour entretenait encore une autre correspondance ; il avait un ami de son âge, qui demeurait à Rheims : ce jeune homme, nommé Damoville, était fils de l'ami intime du père de Luzincour, et ce dernier, élevé avec Damoville, avait pris pour lui la plus tendre amitié. Cependant jamais la convenance et l'habitude ne formèrent une liaison moins faite pour être durable. Luzincour, naturellement timide et réfléchi, parlait peu, il se défiait de lui-même, et joignant à beaucoup de modestie un extrême désir de s'instruire, il se taisait sans peine, et il écoutait avec avidité ; il devait à cette réserve et à l'attention qu'il donnait aux discours des autres, une pénétration au dessus de son âge ; il possédait déjà l'art utile de lire sur les visages, et d'y reconnaître aisément l'expression la plus légère du dépit, du dédain et de l'humeur ; il avait reçu de la nature un esprit juste, un goût délicat, une imagination vive, et l'ame la plus noble et la plus sensible. Damoville, au contraire, rempli de confiance et d'orgueil, parlait avec assurance, écoutait avec distraction ; il avait la tête

vive et le cœur froid. Ses idées, souvent brillantes, manquaient presque toujours de justesse et de solidité ; n'ayant nulle sensibilité, aucune élévation dans l'ame, également incapable de réfléchir et de méditer, il ne regardait l'héroïsme en tout genre, que comme l'effet d'un calcul intéressé, ou comme le fruit d'une folie plus faite pour exciter la pitié d'un *philosophe*, que pour mériter son admiration. Quoiqu'il eût un amour-propre excessif, sa société n'était pas dépourvue d'agrémens ; il avait une souplesse extrême, et savait prendre sans peine mille formes différentes. Sans principes et sans caractère, il changeait facilement d'opinion ; son excessive légèreté le préservait de l'entêtement qu'inspire ordinairement l'orgueil. Inconséquent autant qu'indiscret, ces défauts donnaient souvent à ses discours et à sa conduite une apparence piquante de franchise et d'originalité. Enfin, on pouvait prendre en lui pour de la gaieté, une certaine malignité naturelle qui ne se manifestait jamais que sous les traits de la plaisanterie.

Luzincour, malgré sa pénétration, ne connaissait point encore Damoville : accoutumé dès sa plus tendre enfance à le regarder comme un frère, il n'avait pu le juger sans prévention, et il s'aveuglait également sur son caractère, et sur les sentimens

qu'il lui supposait. Il lui écrivait avec autant de plaisir que d'exactitude ; il lui faisait le détail de ses occupations ; et Damoville, de son côté, lui mandait qu'il avait aussi *un goût passionné* pour la lecture, et de plus, il lui confiait qu'il s'exerçait déjà à composer. Luzincour, dans ses réponses, l'exhortait à ne pas se presser ; mais, malgré ces sages conseils, Damoville, entraîné, disait-il, par le feu bouillant de son imagination, écrivait, composait toujours, et chaque mois enrichissait *le Mercure* de quelque production nouvelle.

Enfin, au bout du temps prescrit par son père, Luzincour, âgé de vingt ans, quitte l'Alsace et retourne en Champagne. Sa joie fut extrême en se retrouvant dans les bras de son père, et en revoyant Damoville. Mon ami, lui dit ce dernier, mon sort est décidé ; je consacre ma vie entière aux muses ; mon père y consent. Le succès de ma dernière ode et de mon petit *conte philosophique*, le détermine à m'envoyer à Paris... — A Paris ! quoi, seul ? — Assurément ; mais j'y suis connu des gens de lettres les plus distingués ; j'ai eu l'attention de les louer adroitement dans mon ode, et mon conte philosophique est plein de traits faits pour leur plaire..... D'ailleurs, ils sont confondus qu'un jeune

homme de mon âge ait fait deux morceaux de cette force.... J'ai reçu de trois d'entr'eux des lettres que je te montrerai. Ils m'exhortent à quitter la province ; ils m'attendent, ils me désirent, et je pars dans deux mois. Le soir même, Damoville montra à son ami les lettres dont il lui avait parlé. Ces lettres contenaient en effet l'éloge le plus flatteur des talens de Damoville, et surtout de son *conte philosophique*. Luzincour eut peine à cacher sa surprise ; il avait parcouru ce conte si vanté ; il se rappelait bien qu'on y louait avec emphase certains ouvrages et certains académiciens ; mais il se rappelait aussi que jamais nulle lecture ne lui avait causé un ennui plus profond et plus soutenu. Comme il était modeste et sans expérience, il crut avoir tort. Au fond de l'ame, il avait jugé que Damoville manquait absolument de talent et de génie. Je me trompais, dit-il, j'en suis bien aise ; Damoville se distinguera dans la noble et brillante carrière qu'il va parcourir ; je jouirai de ses succès ; il est permis, il est doux de s'enorgueillir de la gloire de son ami.

Cependant Luzincour, interrogé par son père, lui avoua sans détour qu'il avait, ainsi que Damoville, un goût dominant pour les lettres. Mais, ajouta-t-il, je n'ignore pas que l'inclination ne peut tenir lieu de

talens. Je n'ai point l'orgueilleuse espérance d'égaler un jour ces auteurs sublimes que j'admire ; le titre d'écrivain estimable doit suffire à mon ambition, et peut satisfaire mon cœur. Parlez, mon père, daignez me guider ; c'est à vous à m'éclairer. Si vous blâmez le choix que j'ose faire, j'y renoncerai sans effort.

A ces mots Luzincour fut tendrement embrassé par son père. Non, mon fils, dit ce dernier, je ne combattrai point une résolution que j'approuve ; partez avec Damoville, allez vous instruire et vous former au sein des arts et des talens ; conservez-y votre caractère, vos principes et vos mœurs. Avant d'écrire, observez et réfléchissez, et si vous voulez instruire, consultez toujours votre cœur et la nature : surtout soyez conséquent ; ne déclamez point contre *l'intolérance*, en détestant, en persécutant ceux qui n'adopteront pas vos opinions ; ne vantez point le charme consolateur de la *philosophie*, si la contradiction vous irrite, si la critique vous révolte, vous désespère, et si la vérité vous blesse : enfin, n'y prétendez point à ce titre sublime de philosophe, si vous ne donnez pas le noble exemple de la justice, de la modération, du courage ; si vous ne savez ni pardonner, ni dédaigner la cabale et l'intrigue. Mais je suis sans inquiétude : je connais vos sen-

rimens ; ils feront, mon fils, votre réputation et votre gloire. Sans génie, peut-être, avec un esprit ordinaire, vous saurez dignement parler de la vertu : un cœur pur et généreux est fait pour en tracer l'image. Vous la peindrez sous ses véritables traits ; pour la montrer invariable et solide, vous lui donnerez la religion pour base ; alors vous l'offrirez si bienfaisante, si parfaite, si naturelle, que l'athée même sera forcé de l'admirer, et rougira de l'avoir méconnue.

Le jeune Luzincour promit à son père de suivre ses conseils, et de justifier ses espérances ; il passa encore un mois avec lui. Au bout de ce temps, il partit avec Damoville ; il fut loger à Paris, chez un avocat célèbre, parent de son père, et Damoville loua un petit appartement dans la même rue. Dès le lendemain de son arrivée, Damoville courut avec empressement chercher tous les gens de lettres dont il avait reçu des réponses si flatteuses ; il en fut accueilli avec bienveillance, et bientôt on lui proposa de travailler à un journal. On lui fit connaître *les principes* qu'il devait adopter. On démêla facilement qu'il avait toute l'étendue d'esprit qu'on pouvait lui désirer, et on lui prédit qu'il ferait son chemin, et qu'il irait loin.

Tandis que Damoville, dévoué à ses nouveaux protecteurs, s'abandonnait aux

plus brillantes espérances, Luzincour menait un genre de vie bien différent. Darnay, cet avocat, parent de son père, chez lequel il logeait, avait épousé la sœur d'un peintre célèbre, et voyait beaucoup d'artistes. Cette société convenait parfaitement à Luzincour, qui naturellement aimait les arts, et qui sentait combien il est nécessaire que dans un homme de lettres ce goût si noble soit éclairé et fondé sur des connaissances réelles. Luzincour avait appris à dessiner; il savait la musique; il écoutait avec autant d'intérêt que d'attention, la conversation des artistes qui se rassemblaient tous les jours chez Darnay; il se lia particulièrement avec plusieurs d'entre eux; il allait les voir travailler, il les suivait dans les cabinets de tableaux, dans les salles du Louvre. Tel était l'emploi de ses matinées; il passait une partie de l'après-midi au spectacle, et le soir, avant de se coucher, il ne manquait jamais d'écrire sur un journal (qu'il continua toute sa vie) le détail de ce qu'il avait entendu ou vu de plus intéressant dans le cours de la journée.

Au milieu de ces amusemens, il s'affligeait vivement de ne plus voir Damoville, entièrement perdu pour lui depuis trois mois: il avait voulu vainement l'attirer chez Darnay. Damoville aimait à parler, à disserter, il désirait briller et non s'instruire; la

société de Darnay l'ennuya, il y parut un moment et n'y revint plus ; cependant la vanité le rendit à Luzincour : il s'était formé, des sentimens de ce dernier à son égard, l'opinion la plus fausse ; il lui supposait une haute idée de ses talens et de son mérite : l'orgueilleux n'est pas fait pour sentir ou pour reconnaître la fidelle amitié. Les égards, les ménagemens délicats, les soins qui viennent du cœur, ne sont à ses yeux que des hommages, et l'aveu de sa supériorité ; et dans le plus tendre ami, jamais il ne verra que son admirateur. Enfin, Damoville éprouva le besoin d'entretenir Luzincour de ses nouveaux succès. Il va le trouver un matin, pour se justifier de l'avoir négligé si long-temps ; il lui détaille avec emphase les occupations qui *l'accablent*, *les travaux* dont il est chargé ; il lui renouvelle l'assurance d'une amitié à toute épreuve.

Luzincour s'attendrit, et Damoville venant au fait : Ma confiance en toi, lui dit-il, est sans bornes, et je vais te le prouver, en t'instruisant avec exactitude de tout ce qui me touche. Mon ami, je t'apporte une épître en vers, qui n'est point encore imprimée, et qui est adressée au *philosophe de Ferney ;* je la lui envoyai il y a trois semaines, et j'ai reçu de lui, ce matin, une réponse en vers que je te

lirai tout-à-l'heure. Ecoute d'abord mon épître. A ces mots, Damoville tire son manuscrit de sa poche, et lit à haute voix une ennuyeuse et longue épître, dictée d'un bout à l'autre par la flatterie la moins délicate. Cependant le *philosophe de Ferney*, dans sa réponse, comparait les talens de Damoville à ceux *de la Fare* et *de Chaulieu*. Damoville avait, disait-il, leur grace et leur facilité, sans qu'on pût lui reprocher leur négligence et leurs défauts.

Luzincour, surpris et confondu, gardait le silence. Damoville parlait toujours : Tu juges bien, disait-il, qu'en faisant imprimer mon épître, j'y joindrai la réponse... — Mais je ne te le conseillerais pas..... — Pourquoi donc ? — Il me semble qu'il n'est pas convenable de faire imprimer soi-même son éloge... — Rassure-toi, c'est un usage très-établi. Non-seulement un auteur fait imprimer sans scrupule des vers et de la prose à sa louange ; mais il peut encore citer, dans une préface, les choses flatteuses qu'il a recueillies dans la société ; et même, s'il a du génie, il est le maître de *créer* et d'inventer un mot heureux qu'on attribue communément alors au protégé qui s'en charge, ou bien à l'ami qui n'est plus. Si ces petites licences n'étaient pas permises, verrait-on naître en si peu d'années tant de réputations brillantes ?..... — Je t'avoue

que j'ai peine à comprendre qu'un auteur puisse montrer cet excès d'amour-propre sans révolter le public.... — Eh bien, le grand mal !... Le public est révolté, il blâme l'auteur qui se vante ; mais en le blâmant, il le croit sur sa parole ; il prend également au mot l'auteur modeste et celui qui ne l'est pas. Soyez humble, il pensera que vous vous rendez justice. Osez vous louer vous-même avec audace, il aura la même opinion ; il dira que vous êtes orgueilleux, mais il admirera vos talens... — Avec une semblable opinion du public, quel prix peut-on attacher à son suffrage ?... — Mais, dis-moi, pourquoi travaille-t-on ? est-ce pour *éclairer les hommes ?* est-ce pour *mériter leur estime et leur reconnaissance ?* .... Voilà les motifs qu'on affiche dans une préface. Aurais-tu la simplicité d'y croire encore ?... On écrit pour se faire un nom, parce que la réputation et la célébrité peuvent mener à la fortune, et qu'il est doux d'ailleurs d'obtenir les hommages de la foule même qu'on méprise.... Mais revenons à mon épître. Comment la trouves-tu ?.. — Il me semble que vous y prodiguez trop les louanges.... — Quoi ! peut-on trop louer l'auteur d'*Alzire* et de *Mahomet*, et de tant d'autres chefs-d'œuvre dramatiques ?... Non, sans doute ; il n'est point d'éloges, à cet égard, que ses talens

ne justifient ; mais vous lui donnez les titres de *philosophe*, de *sage ;* il ne les mérita jamais. Est-il au dessus des faiblesses produites par l'envie, la haine et le ressentiment ? Est-il même heureux et paisible ? — Il est bienfaisant. Il fait un noble usage de sa fortune. — Mais il a noirci, calomnié ses ennemis... — Ses écrits *sont remplis de philosophie ; ils ont fait révolution...* — Oui, ils ont détruit la religion et corrompu les mœurs. — Personne n'a mieux défendu les droits de l'humanité. — Vous oubliez que *Fénélon* écrivit avant lui. Vous ne croyez pas possible qu'un auteur soit inspiré par le seul désir d'être utile ? Ah ! pour vous désabuser, relisez Télémaque, cet ouvrage immortel, fait pour instruire les rois et pour éclairer tous les hommes ; et si vous préférez à ce cours sublime de morale les déclamations et les épigrammes de Voltaire, je vous plaindrai beaucoup. — Quoi qu'on puisse dire, on n'ôtera point à Voltaire la gloire d'avoir été le premier poëte qui ait parlé le langage de la raison et de la philosophie... — Je suis fâché que vous ne trouviez pas dans les ouvrages de Boileau, et de beaucoup d'autres auteurs, *le langage de la raison....* Mais pensez-vous que *Pope* ne soit pas un *poëte philosophe ?* Et quelle pièce philosophique de Voltaire, pourrez-vous comparer *à l'Essai*

sur l'homme ? — Enfin, vous ne nierez pas du moins que Voltaire n'ait un génie d'une étonnante étendue, et qu'il ne soit bien véritablement *un homme universel*.... — Qu'est-ce qu'un homme universel ? — C'est un homme supérieur dans tous les genres. Je veux bien (tête-à-tête avec vous) convenir que Voltaire n'est pas, comme on l'a dit peut-être un peu légèrement, *vainqueur des deux rivaux qui régnaient sur la scène.* Mais quel auteur tragique de ce siècle placeriez-vous à côté de lui ? — Aucun, pas même l'auteur de *Rhadamiste* et d'*Electre.* Crébillon sans doute eut du génie ; cependant il n'a donné que deux pièces dignes de rester au théâtre. Quoique Piron ait fait la Métromanie, on ne le compare point à Molière. Il me semble qu'on ne serait pas mieux fondé à vouloir égaler Crébillon à Voltaire. — Et l'histoire ? — L'histoire de Charles XII est un roman agréable. Le siècle de Louis XIV est un ouvrage brillant ; mais y trouve-t-on le style qui convient à l'histoire ? D'ailleurs, qu'est-ce qu'un écrivain toujours partial, toujours passionné, dominé par l'esprit de parti, sacrifiant sans cesse la raison, la morale et la vérité à des vues particulières, à des intérêts personnels, et au vain désir de briller ? — Et ses pièces fugitives, vous les trouvez détestables, sans doute ? — Non, il

en a fait de charmantes ; mais Gresset l'a surpassé dans ce genre. Les vers de Gresset, aussi brillans que ceux de Voltaire, ont mille fois plus d'harmonie et de douceur ; et vous ne me citerez pas une seule *pièce fugitive* de Voltaire, qu'on puisse justement préférer à la *chartreuse*, ou à l'*épître sur la convalescence.* — Et la gaieté de Voltaire, vous la comptez pour rien ? — Quelle gaieté !... Otez à Voltaire le désir de nuire, de se venger, de jeter du ridicule sur ses ennemis ; donnez-lui de la raison, de la décence, du respect pour la religion, et vous lui ravirez toute cette gaieté prétendue, qui n'est inspirée que par l'impiété, la méchanceté, le mépris des mœurs. Il n'a jamais su rire innocemment. Il a si peu de gaieté naturelle, que malgré la supériorité de son esprit, s'il veut être plaisant sans offenser la religion et la pudeur, il ne produit que des platitudes ; il fait la *gardeuse de cassette*.... il présente sur la scène un *Fier-en-fat*, une madame *de Croupillac*. .... — Oh ! je vous abandonne ses comédies.... — Et ses opéras ?... — Il n'a pas réussi dans le genre lyrique, j'en conviens ; mais que direz-vous *de la Henriade ?* — Qu'on y trouve de beaux détails, et que je l'admirerais volontiers, s'il m'était possible de la lire de suite sans ennui... — Si cet ouvrage n'est pas supérieur, du

moins vous ne contesterez pas à Voltaire le mérite d'avoir fait le seul poëme épique que nous ayons dans notre langue ? — Savez-vous pourquoi nous n'en avons point d'autres ? C'est que les poëtes qui ont de grands talens, aimeront toujours mieux faire des tragédies que des poëmes. Il faut beaucoup de temps pour faire un poëme épique ; c'est une espèce d'ouvrage qui exige une longue et profonde méditation, et dont le succès ne pourrait procurer qu'une gloire plus solide qu'éclatante, tandis que les applaudissemens obtenus au théâtre, sont à la fois plus flatteurs et plus utiles à la fortune. Je crois bien qu'un poëme sublime, tel, par exemple, que le *Paradis perdu*, est de tous les ouvrages celui qui demande le plus de génie ; mais je crois aussi qu'un auteur qui aura le talent de faire une excellente tragédie, aurait encore celui de composer un poëme aussi bon que celui de la *Henriade*. — Revenons à Voltaire. Comment n'admirez-vous pas en lui cette étonnante réunion de talens et de connaissances ? . . — Fontenelle fut un homme de lettres infiniment plus instruit et plus savant que Voltaire (*a*). Ce dernier ne sera jamais placé au rang des grands géomètres. Les savans

(*a*) Aussi M. de Fontenelle était-il de l'académie des sciences, et jamais il n'a été question d'y admettre M. de Voltaire.

le regardent comme un très-mauvais physicien. On sait qu'il ignore les premiers élémens de la chimie. Tout ce qu'il a dit sur l'histoire naturelle, est également dépourvu de raison et de vérité, et montre évidemment sa profonde ignorance à cet égard. Enfin, il a parlé des arts, mais sans les aimer, sans les connaître (*a*). Interrogez les artistes, ils vous diront qu'il n'a sur cet objet, ni goût, ni discernement, ni lumières. Ainsi, il est bien vrai que Voltaire a eu la prétention puérile, autant qu'ambitieuse, de paraître *universel*, mais il n'est supérieur que dans un seul genre; et il me semble même que sa manière d'écrire en prose prouve qu'il eût moins que personne le talent de changer de ton, et de varier son style suivant les sujets. Il écrit du même ton l'histoire, un roman, une lettre. Ses partisans appellent cette surprenante uniformité, *le cachet de Voltaire*. Ils pensent le louer en disant que, même dans un billet, *on le retrouve*, et l'on ne peut le *méconnaître*. Ils ne songent pas qu'on ne le reconnaît si surement, que parce qu'il n'a en effet qu'une seule manière d'écrire; et que, depuis soixante ans, il répète constamment les mêmes plaisanteries

(*a*) Il a dit lui-même qu'il n'avait pas *le sentiment des beautés de la peinture et de la musique.*

et les mêmes déclamations. Montesquieu n'a fait que trois ouvrages, et trois fois il a su, avec cette heureuse facilité que donnent le goût et le génie, changer de ton, et prendre le style qui convenait aux sujets différens qu'il a traités. On ne dira point qu'on reconnaît dans le *Temple de Gnide*, *le cachet de l'auteur de l'Esprit des lois.* Mais il est certain qu'on ne peut méconnaître dans *Zadig*, la main qui traça *l'histoire universelle.* Pour prétendre à la gloire de posséder tous les genres, suffit-il de donner à chaque volume que l'on compose un titre différent? Non, sans doute; on peut, dans une multitude de volumes, ne montrer que des pretentions mal fondées : on peut aussi dans un seul ouvrage déployer une foule de talens différens. L'illustre auteur de *l'histoire naturelle* a prouvé qu'un seul homme peut réunir à de vastes connaissances une imagination brillante, une sensibilité vive et profonde, et l'art enchanteur de peindre et de décrire avec une égale supériorité, les objets touchans, les scènes imposantes et majestueuses, les tableaux sombres et terribles. On trouve dans son ouvrage les modèles les plus parfaits de tous les différens genres de style et d'éloquence; tour-à-tour poëte, peintre, métaphysicien profond, philosophe sublime, l'auteur sait prendre tous les tons; aussi

souple qu'étendu, son génie embrasse tout, se plie à tout; avec la même facilité, il saisit les traits délicats des petits détails, et conçoit l'ensemble du plan le plus vaste: aucun écrivain Français n'a mieux connu sa langue, aucun ne joignit tant d'exactitude à tant d'élégance, et ne fut à la fois aussi correct et aussi brillant. Nous sommes d'accord sur ce point, interrompit Damoville; j'avouerai même que j'ai toujours pensé qu'un auteur supérieur dans un genre, peut encore facilement écrire avec succès dans beaucoup d'autres. Rien n'est plus vrai, reprit Luzincour: par exemple, si Racine eût vécu aussi long-temps que Voltaire, s'il eût eu le désir de passer pour *un homme universel*, peut-on douter que l'auteur d'*Athalie*, de *Britannicus*, n'eût écrit l'histoire de la manière la plus brillante? Ce même homme qui connaissait si bien le cœur humain, qui peignit avec tant de force et de vérité la passion et la jalousie de *Phèdre*, de *Roxane*, la tendresse maternelle de *Clitemnestre*, l'amour touchant de *Bérénice*, les emportemens d'*Hermione*, n'aurait-il pas eu le talent de faire un *roman intéressant*, et d'aussi bons drames que *Nanine*, l'*Ecossaise* et *Charlot*? Pensez-vous que le *tendre*, *l'élégant* Racine, s'il eût composé des opéras, eût été inférieur à *Quinault*? Il

possédait encore l'art difficile de critiquer avec goût, de se moquer avec finesse; il nous a laissé quelques lettres où l'on retrouve tout le sel et cette ironie spirituelle et piquante qui ont fait à si juste titre la réputation des *Lettres provinciales :* pour la gaieté, la véritable et franche gaieté, on ne la disputera pas à l'auteur des *Plaideurs*. Que dirons-nous donc du grand Corneille? Premier souverain et vrai législateur du théâtre, il a créé les deux genres dignes d'illustrer la scène et d'y régner, la tragédie et la comédie (*a*). Il ravit à Molière la gloire d'offrir à sa nation la première bonne pièce *de caractère ;* et quand Racine parut, la France possédait tous les chefs-d'œuvre de Corneille (*b*). Au fond,

---

(*a*) Et même la *comédie héroïque.... Dom Sanche d'Aragon* est la première pièce qu'on ait fait dans ce genre. Il est à remarquer encore que Corneille a parfaitement réussi dans le genre lyrique.

(*b*) M. de Fontenelle a dit : *Corneille n'a eu devant les yeux aucun auteur qui ait pu le guider ; Racine a eu Corneille.* Si cette différence établit une distance immense entre Corneille et Racine, que dira-t-on de M. de Voltaire, qui a eu pour modèles et Corneille et Racine? Aussi M. de Voltaire a-t-il profité de cet avantage autant qu'il était possible : on retrouve dans ses ouvrages une foule de vers pris de Corneille et de Racine, des caractères, des situations, et même des sujets entiers. Par exemple, c'est à *Polyeucte* que nous devons *l'Orphelin de la Chine.* Dans Polyeucte, *Pauline* raconte qu'autrefois elle aima *Sévère*, que ce dernier manquant alors de fortune, fut rejeté de ses parens, qui la forcèrent d'épouser Polyeucte ; que depuis elle a pris pour son mari un véritable attachement, et qu'elle est accablée d'inquiétude, en songeant que Sévère, devenu tout-puissant, est prêt à paraître, et qu'il pourra

je suis à-peu-près de ton avis, répliqua Damoville; il n'est sans doute pas possible de comparer de bonne foi Voltaire à Corneille et à Racine; mais Voltaire a su se faire un parti qui domine aujourd'hui; d'ailleurs, par la licence et la frivolité de ses écrits, il a séduit presque tous les gens du monde; ainsi il faut bien céder au torrent.... — Crois-tu sérieusement qu'une réputation acquise par l'intrigue, par la cabale, puisse être solide?.... — Du moins elle s'établit rapidement; voilà l'essentiel. La vie est courte, sa durée incertaine; il est extravagant d'attendre patiemment un bien qu'on désire, quand on peut, avec de l'adresse et de l'activité, l'obtenir promptement. — Mais quel est-il, ce bien que tu désires? — De la considération personnelle, des honneurs, de la fortune.... — Qu'appelles-tu de la *considération personnelle?*.... — Je veux être au nombre *des chefs* du parti dominant; je veux avoir *des amis, des partisans, des prôneurs, des protégés, des ennemis*.... — Des ennemis!.... — Oui; il est nécessaire de

---

disposer du sort de Polyeucte, etc. Dans l'Orphelin de la Chine, *Idamé* dit exactement les mêmes choses. *Gengis-kan*, jadis l'*obscur Témugin*, fut rejeté par ses parens; cependant il arrive armé du pouvoir, Idamé craint tout pour son époux, etc. On pourrait citer bien d'autres exemples de ce genre, aussi frappans que celui-ci. Pour satisfaire la curiosité des *jeunes personnes* à cet égard, on reviendra un jour sur cette matière, et on la traitera avec détail.

pouvoir dire dans la société et dans une préface, *mes ennemis ;* d'ailleurs ils sont utiles à l'homme de lettres ; ils lui fournissent l'occasion de prendre, lorsqu'il le veut, le ton intéressant d'un homme persécuté, et en même-temps de faire entendre avec finesse qu'il n'est haï que parce qu'il est envié ; pensée un peu usée, j'en conviens, mais si heureuse qu'elle n'a rien perdu de sa force, et qu'on la répète tous les jours avec le même succès : en un mot, il est mille circonstances où les ennemis sont véritablement précieux ; on leur attribue les petits revers qu'on peut éprouver ; chutes, disgraces, tout est sur leur compte, et l'*ouvrage de la cabale*..... — Tu ne veux donc qu'éblouir un moment? — Je m'embarrasse fort peu de la réputation qui s'étend au-delà des bornes de la vie : une conduite opposée m'obtiendrait peut-être plus surement les éloges de la postérité ; mais je n'attache aucun prix à son approbation, je veux jouir tandis que j'existe, et je suis du nombre de ceux qui, par un calcul un peu personnel, mais *très-philosophique*, ne veulent être riches que durant leur vie, et n'hésitent point à placer tous leurs biens à *fond perdu.* Je n'aime ni n'estime assez les hommes pour former le projet romanesque de leur être utile ; ils traitent infiniment mieux celui qui les

amuse, et même qui les trompe, que celui qui cherche à les instruire. — L'écrivain qui les ennuie a toujours tort ; on doit leur offrir la vérité sous des traits agréables ; le sentiment embellit tout, il peut adoucir l'austérité de la morale, et donner du charme aux leçons mêmes de la *sagesse*. — Oui, et alors le public ne fera nul cas du *moraliste ;* il le placera dans la classe des *romanciers*. — Si c'est à côté de *Richardson*, l'auteur pourra se consoler. — Pour paraître *profond* aux yeux des gens du monde, il faut être ennuyeux. — Mais on n'est pas lu..... — Mais on est admiré : on ne fait qu'un ouvrage de ce genre, seulement pour établir sa réputation.... — Tu plaisantes sans doute.... — Je n'ai jamais parlé plus sérieusement : je vais t'en donner une preuve sans réplique.... Nous sommes seuls, je puis compter sur ta discrétion ?... — Où tend ce préambule ?.... — Si tu révélais ce que je vais te confier, je perdrais sans retour mes protecteurs, mes amis et toutes mes espérances. — Tu n'as pas besoin, je me flatte, d'être rassuré... — Eh bien, il existe un petit ouvrage si singulièrement froid, si mortellement ennuyeux, qu'il est impossible d'avoir le courage de le lire de suite et de l'achever en un jour, quoiqu'il n'ait qu'environ soixante pages : on y trouve cependant

cependant de la raison, quelques idées ingénieuses ; mais le style en est lourd, diffus, incorrect ; il manque également de pureté, de chaleur et d'élégance ; cet ouvrage enfin n'offre pas un seul morceau digne d'être cité, et cependant il jouit de la plus grande réputation : pourquoi ? c'est que l'auteur a beaucoup d'amis, que ces amis ont vanté, exalté cette production. Après tous ces éloges, les gens du monde se sont bien gardés d'oser faire l'aveu de l'ennui profond qu'elle leur avait causé ; ils ont répété par air que c'est un chef-d'œuvre. Ceux même qui n'en ont lu que la première page, ou qui n'en connaissent que le titre, ne manquent pas de confirmer ce jugement ; et c'est ainsi que d'*échos en échos*, en gagnant seulement quelques voix, on obtient tous les suffrages : voilà pourquoi, mon ami, je me livre à l'intrigue, à l'esprit de parti ; voilà pourquoi j'attache un si grand prix aux éloges du *philosophe de Ferney* .... — Comment peuvent-ils te flatter ces éloges ? Ne les a-t-il pas prodigués toute sa vie à la médiocrité ? A-t-il jamais pu se résoudre à louer dignement les grands talens et le génie ? Rappelle-toi ses *notes sur Corneille*, que nous lisions à *Reims* avec tant d'indignation ! Souviens-toi de ses jugemens sur *Crébillon*, *Jean-Bap-*

tiste Rousseau, *Boileau*, *Lafontaine* (*a*). Ignores-tu toutes les tentatives réitérées qu'il a faites, en prose et en vers, pour tâcher de diminuer la gloire de l'auteur de Télémaque? Ne sais-tu pas combien il haïssait *Montesquieu*, et combien de fois il a tenté d'attaquer ses ouvrages? Enfin, oserais-tu dire en sa présence que J. J. Rousseau a du génie? N'as-tu pas lu cet affreux libelle, honteux monument de la plus noire et de la plus basse envie?..., — Calme-toi, mon cher Luzincour: je sais tout cela parfaitement; mais que m'importe? Je ne suis point connu, j'ai besoin d'appui dans la carrière où je viens d'entrer: sa protection n'est pas seulement utile, elle est absolument nécessaire; il faut bien tâcher de l'obtenir. D'ailleurs, tu ne penses pas sans doute qu'il soit impossible de trouver, parmi ses partisans les plus zélés, des gens d'un mérite supérieur? — Non, assurément; on en peut citer, je le sais.... — Eh bien, je mériterai d'être placé dans cette petite classe.... — Mais songes-tu que ce parti, dont l'ancienne autorité t'en impose, a déjà beaucoup perdu de sa considération, et qu'il n'a plus qu'un moment à subsister? Il ne survivra point

(*a*) Voyez les notes sur le siècle de Louis XIV. Lafontaine, dit M. de Voltaire, *n'a qu'un seul charme, celui du naturel.*

à son chef ; et Voltaire a quatre-vingts ans. Comme Luzincour achevait ces mots, d'Arnay entra dans sa chambre, ce qui termina un entretien qui fit faire à Luzincour de tristes réflexions sur le caractère de son ami.

Quelques jours après, Damoville vint retrouver Luzincour pour lui proposer de le présenter dans une maison où se rassemblait tous les soirs, disait-il, la meilleure compagnie de Paris. La maîtresse de la maison, ajouta-t-il, est une vieille femme, veuve d'un financier. On dit qu'elle fut célèbre dans sa jeunesse par une douzaine d'aventures plus éclatantes que romanesques ; mais aujourd'hui, rendue à la raison, à la société, elle vit *philosophiquement* dans le calme heureux des passions : le souvenir qu'elle conserve de ses anciennes erreurs, lui inspire, pour les égaremens de la jeunesse, une *indulgence* qu'il est impossible de pousser plus loin : on n'a jamais été plus *tolérante*. Aussi, par un juste retour, lui passe-t-on sans peine son goût démesuré pour le pharaon, et quelques *parolis de campagne* qu'elle se permet assez fréquemment. — Et cette femme, dis-tu, voit la meilleure compagnie de Paris ? — Assurément ; elle a une bonne maison, un excellent souper, en faut-il davantage ? — Je savais bien qu'il

y a eu des femmes presqu'aussi méprisables qui n'ont point été bannies de la société ; mais toutes celles dont on m'a parlé, étaient d'une naissance distinguée, et je concevais qu'en faveur d'une famille illustre et considérée, il était possible que le monde ne fît pas justice d'une semblable personne, si elle joignait à une grande fortune, de l'esprit et des agrémens.... Va, mon cher Luzincour, reprit Damoville, le monde n'est pas si délicat : madame de Surval a cinquante-cinq ans, elle est bavarde, ennuyeuse, elle n'a pas le sens commun, et tu verras chez elle *toute la France.* Veux-tu que je t'y mène ce soir ?..... — Je ne demande pas mieux ; je désire vivement voir le monde et le connaître ; mais j'y porterai bien de la gaucherie et de la timidité, j'en ignore le ton et les usages.... — Lis avec attention les *romans de Crébillon ;* ils sont, j'en conviens, très-méprisables ; mais ils ont un mérite précieux, celui d'offrir un tableau fidelle du grand monde. — Je ne puis le croire. Je ne connais point le monde ; mais le seul bon sens suffit pour m'apprendre qu'il est impossible que le vice ose jamais impunément se montrer avec effronterie. On ne peut le tolérer que lorsqu'il se voile ou se déguise. Un homme ne séduit point toutes les femmes, en laissant voir à découvert une ame

perverse, et la fatuité la plus grossière. Enfin je ne crois pas qu'un ton suffisant et familier, soit le ton fait pour réussir dans le grand monde. — Mais, comment ne reviens-tu pas de tes préventions à cet égard, en voyant que presque tous les auteurs qui ont peint le monde, s'accordent sur ce point ?... — Avec *Crébillon*, par exemple ? — Tu fais grand cas des *Contes moraux ?* ..... — Oui, assurément ; cependant ils ne me paraissent pas tous *moraux*, à beaucoup près. L'auteur convient lui-même (*a*) que *Lausus et Lydie*, *la Bergère des Alpes*, *Annette et Lubin*, et *les Mariages Samnites*, ne sont point des *contes moraux ;* je ne crois pas qu'*Heureusement* soit plus *moral ;* je ne saisis pas mieux le but moral des contes intitulés *le Scrupule*, *le Mari Sylphe*, *Soliman II*, et *l'Amitié à l'Epreuve ;* il me semble qu'il n'y a rien de moins moral qu'*Alcibiade*, *Laurette*, et *les quatre Flacons.* — Il est vrai qu'on trouve dans ces contes des peintures un peu vives, et beaucoup plus d'esprit que de décence ; mais il ne s'agit pas d'examiner si le titre convient à l'ouvrage ; il est question de savoir si l'auteur s'est accordé ou non avec *Crébillon* dans le tableau qu'il a tracé du monde .....

(*a*) Dans la préface.

— Qui pourrait ne pas convenir que les conversations générales, les scènes du grand monde, le ton des hommes et des femmes dans les *Egaremens du cœur et de l'esprit*, ont le rapport le plus frappant et le plus exact avec toutes les peintures de ce genre qui se trouvent dans les *Contes moraux ?*.. — Eh bien, tu ne nieras pas qu'il ne soit universellement reconnu que les *Contes moraux* présentent le tableau le plus vrai des mœurs, et .... — *Universellement reconnu!* Je l'ignore : je sais bien qu'en province personne n'en doute ; mais il faudrait entendre là-dessus les gens du monde.... — L'auteur est fait pour vivre dans la meilleure compagnie.... — Oui, assurément : mais on sait que *Crébillon* n'y fut jamais admis ; comment serait-il possible qu'il en eût deviné le ton ? Ainsi, quand l'auteur des Contes s'accorde avec lui sur ce point, n'est-il pas naturel de penser qu'au lieu de peindre d'après nature, il s'est (à cet égard) contenté de copier.... — Enfin tu vas quitter ta société bourgeoise, tu vas voir le monde, et tu changeras bientôt d'opinion.... — Si le monde est tel que le représentent les ouvrages dont nous parlons, je n'y resterai pas long-temps. Il ne vaut guère alors la peine d'être étudié : d'ailleurs, s'il offre des personnages aussi grossièrement ridicules et vicieux, l'observateur

n'a besoin ni de sagacité ni de finesse pour le connaître promptement.

Le soir même de cet entretien, Damoville conduisit Luzincour chez madame de Surval. Il y avait beaucoup de monde. On jouait. La visite fut courte. Luzincour ne fit aucune remarque intéressante. La curiosité le ramena bientôt dans la même maison. En faveur de Damoville, madame de Surval le priait souvent à souper, et il eut tout le temps d'observer avec détail un tableau si nouveau pour lui. Sa surprise était extrême en voyant que les auteurs qu'il avait accusés de ne pas connaître le monde, peignaient cependant fidellement, quoiqu'avec des traits un peu forcés, toutes les scènes qui se passaient sous ses yeux.

Parmi les femmes qui venaient chez madame de Surval, il y en avait trois ou quatre, dont les noms étaient assez beaux pour que tout le monde pût les connaître, et elles paraissaient intimement liées avec les autres. A l'égard des hommes, Luzincour y voyait souvent les gens les plus distingués par leur naissance, leurs titres et leurs emplois; ainsi il ne pouvait douter que le cercle dans lequel il se trouvait ne fût, en effet, formé de ce qu'on appelle *bonne compagnie*. Damoville avait les plus grands succès dans cette société, et surtout auprès des femmes; il faisait des

vers, des couplets, des impromptus ; il parlait avec confiance, et il éclipsait entièrement Luzincour, qui commençait à perdre sa timidité, mais qui conservait toute sa réserve.

Cependant, au milieu de cette nombreuse société, Luzincour distingua un homme qui lui parut avoir une supériorité marquée sur tous les autres, et cet homme, de son côté, sut apprécier Luzincour. Il s'appelait le vicomte de Valrive. Il avait trente-quatre ou trente-cinq ans, une figure intéressante et spirituelle, des manières nobles, une politesse froide, et une conversation pleine d'agrément et de solidité. Luzincour s'apperçut facilement qu'un intérêt particulier l'attirait chez madame de Surval. Le vicomte était amoureux d'une femme nommée madame d'Herblay. Luzincour trouvait dans toute sa conduite une bizarrerie qui lui semblait inexplicable. Le vicomte changeait continuellement de ton et de manières. Avec Luzincour et deux ou trois autres hommes qui venaient rarement chez madame de Surval, il était aimable et communicatif : il montrait alors autant de raison que d'esprit. Avec une infinité d'autres personnes, il était froid et silencieux ; et lorsqu'il parlait aux femmes, son ton devenait léger, familier, ironique, surtout quand il s'adressait à celle dont il paraissait le plus occupé.

Malgré cette apparente bizarrerie, Luzincour sentait fortifier chaque jour au fond de son cœur le penchant qui l'entraînait vers le vicomte. Ce sentiment était partagé ; mais Luzincour n'avait pu encore entretenir le vicomte à son aise, c'est-à-dire, sans témoins. Le hasard lui offrit enfin l'occasion qu'il désirait. Un soir, le vicomte ne voulut point se mettre à table, et pendant tout le temps du souper, Luzincour se trouva seul avec lui dans le salon. Je suis charmé, dit le vicomte, de pouvoir passer une heure tête-à-tête avec vous : permettez-vous à l'intérêt extrême que vous m'inspirez de vous faire quelques questions ? Je ne vous demanderai point à quel état vous vous destinez ; vous aimez les lettres, vous les cultivez avec succès, voilà ce qu'on peut facilement pénétrer ; mais, que faites-vous dans cette maison ? — Je voulais connaître le monde, l'étudier.... — Cette étude ne peut être intéressante que dans la *bonne compagnie*.... — Eh bien ?..... — Eh bien ? Assurément, vous n'y êtes pas ici..... — Mais je vous y trouve..... — Les hommes de mon âge peuvent, sans conséquence et sans danger, se permettre quelquefois ces petits écarts : il n'y a que la curiosité, la passion du jeu, un moment de désœuvrement, ou une fantaisie passagère qui puissent attirer ici : voilà

pourquoi vous y voyez quelques hommes que vous retrouverez dans le monde. — Et les femmes? — Les femmes! Il n'y en a pas une seule qui fût admise dans la bonne compagnie.... — Mais, cependant, j'en vois trois ou quatre qui, par leur naissance, sont bien faites pour y être.... — Aussi elles y ont été reçues dans leur première jeunesse, mais elles en ont été bannies. Un mari justement irrité a deux moyens de punir une femme coupable. Il la fait enfermer, ou il se sépare avec éclat, en divulguant son déshonneur : dans ce dernier cas, il la livre à la justice de la société, qui ne manque jamais de la rejeter, surtout si cette femme ne trouve pas, dans dans une famille illustre et considérée, les protecteurs les plus zélés et les plus ardens. Dans cette situation, si l'infortunée a pu conserver un reste de pudeur, elle fuira, elle ira dans une province éloignée cacher sa honte et ses regrets; mais si les passions, en l'égarant, ont avili son ame, elle ne quittera point Paris, elle saura braver avec audace le mépris public, elle achèvera de se rendre odieuse en excitant l'indignation et la haine qu'inspireront toujours l'effronterie et la perversité. Cependant il lui faut une société, elle la désire nombreuse. Il ne lui est plus permis d'être difficile sur le choix; elle s'unit avec tou-

tes les femmes qui ont été comme elle exclues de la bonne compagnie ; elle en voit beaucoup d'autres qui n'y furent jamais admises ; enfin, elle passe sa vie dans trois ou quatre maisons semblables à celle-ci ; elle y prend le ton qu'elle y trouve établi, et elle ne s'y distingue que par une méchanceté égale au déréglement de ses mœurs ; car pour se venger du monde qui la proscrit, les calomnies ne lui coûtent rien ; elle voudrait pouvoir persuader que les femmes qui refusent de la voir sont aussi méprisables qu'elle, et elle les déchire toutes sans distinction comme sans ménagement.

Enfin, s'écria Luzincour, d'un ton plein de satisfaction, je suis ici dans la plus mauvaise compagnie !... Assurément, reprit le vicomte en riant ; cette découverte ne vous attriste pas ! — Elle m'enchante ! .... Ainsi donc, tous ces ouvrages, où nous autres provinciaux croyons trouver le tableau des mœurs, ne peignent que ce qu'on voit ici ?.... — Voilà tout ce qu'ils représentent.... Mais j'apperçois sur la cheminée un volume des *Contes moraux* ; lisons deux ou trois peintures de ce genre ; je suis sûr que vous les trouverez exagérées, même d'après ce que vous avez observé dans cette maison.

En disant ces mots, le vicomte prend

le livre, il ouvre au hasard : Bon, dit-il, voici *la bonne Mère*. Ce conte est un de ceux où l'on trouve le plus de *portraits* et de *scènes du monde :* vous en rappelez-vous le sujet? — Bien confusément.... — C'est une mère tendre et vertueuse qui se consacre à l'éducation de sa fille. Deux hommes prétendent à la main de la jeune *Emilie*. L'un est spirituel et sage, l'autre est un fat, qui ne laisse pas échapper une occasion de montrer, sans aucun déguisement, des sentimens bas et dénaturés, et le mépris des mœurs et de la décence. L'auteur appelle cet odieux et ridicule personnage le *dangereux Verglan :* en effet, sans prendre la peine de feindre une passion qu'il n'éprouve pas, il se fait aimer de la modeste et sensible Emilie. La mère pénètre assez facilement le secret de sa fille; mais sûre qu'Emilie finira par se détacher de Verglan, elle reçoit toujours ce dernier chez elle. A présent, lisons. « L'arran-» gement du marquis d'*Auberive* avec sa » femme faisait alors la nouvelle des sou-» pers : on disait qu'après une querelle » assez vive et des plaintes amères de part » et d'autre sur leur mutuelle infidélité, ils » étaient convenus qu'ils ne se devaient » rien; qu'ils avaient fini par rire de la » sottise qu'ils avaient eue d'être jaloux » sans être amoureux; que d'Auberive con-

» sentait à voir le chevalier de Clange, » amant de sa femme, et qu'elle avait » promis, de son côté, de recevoir le mieux » du monde la marquise de Talbe, à qui » d'Auberive *faisait la cour;* que la paix » avait été ratifiée dans un souper, et que » jamais deux couples d'amans n'avaient » été de meilleure intelligence. A ce récit, » Verglan s'écria que rien n'était plus » sage..... »

Il est bon de remarquer, dit le vicomte, en s'interrompant, qu'Emilie est présente, et qu'elle ne perd pas un mot de ce récit et de cette conversation; il faut que vous sachiez que dans la *bonne compagnie* il n'arrivera jamais qu'une jeune personne qui n'est point mariée, puisse entendre rien de semblable. Il n'existe point de mère qui souffrît devant sa fille un entretien aussi scandaleux; et l'homme le plus inconsidéré, le plus dépravé, ne sera même pas tenté de manquer aux égards qui sont dûs à la jeunesse et à l'innocence : ainsi voilà un fait absolument contre nos mœurs. L'histoire d'*Auberive* ne les peint pas mieux. On verra dans le monde des *maris insoucians*, qui savent tout et ne se fâchent de rien; mais on n'y citera pas un seul exemple de ce que l'auteur des Contes appelle l'*arrangement* du marquis d'*Auberive*; le mari et la femme se confiant leur *mu-*

tuelle infidélité, et finissant par en rire.... cette *paix ratifiée* par une partie carrée, dans laquelle *les deux couples d'amans sont de si bonne intelligence....* tous ces détails ne présentent que des tableaux aussi chimériques que révoltans. Le monde peut quelquefois pardonner à celui qui s'égare, il n'excuse jamais celui qui s'avilit. Une indécence faite de sang-froid, l'oubli des bienséances, sont à ses yeux des torts flétrissans que rien ne répare.... Je dois vous dire encore qu'on ne trouve point le *ton du monde* dans le morceau que nous venons de lire. La marquise de Talbe, *à qui d'Auberive faisait la cour*, est une phrase de si mauvais ton, qu'on ne l'emploierait même pas dans la société de madame de Surval (*a*)....

Mais poursuivons notre lecture. *Verglan*, dans une longue conversation, soutient toujours que d'Auberive a pris un *parti excellent* : il dit qu'autrefois un mari *devenait le ridicule objet du mépris public, au premier faux pas que faisait*

(*a*) Pourquoi cette phrase est-elle de mauvais ton ? Je n'en sais rien. Il y en a une infinité d'autres que l'usage proscrit avec aussi peu de raison. Ainsi il est impossible que l'esprit le plus juste et le plus délicat, puisse deviner ces petites conventions, puisqu'elles sont communément aussi puériles que déraisonnables : mais lorsqu'on veut peindre le monde, il faut le connaître, et ce n'est que dans le monde que cette connaissance peut s'acquérir.

madame ; il approuve les mœurs actuelles, il fait l'éloge du parjure, de l'adultère ; il ajoute que *cela donne envie de se marier.* Son rival, *Belzors*, combat ses opinions avec autant de sentiment que d'esprit ; *la bonne mère* mêle à cet entretien quelques réflexions ; Émilie écoute ; enfin, on annonce le marquis d'Auberive : Ici, reprenons notre lecture. — " Ah ! marquis, » tu viens fort à propos, lui dit Verglan : » dis-nous, je te prie, si ton histoire est » vraie ? On prétend que ta femme te passe » la rhubarbe, et que tu lui passes le séné ? » — Bon, quelle folie ! dit d'Auberive » avec indolence. — J'ai soutenu que rien » n'était plus raisonnable ; mais voilà Bel- » zors qui te condamne sans appel. — » Pourquoi donc ? est-ce qu'il n'en eût » pas fait autant ? Ma femme est jeune et » jolie ; elle est coquette, cela est tout » simple : au fond pourtant je la crois » fort honnête ; mais quand elle le serait » un peu moins, il faut bien que justice » se fasse..... Je n'ai jusqu'ici reçu » que des éloges ; rien n'est plus naturel » que mon procédé, et tout le monde » m'en félicite, comme de quelque chose » de merveilleux : il semble qu'on ne me » croyait pas assez de bon sens pour pren- » dre un parti raisonnable.... Au reste, » comment se porte la marquise, demanda

» madame du *Troëne*, pour changer de
» propos? — A merveille, madame....
» Je gage, dit Verglan, que tu la repren-
» dras quelque jour. — Ma foi, cela pour-
» rait bien être : déjà même hier, au
» sortir de table, je me suis surpris lui
» disant des douceurs.... »

Ah! par exemple, interrompit Luzincour, cela est incroyable! Je vous demande, reprit le vicomte, si vous avez jamais vu dans cette maison-ci, rien qui ressemble à cela? — Jamais. Une semblable effronterie est hors de toute vraisemblance. — Et songez toujours que cette scène se passe chez la femme du monde la plus respectable, et en présence de sa fille qui n'est pas mariée. Tout cela n'ouvre point les yeux d'Émilie; son cœur *excusait dans Verglan le tort d'avoir pris les mœurs de son siècle....* Sa mère la mène à la comédie, Verglan vient dans la loge. On jouait *Inès* et *Nanine;* Belzors s'attendrit, fond en larmes; Verglan se moque de sa sensibilité. En sortant, on rencontre un chevalier Dolcet en grand deuil. Il a *hérité d'un vieil oncle à lui.* Verglan, en félicitant le chevalier sur ses *dix mille écus de rente*, ne laisse pas échapper cette occasion de montrer un mauvais cœur, et les sentimens les plus vils. Émilie est témoin de cette scène, et elle ne peut se déta-

cher de Verglan. Le soir, elle le voit jouer au trictrac avec Belzors : Verglan est le plus mauvais joueur du monde, Belzors est d'une noblesse extrême : Émilie soupire : *j'admire l'un*, dit-elle, *et j'aime l'autre.*

Le lendemain, madame du Troëne va se promener aux Tuileries avec sa fille. Verglan s'y trouve; madame du Troëne le retient auprès d'elle. Lisons encore ce morceau.... « L'allée superbe que ce bassin » couronne, était remplie de ces jeunes » nymphes, qui, par leurs charmes et » leurs talens, attirent les désirs sur leurs » pas. Verglan les connaissait toutes, et » leur souriait en les suivant des yeux. » Celle-ci, disait-il, *c'est Fatmé :* rien » n'est plus tendre, plus sensible; elle vit » comme un ange avec Cléon; il lui a » donné vingt mille écus en six mois; ils » s'aiment comme deux tourterelles..... » Celle-là est la célèbre *Corinne :* sa mai» son est le temple du luxe, ses soupers » sont les plus brillans de Paris; elle en » fait les honneurs avec des graces qui » nous enchantent... Cette blonde si mo» deste..... a trois amans..... Elle ira » loin, sur ma parole, et je le lui ai pré» dit.... Vous êtes donc dans sa confi» dence, demanda madame du Troëne?.. » — Oh oui ! ce n'est pas avec moi

» qu'elles dissimulent ; elles me connaissent, elles savent bien qu'on ne m'en » impose pas.... »

Comment est-il possible d'imaginer, interrompit Luzincour, qu'un homme puisse tenir de semblables discours devant la jeune personne qu'il désire épouser ? — Et même en présence de quelque femme honnête que ce pût être, eût-elle cinquante ans..... Cependant, madame du Troëne emmène Verglan chez elle. Le soir, elle reçoit la visite d'une jeune veuve, qui parle d'une manière touchante du mari qu'elle a perdu. Verglan se moque de sa douleur, et lui conseille d'épouser, pour se consoler, un *joli homme*..... Émilie parvient enfin à surmonter son penchant pour Verglan, elle renonce à lui, et elle épouse Belzors.....

Et voilà, dit Luzincour, ce qu'on appelle, dans la Champagne, la peinture du monde et des mœurs ; et voilà pourquoi, dans les grandes villes de province, on trouve tant de jeunes gens qui ont le ton et les sentimens de Verglan ; ils veulent imiter *l'homme à la mode*, *l'homme qui tourne les têtes* ; ils croient être cet *homme dangereux*, en prenant ce ton ridicule autant qu'extravagant, et en affichant des mœurs corrompues. Ajoutez à cela, reprit le vicomte, que ce jeune homme,

ainsi gâté, s'il vient à Paris, et s'il est introduit d'abord dans la bonne compagnie, y sera si mal reçu, et s'y trouvera tellement déplacé, qu'il ne lui sera pas possible d'y rester; il ira chercher les sociétés où l'on supporte de pareilles manières, et c'est là qu'il se fixera. Ainsi un fat, en lisant les ouvrages dont nous parlons, deviendra, par calcul, l'imitateur d'un scélérat. Les personnes faibles et faciles à séduire, perdront une partie de leurs principes, en croyant qu'on peut impunément dans le monde, se livrer à toutes ses passions, et mépriser ouvertement les lois, la décence et les mœurs; enfin, l'homme vertueux et sensible, en adoptant cette affligeante erreur, détestera, fuira le monde, et, fait pour aimer la société, deviendra sauvage et misantrope.

— Les auteurs qui ont ainsi, par ignorance, calomnié le monde, ont dû se faire bien des ennemis.... — Point du tout : dans les portraits qu'ils ont tracés, personne n'a pu se reconnaître, personne ne s'est fâché. *Fénélon* peignit la cour; le tableau était fidelle; on trouva des ressemblances parfaites; on imagina des allusions, des applications; et l'auteur de Télémaque fut haï.

Pour revenir aux *Contes moraux*, vous

voyez combien il serait nécessaire de désabuser ceux qui croient y trouver l'image de nos mœurs..... — L'ouvrage qui détruirait ce préjugé, serait certainement très-utile (*a*). Un homme du monde pourrait seul faire cette espèce de critique. — Si j'écrivais, je croirais le devoir : il m'en coûterait sans doute de critiquer un auteur si estimable ; mais j'oserais lui dire : J'écris pour la jeunesse, pouvais-je ne pas l'éclairer sur un objet si important ? Je vous reconnais des talens infiniment supérieurs aux miens ; mais, souffrez que je le dise, je dois mieux que vous connaître le monde. Au reste, depuis que les Contes moraux ont paru, vingt années se sont écoulées ; avec plus d'expérience, l'auteur pourrait bien aisément faire disparaître, dans une nouvelle édition, les défauts qu'on leur reproche, et rendre entièrement digne de lui cet ouvrage charmant à tant d'égards. Comme le vicomte achevait ces mots, tout le monde rentra dans le salon, et la conversation devint générale.

Cependant le vicomte, voulant former

(*a*) D'autant plus que les étrangers nous jugent d'après ces tableaux infidelles, qui leur donnent l'idée la plus fausse et la plus injurieuse de nos mœurs et de nos opinions. Si les Anglais nous traitent si mal dans la plupart de leurs ouvrages, c'est qu'ils copient les auteurs Français. Voilà pourquoi ils représentent des *petits-maîtres Français* si ridicules et de si mauvais ton.

avec Luzincour une liaison plus particulière, l'attira chez lui. La confiance fut bientôt établie entr'eux. Luzincour fit part au vicomte de tous ses projets, et lui lut quelques manuscrits ; et le vicomte avoua à Luzincour qu'il n'était pas heureux. A cette confidence, Luzincour s'attrista. Ne me plaignez point, reprit le vicomte, je possède tous les avantages qui peuvent procurer le bonheur; mais par une bizarrerie funeste, je ne sais pas jouir. Je suis souvent mécontent, ennuyé, désœuvré ; cependant mon cœur est sensible, j'ai des amis, une famille que j'aime, la meilleure des mères, un frère aimable et vertueux, une belle-sœur charmante; enfin, un attachement sérieux, une passion véritable m'occupe et remplit mon ame depuis plus de cinq ans. Quoi! s'écria Luzincour, madame d'Herblay vous inspire une *passion véritable!* .... Est-il possible, dit le vicomte en riant, que vous imaginiez que je vous parle d'elle? — Mais comment concilier votre *passion* avec les soins que vous rendez à madame d'Herblay? — Pensez-vous qu'une passion mette à l'abri d'une fantaisie? — Je l'aurais cru. — Eh bien, pas exemple, voilà ce qui n'existe pas dans le monde.... Une visite interrompit cet entretien.

Le lendemain, le vicomte conduisit Lu-

zincour chez sa mère et chez son frère. Luzincour fut accueilli avec autant de grace que de politesse. Sa douceur, sa réserve, l'agrément et la simplicité de sa conversation lui procurèrent, dans cette nouvelle société, les succès que Damoville avait dans la sienne. Il fut bientôt admis dans l'intérieur de la famille, et regardé comme l'un des amis de la maison. La seule chose qui le frappa d'abord, ce fut le changement singulier qu'il remarqua dans les manières du vicomte, surtout avec les femmes : en voyant ses égards pour toutes celles qui venaient chez la comtesse de Valrive, l'air et le ton respectueux qu'il prenait avec elles, Luzincour ne reconnaissait plus cet homme qu'il avait trouvé si léger, si moqueur et si peu mesuré chez madame de Surval. Presque tous les soirs, depuis six heures jusqu'à dix, Madame de Valrive recevait des visites. Une santé délicate la retenait chez elle ; mais elle aimait le monde ; elle était aimable et recherchée, et sa société était extrêmement étendue.

Luzincour écoutait, observait en silence, et chaque matin il allait trouver le vicomte et lui faire part de tout ce qu'il avait observé la veille. Jusqu'ici, lui dit-il, je suis enchanté de tout ce que je vois. Quelle différence de ce tableau à celui que nous offrait la maison de madame de Surval! Il

me semble que toutes les personnes qui viennent chez madame de Valrive sont aimables, spirituelles, obligeantes; les conversations générales sont frivoles, mais il y règne un charme que je ne puis définir; chacun parle avec grace, avec aisance; les complimens les plus communs ont une tournure agréable; les entretiens plus particuliers ne sont pas instructifs, ils manquent peut-être de solidité; mais quelle douceur, quelle décence on y remarque! quels égards respectifs! quel choix heureux d'expressions! Jamais la discussion ne dégénère en dispute; jamais l'amour-propre ne paraît offensé; il ne se montre que par le désir de plaire et de réussir, ce sont les graces qui le décèlent; on peut le flatter, le satisfaire, on croirait qu'il est impossible de le blesser. Ainsi donc, dit le vicomte en souriant, tout le monde vous paraît avoir de l'esprit; mais citez-moi quelque trait..... Ah! reprit Luzincour, j'avoue que je ne le pourrais pas. Tout ce que j'entends me plaît, et quand je veux me rappeler les choses qui m'ont charmé, je suis très-surpris de n'y plus rien trouver de remarquable. — Telle est l'effet des graces; ce sont elles qui produisent les illusions les plus séduisantes. Vous venez de faire l'éloge, non du mérite réel des personnes que vous n'avez fait qu'entrevoir, mais de ce qu'on

appelle avec raison un *bon ton* et des *manières nobles*. Pour posséder ces avantages, il faut avoir une politesse obligeante et délicate, savoir cacher avec art tout ce que l'amour-propre peut offrir de révoltant, ne jamais dire un mot qui décèle des sentimens bas, ou un mauvais cœur; il faut enfin montrer la décence la plus exacte, de la douceur, de la complaisance, de la réserve, le goût des plaisirs innocens, et l'amour de la vertu : voilà l'extérieur qu'on ne peut se dispenser d'avoir dans la bonne compagnie. Il n'est que trop souvent trompeur; mais c'est beaucoup pour la vertu, qu'on ne puisse être aimable qu'en tâchant de prendre son langage et ses traits.

Deux jours après cette conversation, Luzincour, un soir, se trouva avec le vicomte chez madame de Valrive; il y avait une douzaine de personnes : on annonça la marquise de Champrose, une jeune et jolie femme, que Luzincour n'avait point encore vue. Elle s'assit à côté du vicomte; Luzincour était placé auprès de ce dernier, de manière qu'il pouvait entendre tout ce que disait madame de Champrose. Elle causait à voix basse avec le vicomte, lorsqu'un petit homme extrêmement laid, nommé Dorsain, s'approcha d'elle; et après lui avoir parlé un moment, s'éloigna, et fut

à l'autre bout de la chambre. Alors madame de Champrose se tournant vers le vicomte : C'est un homme estimable, dit-elle tout bas, en parlant de Dorsain, il a même beaucoup de mérite ; mais il a *des formes* bien désagréables..... *des formes affreuses !*..... Luzincour, qui entendit cette phrase, jeta les yeux sur le pauvre Dorsain, et trouva qu'en effet il n'avait pas des *formes élégantes*..... Dans ce moment, un jeune homme fait à peindre, et de la figure la plus distinguée, s'avança vers madame de Champrose, il lui demanda de ses nouvelles, et ensuite il sortit. Le vicomte fit tout haut l'éloge de ce jeune homme, et madame de Champrose ajouta qu'il avait des *formes charmantes*. Luzincour fut tellement surpris de cette manière de s'exprimer, qu'il en parla le lendemain au vicomte. Madame de Champrose, lui dit-il, passe-t-elle pour avoir un *bien bon ton ?* — Oui, elle a de l'esprit, de la grace et de la noblesse..... — Cependant elle a des expressions bien libres.... — Comment donc ? — Il me semble qu'on peut sans indécence, dire d'une statue qu'elle a des *formes charmantes :* encore j'ignore si une jeune personne pourrait avec bienséance, devant beaucoup de monde, faire cet éloge d'un *Antinoüs* ou d'un *Apollon*.... — Non, certainement, elle

ne ses ervirait pas de cette phrase. — Et madame de Champrose l'emploie en parlant des hommes qui sont dans la chambre ! N'a-t-elle pas dit que Dorsain avait des *formes affreuses*, et le chevalier de Mareille des *formes charmantes?* A ces mots, le vicomte se mit à rire; il expliqua à Luzincour que par cette manière de s'exprimer, on ne voulait parler que du maintien et de la politesse : Il est vrai, ajouta-t-il, que le hazard qui a produit votre erreur se rencontre souvent; et pour moi, depuis que je suis dans le monde, je n'ai jamais vu de femme, ni satisfaite *des formes* d'un homme de la tournure de Dorsain, ni se plaignant *des formes* de ceux qui ressemblent au chevalier de Mareille. Au reste, mon cher Luzincour, vous entendrez bien d'autres phrases qui vous paraîtront aussi étranges. Par exemple, cette même marquise de Champrose me parlait d'un homme de notre connaissance : « Je » l'ai entendu hier matin, disait-elle, et » il m'a semblé qu'on ne pouvait trop » louer sa précision, sa *mesure*... Il est » impossible d'avoir plus de *mesure*... Il a » véritablement une *mesure parfaite*.... » De qui croyez-vous qu'elle parlait?.... — D'un musicien, sans doute? — Point du tout; il s'agissait d'un magistrat qui, la veille, avait prononcé en public un dis-

cours dont madame de Champrose faisait ainsi l'éloge. — J'avoue que je ne l'aurais pas deviné.... Apprenez-moi aussi pourquoi, au lieu de dire *mes sentimens*, elle dit toujours *mon sentiment?*.... — Nous croyons que cette dernière expression est beaucoup plus tendre. — Mais au contraire, qui n'aurait pour son ami, pour sa maîtresse, *qu'un sentiment*, n'aimerait que bienimparfaitement. Qu'est-ce que l'amitié sans la confiance? Qu'est-ce que l'amour sans l'estime? Pour exprimer un attachement sérieux, une passion véritable, il faut donc dire mes sentimens... — Sans doute: peut-être les femmes n'ont-elles pas fait ces réflexions, ou peut-être ne sont-elles pas aussi exigeantes qu'elles l'étaient autrefois. Quoi qu'il en soit, maintenant l'assurance d'un *sentiment* leur suffit; elles n'en promettent pas davantage. Cela est moins romanesque, mais beaucoup plus commode.

Tandis que Luzincour observait ainsi le monde, et communiquait à son nouvel ami et ses remarques et ses réflexions, Damoville partageait toujours son temps entre la société de madame de Surval, et celle des gens de lettres dont il était protégé.

Cependant Luzincour, voulant lui faire connaître le monde, obtint de madame de Valrive la permission de lui présenter

Damoville, qui, par complaisance, se laissa conduire chez madame de Valrive. Il voulut y briller, il y parla beaucoup ; on lui trouva un mauvais ton, il fut reçu froidement. Il dit à Luzincour que madame de Valrive était insipide et prude, que tous les gens qu'elle voyait manquaient d'esprit; et malgré les conseils et les exhortations de Luzincour, il déclara qu'il ne retournerait jamais dans une maison aussi ennuyeuse.

Quelques jours après, Damoville invita Luzincour à un dîner qu'il donnait à huit ou dix gens de lettres. On resta long-temps à table ; ensuite on causa jusqu'à cinq heures, et alors toute cette société prit congé de Damoville. Quand ce dernier et Luzincour se trouvèrent tête-à-tête : Eh bien, dit Damoville, que penses-tu de cette conversation ? — Vous avez commencé par vous louer tous réciproquement ; vous avez déchiré vos ennemis ; et puis les dissertations, les citations, les disputes ont suivi ; mais vous n'avez point *causé ;* ce n'est pas-là ce qu'on peut appeler une *conversation ;* chacun parlait pour soi et suivait ses idées, sans s'embarrasser de celles des autres. Vous ne savez ni écouter, ni vous faire valoir mutuellement ; vous êtes distraits, impatiens ou rêveurs ; quand vous ne parlez pas, vous

pensez à ce que vous allez dire ; vous ne prêtez qu'une attention vague à ce qu'on vous dit. Si l'on conte un trait intéressant, pendant ce temps vous tâchez de vous en rappeler un qui puisse paraître aussi agréable ; il semble que vous ne soyez là rassemblés que pour vous défier, vous surpasser, et non pour vous amuser ou vous instruire. Enfin, vous avez tous une plaisante manie, celle de vous creuser la tête pour tourner la conversation de manière que vous puissiez citer ce que vous appelez un *mot* (*a*). Tous ces mots sont communément à la gloire des *gens de lettres*, ou des anecdotes sur les *gens de lettres*, etc. Ces petites citations, ainsi multipliées, deviennent fatigantes ; ceux qui les écoutent ne partagent pas toujours la satisfaction qu'elles vous causent ; elles sont d'ailleurs médiocrement instructives, et elles font ressembler votre conversation à ces livres insipides remplis d'historiettes et de bons mots compilés sans exactitude, rassemblés sans choix, qu'on parcourt un moment, mais qu'il est impossible de lire de suite, et dans lesquels on ne peut rien trouver

(*a*) C'est-à-dire, une histoire souvent très-longue, ou une sentence, ou un *bon mot* : les gens de lettres d'aujourd'hui ont retranché de cette expression, l'épithète de *bon* : il faut avouer que souvent on est forcé d'approuver ce retranchement.

d'agréable et de piquant, qui ne soit connu de tout le monde.

Toutes ces plaisanteries de Luzincour ne fâchaient point Damoville. Luzincour n'était pas encore dans la classe des auteurs; Damoville le regardait comme un homme sans conséquence ; sa franchise l'amusait, et il riait de ce qu'il appelait sa causticité. Luzincour allait toujours avec la même assiduité chez madame de Valrive. Cette dernière ayant pris de la confiance en Luzincour, lui laissa entrevoir qu'elle n'était point heureuse, quoiqu'elle eût une fortune considérable, un mari honnête, aimable, des parens qu'elle chérissait, et des enfans charmans; mais elle avait une mauvaise santé; les spectacles ne l'amusaient plus, les visites la fatiguaient; elle ne se plaisait point chez elle, et elle n'avait plus ni la force, ni le désir d'en sortir. Luzincour, inquiet de l'état de langueur où il la voyait, interrogea en secret son médecin. Madame de Valrive, dit ce dernier, est dans un état de *crise ;* cela peut durer encore quelque temps.... — Comment?... — Je vais vous expliquer cela. Les femmes de Paris mènent un genre de vie (surtout depuis quinze ans) qui doit leur causer tous les maux que souffre madame de Valrive. Les bals, les courses de traîneaux, et le thé, en font périr un nombre prodigieux...

— Mais la danse est un exercice aussi salutaire qu'agréable.... — Oui, lorsqu'on ne s'y livre qu'avec modération ; en toute chose l'excès ne peut être que nuisible et pernicieux. S'il est sain de danser à la campagne, en plein air, sur le gazon, il ne l'est certainement pas de danser toute la nuit dans une salle illuminée où l'on étouffe..... — Et qu'avez-vous à dire contre les courses de traîneaux ? — Que c'est encore un exercice qui ne peut être salutaire qu'aux *dames de châteaux*, qui passent l'hiver à la campagne. — Pourquoi cela ? — Parce qu'elles sont accoutumées à toutes les impressions de l'air, qu'elles se promènent tous les jours à pied ; au lieu qu'ici les femmes sont toujours renfermées dans leurs appartemens, ou dans des voitures bien closes, ou enfin dans des loges qui sont aujourd'hui des cabinets inaccessibles au froid : d'ailleurs, si à la campagne on allait en traîneaux, ces parties ne seraient jamais assez brillantes pour ne les pas rompre, si on ne se sentait pas en bonne disposition ; ici, au contraire, dès qu'une partie de ce genre est arrangée, il n'y a point de jeune personne qui voulût y renoncer pour un commencement de rhume, ou pour un léger mal de gorge ; rien ne l'arrête, elle part. Elle revient véritablement malade, avec un rhume sé-

rieux, qu'elle négligera en faveur d'une nouvelle course ; sa poitrine s'attaquera ; et la satisfaction d'avoir traversé toutes les rues de Paris en mourant de froid, avec des yeux pleins de larmes, un teint vergeté, un nez rouge, dans l'attitude d'un cul-de-jatte, et au bruit de mille sonnettes dont la mélodie discordante permet à peine de s'entendre, et de pouvoir causer avec son compagnon de voyage, qu'on ne voit pas, et auquel on tourne le dos ; ce plaisir délicieux lui aura coûté la vie. A l'égard du thé, il est généralement reconnu que l'usage continuel en est très-dangereux. Les femmes ne vivent que de crême, de thé, de café, de beurre, de gauffres ; faut-il s'étonner qu'elles aient toutes l'estomac détruit, la poitrine délicate, et des maux de nerfs ? Aussi leur jeunesse, leur beauté, ne durent qu'un moment. A vingt-cinq ou vingt-six ans, leur constitution commence à s'altérer sensiblement ; combien il en périt à cet âge ! Enfin, à-peu-près vers ce temps on quitte la danse, c'est une fatigue de moins, on ne veille plus. Si les principes de la vie sont épuisés, on succombe ; s'ils ne le sont pas, le sommeil et le repos rétablissent les forces. Voilà pourquoi cette époque de vingt-six ans est si dangereuse à Paris pour les femmes. Il y a dix ans qu'elle est passée pour ma-

dame de Valrive, qui se trouve aujourd'hui dans sa trente-sixième année, et ce moment est encore très-critique.... — Par quelle raison? — C'est l'âge où les personnes les moins réfléchies sont nécessairement *blasées* sur tous les plaisirs que le monde peut offrir; le dégoût, l'ennui produisent les vapeurs, la paresse; on reste chez soi, on s'y déplaît; qu'y faire sans instruction, sans goût pour la lecture? On se constitue malade, c'est une occupation. On prend un médecin, on ne lui parle que de soi; c'est un plaisir qu'on sait goûter encore. Voilà pourquoi on voit si souvent tant de médecins et tant de directeurs succéder aux amans qui s'éloignent. Enfin, ne pouvant plus briller, fixer les yeux, ou chercher à se rendre intéressante, on garde sa chambre, on passe dans la solitude une partie de la journée; le désœuvrement absolu amène les réflexions: on se dit que cette situation ne saurait durer toujours; il faudra bien, tôt ou tard, guérir et quitter sa chaise longue; que fera-t-on alors? Le bal, les spectacles, les fêtes, les *soupers priés* n'offrent plus rien d'agréable; on a perdu jusqu'au goût de la parure; on est privée pour jamais des plumes et des fleurs, et les diamans ne sont plus à la mode; que devenir?... Cependant il faut prendre un parti: il en est trois qui naturellement

se présentent à l'imagination ; mais le choix est embarrassant : il s'agit de savoir si l'on deviendra *bel-esprit*, *joueuse* ou *raisonnable*. Madame de Valrive est dans cet état ; elle hésite, elle balance, elle s'attriste, elle souffre moralement et beaucoup ; elle sera malade jusqu'au moment qui fixera ses irrésolutions. — Mais il me semble qu'avec cette espèce de maladie, elle pourrait fort bien se passer de tous les remèdes que vous lui faites prendre continuellement... — Que voulez-vous ? Je lui ai dit qu'elle n'était point malade, elle s'obstine à soutenir qu'elle est mourante : je ne veux pas la contrarier jusqu'à un certain point... — Et que ne la quittez-vous ? — Ce serait bien pis, elle irait se faire *électriser*, ou bien elle ferait peut-être quelqu'autre folie plus dangereuse encore : il n'en est point dont ne soit capable une femme oisive que tout ennuie, qui regrette avec amertume sa jeunesse et sa beauté, et qui veut encore que le monde s'occupe d'elle. Les femmes jadis avaient mille petites manières innocentes d'attirer l'attention : elles avaient peur des araignées, des souris ; elles frémissaient à la vue de *deux couteaux en croix*, *de trois lumières*, etc. Tous ces moyens sont usés, et d'ailleurs, la philosophie qui les éclaire aujourd'hui, ne permet plus des faiblesses et des superstitions aussi puériles. Les idées se sont étendues ;

on a rejeté tous les petits moyens; les évanouissemens, les convulsions ont succédé à toutes ces misères du temps passé; les esprits éclairés par ſes sciences, dédaignent les remèdes simples de la vieille médecine: quand on connaît à fond les vertus et les propriétés de l'*aimant*, et tous les effets que peut produire l'*électricité*, vous sentez bien qu'on ne s'amuse pas à se mettre au régime, ou à boire de l'*eau de veau.*

Luzincour n'eut rien à répondre à ce raisonnement; il trouva que le docteur ne manquait pas de bon sens, et il ne s'étonna point qu'il connût aussi bien les femmes; sa profession doit naturellement procurer cette connaissance. Les hommes n'appellent un médecin que lorsqu'ils sont réellement malades. Les femmes les envoient chercher toutes les fois qu'elles n'ont rien à faire, ou qu'elles ont de l'humeur; ainsi, elles passent avec eux plus de la moitié de leur vie.

D'après cette conversation, Luzincour profita de la confiance que lui témoignait madame de Valrive pour lui donner des conseils salutaires; il s'apperçut enfin qu'elle manquait absolument d'esprit. Cette grace, cette aisance, que donne l'usage du monde avaient tellement séduit Luzincour, que jusqu'alors il avait trouvé madame de Valrive aussi spirituelle qu'aimable. Il connut encore,

avec une égale surprise, qu'elle n'avait aucun principe de religion. Il lui en parla, et elle le lui avoua, ou pour mieux dire, elle s'en vanta. Il vit qu'elle croyait lui donner, par cette confidence, une haute idée de la force de son esprit. Elle lui cita les ouvrages qui avaient su l'affranchir, disait-elle, des préjugés de sa jeunesse. Oserais-je, madame, reprit Luzincour, vous demander si maintenant vous en êtes plus heureuse? — Les préjugés sont incommodes. — Mais n'êtes-vous pas assujettie à toutes les bienséances? — Assurément; il faut renoncer à la considération, ou les observer scrupuleusement. — Ainsi, vous remplissez tous les devoirs extérieurs de la religion. — Je ne puis m'en dispenser, surtout étant mère de famille. — *Ne croyant à rien*. . . . Quel mortel ennui vous devez éprouver! . . . . — Jugez-en! — Si vous n'étiez pas un *esprit-fort*, vous observeriez avec zèle, avec plaisir, ces mêmes *pratiques* qui vous paraissent si pénibles. . . . Ainsi, que gagne-t-on à rejeter ce que vous appelez des préjugés, puisqu'on ne peut en même temps renoncer aux bienséances? C'est alors qu'on est véritablement esclave; on n'agit plus librement; les actions et la conduite n'ont plus de rapport avec les sentimens et les opinions. — Vous avez raison; il est certain qu'on est souvent fort à plaindre d'être

plus *éclairée* qu'une autre. -- Etes-vous bien sûre, madame, de connaître la *vérité?* -- Je vous ai cité tous les ouvrages que j'ai lus. -- Vous avez lu, sans doute, ceux qui les réfutent? -- A quoi bon? Je suis convaincue, rien ne pourrait me dissuader. -- Il me semble que l'importance de la chose mérite bien qu'on y réfléchisse, et que du moins, dans le doute, on cherche à s'instruire des raisons *pour et contre*. Si l'on vous prouvait que les ouvrages qui vous ont séduite sont remplis de citations fausses; que leurs auteurs ne connaissaient point les livres saints qu'ils ont attaqués; que leur profonde ignorance à cet égard, est égale à leur mauvaise foi; qu'ils se contredisent eux-mêmes à chaque page. . . . -- On ne pourrait me *prouver tout cela sans m'ennuyer à la mort*. . . . D'ailleurs, je vous le répète, rien ne saurait me faire changer d'opinion; une religion intolérante *répugne à mon cœur*, à ma raison. -- Vous avez entendu faire de longues déclamations sur l'*intolérance*; voulez-vous connaître ce qu'on peut dire à cet égard de plus fort, de plus touchant, de plus sublime? . . . . Lisez l'*Evangile* — Tous les dévots sont intolérans, persécuteurs. -- Oui, les faux dévots: mais parce que *les faux philosophes* outragent la religion dans leurs écrits, et ne respectent ni l'ordre établi,

ni les mœurs, je ne dirai point que la *philosophie* est haïssable et dangereuse ; de même, ne calomnions point la religion, la piété, parce qu'il y a des hypocrites. — Mais convenez qu'il est impossible d'être dévot, si l'on a de l'esprit. . . . — Vous croyez que *Nicole*, *Pascal*, *Racine*, *Fénélon*, n'avaient pas autant d'esprit que nous? -- Ils avaient du génie, de l'esprit, mais point de philosophie. -- Pensez-vous, madame, que Fénélon fût absolument dépourvu de philosophie ? -- Il eut de grands talens. . . . de bonnes intentions. . . . Mais ce n'est pas-là l'homme qu'on peut appeler *un philosophe*. . . . -- Oui, moderne ! . . . . Ses ouvrages inspirent la vertu ; sa conduite et sa vie en offrent le plus parfait modèle : également grand dans toutes les situations, la faveur et la disgrace ne causèrent aucune altération dans son caractère et dans ses mœurs : à la cour la plus brillante de l'Europe, on le vit simple, bienfaisant, désintéressé ; la persécution ne put ni l'abattre, ni l'aigrir. Il eut des ennemis, et ne connut jamais la haine. Il se trompa ! . . . . L'envie alors crut triompher ; mais Fénélon mit le comble à sa gloire, en se condamnant lui-même.... Croyez-moi, madame, les *athées philosophes* ne donneront jamais d'exemple de cette sublime philosophie. — Véritablement vous êtes étonnant : un

homme de votre âge vouloir *convertir* une femme!.... Cela est absolument neuf ; mais je vous déclare que *j'ai un peu de caractère*, et que je sais soutenir et défendre mes opinions. — Vous ne m'avez point encore expliqué les raisons qui les motivent...—Des raisons!.... Je vous en ai donné vingt qui sont sans réplique..... Mais, tenez, vous connaissez le baron de Vercenay, qui vient souvent ici?.... Il est impossible d'avoir plus d'esprit..... Eh bien, *il ne croit à rien, rien absolument :* si vous l'entendiez!.... — Je le plaindrais beaucoup ; mais d'ailleurs, oserais-je vous dire que M. de Vercenay a bien peu d'instruction..... — Vous vous trompez ; parmi les gens du monde, il n'y a personne de plus instruit que lui. — J'aurais cru qu'il n'avait lu dans toute sa vie que quatre ou cinq auteurs modernes..... — Il a tout lu : demandez-lui plutôt. — J'en crois autant votre témoignage.... — C'est un homme extraordinaire!.... Et réellement.... profond.... En achevant ces mots, madame de Valrive sonna, ses femmes vinrent, elle se mit à sa toilette, et Luzincour se retira.

Le soir il revit le médecin de madame de Valrive. Je crois, lui dit-il, que votre malade est à la veille de prendre un parti. — Je parie qu'elle va devenir bel-esprit.

— J'en suis persuadé. Mais, dites-moi de grace, comment s'y prendra-t-elle ? — Aujourd'hui rien n'est plus aisé. Autrefois il fallait changer absolument de société. On abandonnait tous les gens du monde pour se livrer entièrement aux gens de lettres. Présentement cela n'est plus nécessaire : on a l'agrément de trouver une foule d'*auteurs* dans toutes les classes, dans tous les états. Madame de Valrive attirera chez elle plus particulièrement les personnes du grand monde qui passent pour avoir de l'esprit. Elle les rassemblera, et leur donnera à dîner trois ou quatre fois par semaine. Le soir, elle dira qu'elle a fait un *dîner charmant*. Elle nommera tous les hommes qui auront dîné chez elle : en même temps elle assurera que jamais ils n'ont montré plus d'esprit, plus d'agrément. Elle vantera la solidité du chevalier de Sireüil, la grace et la gaieté du comte de Morsan, l'originalité du baron de Vercenay : elle n'aura rien senti de tout cela ; mais il suffit de répéter ce qu'on a mille fois entendu dire. D'ailleurs, madame de Valrive sera obligée de se trouver à toutes les *lectures* qui se feront dans la société : enfin : il faudra encore qu'au lieu d'une loge à l'opéra, elle en ait une à la comédie française ; car il ne lui sera pas permis de manquer une première représentation de

pièce nouvelle. — Ne recevant point dans sa société de gens de lettres, elle n'aura donc jamais chez elle que des lectures d'ouvrages faits par des gens du monde ? — Pardonnez-moi ; l'homme de lettres qui aura quelque réputation sera très-bien reçu chez elle, pourvu qu'il ait un manuscrit dans sa poche : quand son ouvrage est connu de toute la société, on ne le voit plus, à moins qu'il n'en fasse un nouveau. — Ainsi donc il est traité comme un chanteur ou un joueur d'instrumens ? — Il est vrai que si les gens de lettres sentaient mieux la dignité de leur état, ils n'auraient de semblables complaisances que pour des personnes de leur société, ou pour celles qui désireraient former avec eux des liaisons durables. Pour moi, si je donnais des conseils à un jeune auteur, je lui dirais : Ne soyez jamais la dupe de votre amour-propre. Pour obtenir les vains applaudissemens de quelques particuliers, ne consentez point à jouer un rôle subalterne ; défiez-vous de l'orgueil ; il abaisse, il avilit celui qu'il enivre ; il sacrifie tout aux petits succès du moment ; il vous rendrait inconséquent, absurde ; il vous donnerait un ton dogmatique et tranchant ; il vous dicterait des préfaces ridicules, et vous ferait en même temps supporter avec joie les plus étranges humiliations. Luzincour trouva ce

conseil assez sage , et il se promit bien d'en profiter.

Au milieu des objets nouveaux qui l'environnaient, Luzincour , plus sensible à l'amitié qu'au plaisir même d'observer et de s'instruire , remarquait avec chagrin que le vicomte ne venait plus chez sa belle-sœur. En vain Luzincour allait le chercher ; depuis plus de six semaines , il n'avait pu le rencontrer ou le rejoindre. Enfin , après mille tentatives infructueuses , il le trouva un soir chez lui. Le vicomte le reçut comme s'il l'eût vu la veille. Luzincour avait l'air triste ; et le vicomte lui en demandant la raison ..... Vous m'aviez promis de l'amitié , de la confiance, reprit Luzincour.... — Eh bien ?... — Quoi, depuis deux mois votre porte m'est fermée !.... — Pourriez-vous le penser ! toutes les fois que vous êtes venu , je dormais ou j'étais sorti.... — Vous dormiez !.... à onze heures , à midi ? — Et le bal , le jeu ? — Vous ne dansez plus , et vous n'aimez pas le jeu.... — N'importe , j'ai joué , j'ai été au bal.... — Je vous trouve changé. — Cela doit être , je suis excédé ; mais je vais vous apprendre une nouvelle qui vous fera plaisir ; je suis brouillé avec madame d'Herblay. — N'avez-vous pas aussi quelque *confidence affligeante* à me faire ? — Non : que voulez-vous dire ?....

— Je ne suis chargé *d'aucun message*, je n'ai même osé me permettre la plus légère question; mais il était facile de deviner par votre conduite.... — Je ne vous entends point; expliquez-vous clairement. — Il y a du refroidissement entre vous et M. votre frère? — Pas le moins du monde, je vous jure. — Vous êtes donc brouillé avec madame de Valrive? — Mais point du tout: qui a pu vous faire un conte aussi dépourvu de vraisemblance?.... — Vous n'allez plus chez elle.... Dans le commencement de l'hiver je vous y voyais tous les jours.... — Je vous le répète, mon cher Luzincour, depuis deux mois je n'ai pu disposer d'un moment. — Eh! vous vous étonnez de n'être point heureux? Ah! vivez davantage dans votre famille, avec vos amis, vous connaîtrez alors ce bonheur si pur que la dissipation vous arrache, et qui seul peut satisfaire un cœur comme le vôtre. Vous avez raison, reprit le vicomte, je le sens; oui, je veux renoncer à cette excessive dissipation qui me fatigue et qui m'ennuie depuis plus d'un jour. Voici le printemps, si vous voulez nous voyagerons. Luzincour accepta cette proposition avec joie, et le vicomte, fidelle à l'engagement qu'il venait de prendre, partit en effet au mois d'avril. Les deux amis parcoururent la Hollande, l'Angleterre, la Suisse, et

ne revinrent à Paris que vers le milieu de l'hiver. Luzincour, en arrivant à Paris, apprit avec joie que Damoville venait d'obtenir le prix de poésie donné par l'académie française. Luzincour lut cette pièce de vers, et alors il fut véritablement convaincu que Damoville avait su se faire des amis, qui le servaient avec plus de zèle et de chaleur que de justice. Damoville eut une *médaille ;* mais le public, auquel depuis long-temps les *médailles* n'en imposent plus, n'en trouva pas la pièce de vers moins mauvaise : au contraire, car la partialité le révolte, et celle qu'il crut appercevoir dans cette occasion, lui ôta toute l'indulgence qu'il a naturellement pour les auteurs qui débutent.

Damoville, encouragé par ce triomphe, se confirma dans l'opinion qu'il est inutile de travailler et de s'instruire, et qu'il suffit de faire des visites et de cultiver des protecteurs. Six mois après il fit paraître un roman, où il peignait *les mœurs et le monde*, c'est-à-dire, ce qu'il avait vu chez madame de Surval. Il dit à Luzincour que cet ouvrage lui ferait des ennemis sans nombre. Je t'avoue, ajouta-t-il, que les portraits sont faits d'après nature ; j'ai un peu *chargé* afin de les rendre plus piquans ; mais ils n'en seront pas moins frappans. Par exemple, mon héros est ab-

solument calqué sur le vicomte de Valrive : je ne l'ai vu qu'un moment chez madame de Surval ; mais je l'étudiai particulièrement.... J'ai peint avec une vérité parfaite sa *manière d'être* avec les femmes, son ton léger et persiffleur, son air distrait.... Mais, mon ami, interrompit Luzincour, je t'ai déjà dit que ce mauvais ton ne lui était pas naturel.... — Mon cher Luzincour, nous avons une manière toute différente d'envisager les choses. D'ailleurs, ta prévention en faveur du vicomte, ne te permet pas de le voir tel qu'il est : tu lui donnes des qualités solides auxquelles il ne prétend pas, et tu lui refuses des agrémens qui ont fait tous ses succès auprès des femmes. Je le connais mieux que toi : si tu savais ce que madame d'Herblay m'en a conté!.... *Lovelace* n'était qu'un écolier en comparaison de lui.... — Peux-tu ajouter quelque foi au témoignage d'une femme aussi méprisable que madame d'Herblay ? — Elle n'est pas plus méprisable qu'une autre ; que madame de Valrive, par exemple, qui, depuis que le baron de Vercenay l'a quittée, a pris un petit chanteur de l'opéra.... — Madame de Valrive!.... — Et le couplet qu'on a fait sur elle? — Quel couplet? — Qu'on a tant chanté.... — Je ne connais ni le couplet, ni cette abominable histoire, qui certainement

n'a été contée que dans la société de madame de Surval. — Je ne suis pas de la tienne, mais j'en connais parfaitement les personnages et les intrigues : l'aventure de madame de Champrose, le *double échange* d'amans fait entre elle et son amie, le *traité* signé devant témoins dans *la petite maison*..... toutes ces anecdotes sont dans mon ouvrage : juge du train, du tapage que cela va faire!... Cependant, j'ai tâché de déguiser un peu les faits.... — Tu pouvais t'en épargner la peine. Je t'assure que le vicomte, madame de Valrive, madame de Champrose, ont lu ton roman le plus froidement du monde. — C'est prendre le meilleur parti ; assez d'autres personnes les reconnaîtront sans qu'ils se dénoncent eux-mêmes, en laissant voir un dépit imprudent. — Je te proteste que tu passerais ta vie à faire des tableaux de ce genre, sans pouvoir parvenir à leur causer le plus léger dépit. Luzincour avait raison.

Damoville se vantait d'avoir fait un *libelle*, puisqu'il s'était permis de placer dans son ouvrage les *anecdotes* contées par madame d'Herblay ; mais ces prétendues anecdotes n'étaient que des calomnies absurdes, dont personne n'avait jamais entendu parler. Les *portraits* n'étaient pas plus fidelles ; ainsi, on ne se déchaîna point contre Da-

moville, il n'y eut ni train ni tapage; on n'imagina pas même qu'il eût eu le projet de faire une critique. Cependant presque tous les journaux assurèrent que depuis les romans de *Crébillon, on n'avait point vu d'ouvrage où l'on trouvât mieux le ton du monde et le tableau des mœurs.* Le compte qu'on rendait d'ailleurs de ce roman, causa plus d'étonnement encore à Luzincour, qui trouva les éloges si outrés, qu'il ne lui fut pas possible de les attribuer entièrement au mauvais goût. Damoville, avec son indiscrétion ordinaire, lui apprit comment on peut s'assurer les suffrages de certains journalistes : on fait connaissance avec deux ou trois, on leur donne quelques petites pièces fugitives pour leurs journaux; on emploie auprès des autres ses amis et ses protecteurs, etc. Luzincour objecta que c'était perdre bien du temps et supporter beaucoup d'ennui, pour n'obtenir que des éloges dont personne n'était la dupe : Damoville répondit qu'il n'ignorait pas que *l'extrait le mieux intentionné*, ne produisait pas un grand effet à Paris; mais qu'il n'était pas inutile dans les *provinces et dans les pays étrangers.*

A-peu-près vers ce temps, Luzincour fit un voyage en Champagne. Il passa deux mois avec son père, ensuite il partit pour l'Italie. Désirant pouvoir un jour parler des

arts, sinon en *connaisseur*, du moins avec goût, il voulut voir l'Italie. Un artiste doit passer plusieurs années à Rome ; il n'est utile à un homme de lettres que d'y séjourner quelques mois. Il faut que l'un étudie, travaille, réfléchisse profondément. Il suffit que l'autre soit frappé, et qu'il conserve le sentiment et l'idée *du beau*, de la grandeur réunie à l'élégance. Il est donc nécessaire qu'il ait vu Saint-Pierre de Rome, le Panthéon, l'Apollon du Belvéder, et tant d'autres fameux monumens, dont toutes les descriptions, les dessins, les copies qui en existent, et les plus savantes dissertations, ne pourraient lui donner l'idée.

Après un voyage de six mois, Luzincour quitta l'Italie. De retour à Paris, il accepta un logement chez le vicomte, qui, ayant renoncé pour jamais au rôle fatigant d'*homme à la mode*, menait enfin un genre de vie qui convenait parfaitement à Luzincour.

Dans l'absence de ce dernier, Damoville avait été chargé de la rédaction d'un journal ; et Luzincour, choqué de plusieurs articles signés par le *rédacteur*, et qu'on lui avait envoyés en Italie, ne put s'empêcher d'en parler à Damoville. En vérité, lui dit-il, vous montrez une partialité révoltante. — Comment donc ? — Vous louez des

des ouvrages d'une platitude!.. — Tu veux parler de cette petite brochure de Blimont... Cela est détestable, j'en conviens; mais Blimont m'était vivement recommandé par une femme intrigante, que je dois ménager : c'est madame d'Herblay. Elle est maintenant la maîtresse d'un homme en place; elle s'est chargée de solliciter une pension pour moi; elle s'intéresse à ce petit Blimont, elle lui croit *de la finesse*, *du piquant et de la grace* : pouvais-je me dispenser de répéter cet éloge? Je suis encore heureux d'en avoir été quitte à si bon marché; car si par hasard elle eût trouvé que Blimont a du *génie*, il aurait bien fallu le dire aussi. — Voilà d'excellentes raisons..... Et ces *pensées détachées*, si communes, si ennuyeuses, dans lesquelles on trouve, dites-vous, tant de profondeur?.. — Je les ai louées sans ménagement et sans contrainte, bien sûr que personne ne les lirait : on ne me contredirait pas, car je défie le lecteur le plus intrépide, d'en lire plus de trois pages : alors, quand nous protégeons l'auteur, nous disons avec assurance qu'un tel ouvrage est *sublime*.... Je t'ai cité jadis un exemple de ce genre...— Oui, ce n'est pas ta faute si je ne suis pas plus instruit. Au reste, je pourrais excuser cet excès de complaisance; mais comment te passer ces critiques amères si remplies

de fiel, et faites de si mauvaise foi? De quel front oses-tu *louer* Blimont et *déchirer* Terval?... — Naturellement je fais grand cas des talens de Terval : je l'ai prouvé, j'ai rendu le compte le plus avantageux de son premier ouvrage... — Celui qu'il vient de donner est supérieur au premier... — D'accord; mais il n'est pas écrit dans *nos principes*... — Il est vrai qu'il prétend que la religion est la seule base solide que puisse avoir la vertu. — Enfin, il a révolté tous les *philosophes*. — C'est-à-dire, tous les *usurpateurs* de ce beau nom... — *Usurpateurs*, soit : que m'importe? Il s'est fait une multitude d'ennemis. Quand les plus dangereux de ces ennemis ne seraient pas mes protecteurs, je n'aurais certainement pas eu la sottise de les mettre tous contre moi, par une impartialité aussi hardie que mal-adroite. Sois certain, mon cher Luzincour, que je ne suis ni absurde, ni fantasque, et que ce n'est jamais sans raison que je déchire un bon ouvrage, ou que je parais admirer une platitude. Par exemple, dans ma dernière feuille, je dis beaucoup de mal de la pièce nouvelle; cependant, au vrai, je la trouve charmante.... — Et l'auteur, il y a six mois, était au nombre de tes amis?... — Voilà le beau! je l'ai sacrifié à la reconnaissance. L'année passée le rédacteur d'un certain journal eut pour moi une

complaisance absolument semblable : *un bienfait n'est jamais perdu.* Il est venu me rappeler ce trait. L'auteur de la pièce nouvelle est son ennemi. J'ai saisi cette occasion de m'acquitter. J'ai tourné en ridicule la pièce et l'auteur, autant que je l'ai pu. . . . Enfin, tu me diras encore, que j'ai fait jadis l'éloge des talens d'un autre homme de lettres, de Dorgeval, et que je soutiens à présent qu'il n'est qu'un sot ; mais ce n'est point par caprice. Il faut que tu saches que nous ne nous voyons plus, et que nous sommes brouillés sans retour. — Que peut-on opposer à de si bonnes raisons ? . . Cependant je t'avouerai que si jamais je me mêle de faire un journal, j'aurai la fantaisie d'offrir le rare modèle de la plus parfaite impartialité. — Projet romanesque, impossible ! . . . — Il n'est point romanesque ; car la raison et l'intérêt personnel suffiraient seuls pour m'engager à le suivre. La mauvaise foi d'un journaliste n'en impose à personne ; toutes les petites ruses qu'il emploie pour la masquer, sont usées depuis long-temps. En vain, lorsqu'il s'apprête à déchirer un ouvrage, il nous vante au commencement de l'extrait son *impartialité reconnue*, et il nous assure qu'il *va louer avec plaisir et critiquer avec regret :* en vain, lorsqu'il aime l'auteur, il nous annonce, il nous promet de la *sévérité*,

on n'est plus la dupe de ces préambules artificieux, ou, pour mieux dire, après les avoir lus, on connaît déjà tout l'extrait : ainsi, loin d'abuser, ils éclairent. C'est pourquoi je vous conseille de changer cette vieille formule ; vous ferez bien de tâcher d'en imaginer une qui soit un peu moins connue, et un peu plus adroite. — Revenons à l'impartialité ; je la soutiens toujours impossible, et de plus absurde : si votre ami intime ou votre bienfaiteur fait un mauvais ouvrage, en direz-vous du mal ? — Voilà le seul cas où je ne pourrai dire librement la vérité : s'il se rencontre, ce sera bien rarement ; mais alors même je n'écrirai point contre ma conscience. Si je suis forcé de faire l'extrait dont vous parlez, je commencerai par dire : *L'ouvrage dont je vais rendre compte, est de mon ami intime, ainsi je me borne à donner l'idée du plan et des détails ; et comme mon jugement serait justement suspect, je n'en porterai point.* — Et quand vous parlerez de votre ennemi, votre jugement ne sera-t-il pas *suspect* aussi justement ? — Non : l'amitié peut tout sur moi, et mon cœur jamais ne connaîtra la haine. — Vous persuaderez cela au public ? — Je le lui prouverai. Il sera convaincu, du moins, que j'ai assez de raison et d'élévation dans l'ame, pour mettre ma gloire à me montrer inva-

riablement équitable et vrai... — *Cela est admirable !* mais avec toute cette *grandeur d'ame*, ton journal serait d'une insipidité !... — Beaucoup moins insipide que les vôtres : vous ne dites jamais franchement ce que vous pensez. On sait que mille petits intérêts particuliers vous font parler. Quand vous louez, le lecteur dit de vous : *c'est qu'il est gagné, c'est qu'il est l'ami de l'auteur*, etc. Quand vous critiquez, il dit : *c'est qu'il est brouillé avec l'auteur, c'est qu'il est l'ennemi de l'auteur, c'est qu'il craint les ennemis de l'auteur.* Avec une semblable opinion, quel cas peut-on faire de vos jugemens ? On les lit sans intérêt, et même sans curiosité ; car pour en avoir l'idée la plus juste, il suffit de connaître vos prétentions, vos craintes et vos inimitiés. Au lieu de cela, mon journal, sans être ni mieux fait, ni mieux écrit, paraîtra certainement beaucoup plus piquant. On sera sûr du moins d'y trouver toujours l'expression fidelle des sentimens d'un homme véritablement impartial.... — On croirait que tu parles d'un ouvrage sérieux, fait pour passer à la postérité ! songe donc qu'il n'est question que d'un journal, d'une *feuille volante*, qu'on n'achète communément que pour avoir l'affiche des spectacles, qu'on lit le matin par désœuvrement, qu'on brûle le soir, et dont on ne parle plus le

lendemain. — Oui, tel est en général le sort de nos journaux ; mais est-ce la faute du *genre* ou celle des *auteurs* ? J'ai ouï dire qu'*Addisson*, *Pope*, *Steele*, etc. s'amusaient aussi à faire des *feuilles volantes* : on les recevait le *matin*, on les lisait à *déjeûner*, et ces feuilles n'ont été ni *brûlées*, ni dispersées ; les *abonnés* prenaient la peine de les recueillir. — Oui, sans doute ; on ne niera point que le *Spectateur* ne soit un excellent ouvrage. Autrefois les auteurs ne songeaient qu'à bien écrire. Ils n'avaient pas plus d'esprit que nous, mais ils méditaient davantage ; aujourd'hui le temps nous manque ; à la vie que l'on mène, on ne peut ni réfléchir, ni travailler. . . . — Je conçois qu'en effet il est assez difficile de pouvoir en même temps *intriguer* et bien écrire. — Au reste, je n'attache nulle prétention à ce petit journal, dont je ne me suis chargé que pour un moment. Je vais le quitter pour en faire un d'un autre genre, et qui sera beaucoup plus utile à ma fortune. — Et quel est ce journal ? — Il ne sera point public. C'est une correspondance particulière qu'on me procure avec cinq ou six souverains étrangers. — Et que manderas-tu *à ces souverains étrangers* ? — Ce sont des princes qui aiment notre littérature, et qui désirent connaître tous les ouvrages nouveaux qui paraissent, avant même que les journaux

en aient rendu compte. Ainsi, je leur ferai passer les ouvrages de nos amis; à l'égard des autres, je me contenterai de leur en envoyer un extrait, et un jugement *impartial.* — Fort bien; quand tu n'aimeras pas l'auteur, tu persuaderas au prince que l'ouvrage ne vaut pas la peine d'être lu.... — Et en parcourant mon petit extrait, le prince n'en pourra douter. — Assurément, si le *prince* t'accorde sa confiance, il aura des idées bien saines sur l'état actuel de notre littérature, et sur le mérite de nos auteurs!.... — Mais je ne m'engage point à être *l'instituteur du prince*, je ne serai que son *correspondant:* ainsi, qu'il ait des idées justes ou fausses, peu m'importe.... — Et quel est l'avantage que tu retireras de cette correspondance?... — Premièrement, le plaisir de servir mes amis, d'établir ou de maintenir leur réputation dans les pays étrangers.... — De décrier, de déchirer vos ennemis; mais après?... — Des honneurs, de la gloire... On obtient quelques pensions, des portraits, des lettres flatteuses dont on donne des copies, et qu'on fait adroitement insérer dans les journaux, et même dans ses propres ouvrages... — A présent, dites-moi, je vous prie, comment on peut tout-à-coup se trouver en correspondance avec *six souverains étrangers?*... — Il faut d'abord avoir de l'esprit et du

génie... — Je m'en doutais bien ; voilà les droits. Passons aux moyens.... — Il faut encore cultiver avec soin les ambassadeurs des puissances étrangères. Ensuite, lorsqu'on fait un ouvrage, les ambassadeurs se chargent d'en offrir à leurs maîtres les premiers exemplaires ; l'auteur doit joindre à cet hommage une lettre pour le prince : en outre, on ne négligera pas de se faire recommander par ses amis, par quelques gens de lettres dont la réputation soit faite, et dont le témoignage ait du poids. Par exemple, *Dalainval* m'a rendu ce service pour l'*Allemagne* et pour la *Russie*... — Maintenant je suis au fait : revenons à votre correspondance. Est-il possible que vous puissiez vous charger d'une pareille entreprise ?... — Que veux-tu dire ?... — Quoi, vous tâcherez de détruire sourdement la réputation de vos ennemis, vous les attaquerez sans qu'ils puissent ni se défendre, ni répondre ; ils ignoreront les accusations dont vous les chargerez, et les ridicules que vous leur donnerez ! Vous les rencontrerez dans le monde, vous souperez avec eux, et souvent en les quittant, vous irez faire vos dépêches, et vous les déchirerez avec autant d'acharnement que de mauvaise foi !... Oui, Damoville, j'oserai vous le dire sans détour, il y a dans cette conduite une lâcheté qui me fait horreur....

— Vous prenez tout au tragique ! Ainsi donc, dans toutes les lettres que vous avez écrites dans le cours de votre vie, vous ne vous êtes jamais permis une critique mordante, ou un jugement hasardé ?.. — Pouvez-vous comparer des correspondances de société, à celle dont on veut vous charger ? — Mais d'après vos principes, il est affreux d'écrire, à l'insu d'un auteur, que son ouvrage est détestable. — Du moins je ne l'écris qu'à mes amis. Comme je n'ai pas un *grand intérêt* à leur faire adopter mon opinion à cet égard, ma critique ne sera ni détaillée, ni *captieuse ;* je dirai un mot en passant, et je n'emploierai pas toute l'adresse dont je suis capable pour tâcher de le persuader. Enfin, si je juge mal, si je ne rends pas justice à l'auteur, du moins je ne nuirai ni à sa réputation, ni à sa fortune, et je ne serai coupable que d'une légèreté. — Dès que nous parlons sérieusement, je conviens que l'espèce de correspondance dont je vais me charger, exigera de ma part une parfaite équité.... --- Mais quand vous seriez impartial, ne pouvez-vous pas vous tromper, et juger mal sans en former le projet ?.... Non, non, la probité réprouve toutes ces critiques clandestines, qu'on doit ranger dans la classe odieuse des libelles. Si vous voulez combattre, ne préparez point d'embû-

ches secrettes, ne portez point de coups perfides à la faveur des ombres de la nuit; attaquez au grand jour, et nommez-vous. Si je faisais une critique, mes motifs seraient purs, j'aurais un *but moral*, je critiquerais avec courage tout ce qui me paraîtrait contre les mœurs et contre la raison; mais comme je sais que je puis me tromper, je voudrais qu'on pût me réfuter et m'éclairer. Si l'on ne me répondait que par des injures et des libelles, ce serait me prouver qu'on n'a rien de solide à m'opposer, et certain alors d'avoir eu raison, la modération me coûterait peu. — Et si l'on vous démontrait que vous avez eu tort? — J'en conviendrais franchement, sans aucun détour : je n'aurai jamais des torts volontaires, ainsi cet aveu n'aurait pour moi rien de pénible... — Va, mon cher Luzincour, si jamais tu deviens auteur, tu changeras d'opinion et de langage.

En disant ces mots d'un ton ironique et piqué, Damoville se leva, et quitta brusquement Luzincour. Ce dernier passa plus de deux mois, depuis cet entretien, sans entendre parler de Damoville. Il se crut brouillé avec lui; mais Damoville, quoiqu'il trouvât Luzincour caustique et bizarre, ne pouvait s'empêcher de l'estimer, et de compter sur son amitié. L'habitude et la confiance lui rendaient nécessaire la société

de Luzincour. Décidé à ne point suivre ses conseils, il éprouvait en même temps le besoin de le consulter, et de lui faire part de ses succès et de ses espérances. Il le quittait quelquefois avec humeur, mais il ne pouvait se passer de lui; et après l'avoir négligé, il revenait tout-à-coup le chercher, et lui confier de nouveau ses desseins et tous ses secrets.

Cependant Luzincour suivait avec constance le plan de conduite qu'il s'était fait en arrivant à Paris. Il donnait au monde cinq ou six heures de la journée; il consacrait le reste à l'étude, et à remplir des devoirs chers à son cœur. Il n'avait jamais négligé d'Arnay, cet avocat chez lequel il avait logé pendant deux ans; il conservait des liaisons intimes avec plusieurs artistes distingués. Naturel, simple et modeste, ses manières étaient douces et nobles, sa conversation intéressante; enfin, les femmes lui trouvaient des *formes agréables*, les hommes un mérite solide, et ses amis les qualités les plus attachantes.

Sensible, et par conséquent bienfaisant, il allait souvent visiter ces réduits obscurs où la misère offre des tableaux si déchirans. En voyant de près ces infortunés, son ame s'ouvrit à mille sentimens nouveaux. Il connut la pitié; elle est au fond de tous les cœurs; mais elle y demeure sans ac-

tion, si nul objet frappant et pathétique ne l'excite et ne la réveille. Semblable au feu qui existe dans tous les corps, dans le marbre même, elle peut souvent, si rien n'aide à la développer, ne se manifester jamais. Enfin, se disait Luzincour, je puis maintenant faire un ouvrage intéressant; je puis écrire, et sans art je saurai toucher, émouvoir. J'ai vu l'humanité souffrante, j'ai vu tout ce que la douleur, le courage et la reconnaissance peuvent offrir de déchirant et de sublime..... Le cri pénétrant du désespoir a frappé mon oreille... L'effroi, l'horreur, la pitié, l'admiration, j'ai tout éprouvé, je dois connaître le cœur humain. Pour peindre avec vérité, je n'aurai besoin ni d'imagination, ni de génie; il suffira de me rappeler fidellement ce que j'ai vu, ce que j'ai ressenti.

Luzincour fit enfin paraître un ouvrage moral dont le succès surpassa toutes ses espérances. On y trouva de la vérité, du sentiment. Luzincour n'ayant point encore de *réputation*, ne pouvait avoir d'ennemis. Il obtint tous les suffrages. Les gens de lettres même l'accablèrent d'éloges. Plusieurs voulurent le voir, le connaître : on sonda ses dispositions, on pénétra facilement ses principes, et l'enthousiasme se refroidit bientôt. Luzincour s'en apperçut; il ne fit aucune démarche pour dissiper la petite conjuration qui commença dès-lors à se

former contre lui. On se repentit d'avoir loué si indiscrettement un homme qui avait une aversion décidée pour tout *esprit de parti ;* mais le mal était fait, et tandis qu'on cherchait les moyens d'y remédier, Luzincour jouissait tranquillement de la satisfaction d'avoir fait un ouvrage utile, et du plaisir de le voir traduit, avant la fin de l'année, dans toutes les langues de l'Europe.

Ce fut à-peu-près à cette époque que Luzincour fit connaissance avec une jeune veuve nommée Aurélie, qui voyait beaucoup de gens de lettres, et chez laquelle Damoville passait sa vie depuis cinq ou six mois. Aurélie était veuve d'un riche négociant de Nantes ; elle n'avait point d'enfans, et se trouvant, à vingt-quatre ans, maîtresse de sa destinée, et d'une fortune honnête, elle revint à Paris loger chez une vieille tante qui l'avait élevée, et dont elle était l'unique héritière. Aurélie joignait à une figure agréable, un esprit juste et cultivé, un goût délicat, et une ame noble et sensible. Quoiqu'elle eût de la raison et de la pénétration, elle avait en même temps une imagination trop vive pour pouvoir juger toujours avec justesse. Elle se prévenait facilement ; mais ses préventions duraient peu ; elle aimait la vérité, elle la cherchait de bonne foi, et elle n'avait dans le caractère, ni cette opi-

niâtreté qui force à lui résister, ni cet orgueil insensé qui la repousse. On la voyait souvent changer d'opinion et de sentimens; on l'accusait injustement d'inconstance ou de caprice, elle n'était que désabusée. Naturellement équitable et généreuse, personne ne savait mieux qu'elle convenir d'un tort et le réparer. Son cœur, uniquement formé pour aimer, était inaccessible à la haine, à l'envie, au ressentiment. Le premier mouvement passé, non-seulement elle pardonnait avec facilité un mauvais procédé, mais involontairement elle l'oubliait. En dépit des réflexions et de l'expérience, elle était née pour croire jusqu'à la fin de sa vie à la sincérité des réconciliations, et qu'il n'est point d'ennemi qui ne puisse cesser de haïr. Eloignée de toute affectation, incapable de dissimuler et de se contraindre, elle n'était pas toujours également aimable, et elle manquait quelquefois de prudence. Elle montrait trop d'indifférence à ceux qui ne lui inspiraient rien, et elle se livrait trop aux personnes qui lui plaisaient : avec de l'esprit, des talens et des graces, on pouvait aisément la tromper, du moins pour un moment; elle était toujours disposée à croire que les vertus doivent être réunies aux agrémens. Cette idée est séduisante; elle ajoute un charme inexprimable aux sentimens si doux qu'excite l'admiration.

Une illusion si agréable était nécessaire à Aurélie. Elle n'aurait pu goûter les plaisirs où le cœur ne saurait prendre part. On ne pouvait lui plaire sans l'intéresser, et elle supposait trop facilement des qualités solides aux personnes qui lui paraissaient aimables. La société d'Aurélie était également douce et sûre. Elle n'attachait nulle importance aux petites choses. Elle n'était ni susceptible, ni exigeante. Elle avait des défauts et des vertus qui se trouvent rarement réunis, et qui donnaient à sa personne et à son caractère une certaine singularité originale et piquante. Communicative à l'excès, elle se trahissait aisément; mais elle ne laissait pénétrer que ses propres secrets, et jamais l'amitié n'eut le droit de lui reprocher la plus légère indiscrétion. Elle était étourdie, imprudente et réfléchie. Elle avait de la fermeté, de la force : elle savait se soumettre à la nécessité, supporter avec résignation les revers, et prendre et soutenir des résolutions courageuses. Elle n'employait que dans les grandes occasions ces facultés précieuses d'une ame élevée. Dans le cours ordinaire de la vie, elle montrait une complaisance qu'on pouvait prendre pour de la faiblesse. Son activité naturelle, qui était extrême, ne s'exerçait que sur des objets utiles ou importans; elle n'avait une opinion ferme

et déterminée, que lorsqu'il était absolument nécessaire d'en avoir une. Dans toutes les choses indifférentes, elle se laissait conduire et gouverner avec autant d'indolence que de docilité. Enfin, Aurélie avait dans le caractère un fond inépuisable de douceur et de gaieté. Elle était surtout distinguée par la délicatesse et la noblesse de ses sentimens. Elle dédaignait le faste, la fortune. Elle méprisait l'intrigue, la cabale. Avec une imagination moins vive, une sensibilité plus modérée, elle aurait eu de la philosophie et une raison supérieure; mais elle se livrait trop aux impressions qu'elle éprouvait : plus empressée de s'instruire et d'apprendre à raisonner avec justesse, qu'occupée du soin important de travailler sur elle-même et de se réformer, elle acquit des lumières sans se perfectionner; elle resta toujours telle que la nature l'avait formée; et quoiqu'elle n'eût pas une ame commune, elle eut tous les défauts d'une femme ordinaire.

Luzincour fut reçu par Aurélie avec politesse, mais froidement. Cependant elle lui parla de son ouvrage, et du ton le plus vrai, elle en fit l'éloge le plus flatteur. Dans ce moment Damoville entra, il s'empara de la conversation. Aurélie paraissait l'écouter avec intérêt. Luzincour le remarqua, et il s'apperçut aussi que deux ou

trois amis de Damoville qui étaient dans la chambre, semblaient agir de concert et s'entendre pour faire valoir Damoville. D'un autre côté, Damoville ne parut pas satisfait de recontrer Luzincour chez Aurélie. Luzincour n'osa prolonger cette première visite autant qu'il l'eût desiré ; mais deux ou trois jours après il revint dans la même maison, il y retrouva Damoville. Luzincour fut traité par Aurélie beaucoup plus froidement encore que la première fois. En la quittant, il fut souper chez madame de Valrive ; il y porta de la distraction et de l'humeur, il se retira avant minuit.

Au lieu de se coucher, il se promena plus de deux heures dans sa chambre. Il pensait à Aurélie, à Damoville. Il est clair, disait-il, que Damoville est amoureux d'Aurélie, ou que du moins il veut le paraître. Il a su déjà l'entourer de ses amis intimes. On persuadera facilement à Aurélie que Damoville est rempli d'esprit, de talens et de vertus : elle aime la littérature, ils parviendront aisément à lui tourner la tête.... Cependant Damoville est incapable d'éprouver un attachement véritable... Il n'est guidé, j'en suis sûr, que par le désir de faire un mariage brillant ; il trompera cette jeune personne, si digne d'intéresser.... Après tout, que m'importe ?... Je suis piqué, je le sens, de ce que Damo-

ville, qui vient sans cesse me confier tant de bagatelles, ne m'a rien dit d'un semblable projet.... Mais depuis long-temps je le connais... Je ne puis compter sur son amitié.... Je ne conçois pas pourquoi ce manque de confiance peut me causer autant de dépit et d'humeur....

Luzincour, peu d'accord avec lui-même, éprouvait une tristesse insurmontable, et un mécontentement qu'il n'avait jamais ressenti. Le lendemain matin il reçut la visite de Damoville; il rougit en le voyant, et il éprouva une émotion désagréable, dont il lui fut impossible de se rendre raison. Damoville, de son côté, eut d'abord l'air un peu embarrassé, mais il se remit promptement; il parla beaucoup, et ne proféra pas une seule fois le nom d'Aurélie. Tu verras demain dans le Mercure, lui dit-il, une lettre de moi sur la musique... — Sur la musique!... Et que pouvez-vous dire sur la musique?.. — Quoi? Je parlerai de *Gluck* de *Piccini*. ... — Mais vous n'avez jamais su la musique.... — Aujourd'hui il faut nécessairement qu'un littérateur écrive sur la musique. — Vous ferez des dissertations sur une chose que vous n'entendez pas, par conséquent vous en parlerez mal; vous affichez une prétention ridicule, et vous aigrirez l'un contre l'autre deux hommes de génie, faits pour s'admirer réciproque-

ment, et qui se rendraient justice sans toutes vos disputes, et tous ces petits écrits produits par un zèle inconsidéré. Un grand musicien, reconnu pour tel, un fameux compositeur qui s'aviserait de faire un ouvrage, pour prouver au public qu'on a tort d'aimer à la fois Gluck et Piccini, ennuierait tout le monde, ne persuaderait personne; car en dépit des plus savans raisonnemens, avec une ame et des oreilles, on aimera toujours Gluck et Piccini. Jugez donc de ce qu'on doit penser des littérateurs qui ont la manie de vouloir à cet égard déterminer, fixer le goût de la nation, et qui, hors d'état de décider si un *duo* est fait ou non dans les règles, nous parlent de *partition* et de *facture*, et nous disent impérieusement : *Gluck est un barbare*, ou *Piccini n'a point de génie.* Cette folie est si originale, qu'elle pourrait être amusante, si l'aigreur, si la haine ne s'en mêlaient pas; mais votre intolérance et vos emportemens la rendent aussi triste qu'elle est étrange. — Que veux-tu? Il faut bien céder au torrent: tous mes amis sont *Piccinistes*..... — Je ne vous demande pas d'être *Gluckiste*, mais soyez neutre.... — Ce serait bien pis. J'attirerais sur moi la haine des deux partis.... — S'il y a dans le monde quelque chose qu'un vrai philosophe puisse haïr, c'est certainement l'*esprit*

de parti, puisqu'il peut donner tant d'extravagance, de petitesse et d'injustice. . .— Enfin, on m'a demandé cette lettre, elle est écrite, elle paraîtra demain ; *le sort en est jeté*, me voilà déclaré *Picciniste*, et pour la vie. Si on s'avise de se moquer de moi, parce que je ne suis point musicien, j'ai une ressource toute prête : je ferai comme un de nos antagonistes, qui, piqué de ce reproche, prit, à cinquante ans, un maître de musique et de violoncelle. Tu vois, mon ami, que je n'attache pas un grand prix à ma lettre sur la musique ; mais tu trouveras dans le même journal, un autre morceau de moi plus intéressant. C'est une dissertation sur la littérature anglaise. . . . . — Comment donc ! et depuis quand avez-vous appris l'anglais ? Vous n'aviez nulle connaissance de cette langue il y a trois mois. . . — Je l'ai appris... et je compte me perfectionner avec le temps.... — En attendant, vous écrivez toujours sur ce sujet... Ceci ressemble un peu au maître de violoncelle dont vous parliez tout-à-l'heure. . . . . Et, dans votre dissertation, faites-vous quelque citation ? . . . . — Oui, je cite beaucoup de vers de Milton. . . . —En anglais ?. . . — Assurément. . . — Mais, mon cher Damoville, comment as-tu fait pour corriger tes *épreuves* ? Il a fallu, pour chaque mot, recourir à l'original ; car tu ne

me persuaderas pas que tu sais l'anglais : je ne te trahirai point, je t'en donne ma parole ; mais sur cet article je veux de la confiance ; le fait est curieux. — Curieux !... point du tout ; c'est une chose qui arrive sans cesse. . . . — Quoi ! de citer des vers anglais, de raisonner, de disserter sur leurs beautés et sur leurs défauts, sans savoir un mot d'anglais ? . . — Rien n'est plus commun ; il ne faut pour cela que l'ouvrage original, une traduction et des dictionnaires. — Mais ceux qui savent l'anglais, verront clairement que tu ne le sais pas. . , — Ceux-là connaissent les auteurs anglais, et ne lisent point nos dissertations. . . . Enfin, je ne puis me dispenser de donner ces fragmens. Il faut absolument, pour les provinces et les pays étrangers, qu'un littérateur ait la réputation de savoir parfaitement une langue si répandue aujourd'hui. Mais, à propos, ajouta Damoville, je t'ai déjà parlé d'une petite comédie à laquelle je travaillais le printemps dernier ; elle est finie ; je la dois lire demain chez Aurélie : veux-tu venir l'entendre ? Mais. . . . . répondit Luzincour avec embarras, Aurélie permettra-t-elle ?... -- Oui, oui, je m'en charge, reprit Damoville. A ces mots Luzincour hésita un moment ; et après quelque réflexion, il accepta la proposition de Damoville.

Ce dernier n'avait pu se dispenser de lui

parler d'une lecture qui devait se faire devant trente personnes, et à laquelle il attachait la plus grande importance. Au fond de l'ame, cependant, il ne désirait pas que Luzincour y vînt; mais à tout hasard il avait pris des précautions qui lui ôtaient toute inquiétude. Il formait en effet le projet d'engager Aurélie à l'épouser. Il avait eu l'art de l'entourer de ses partisans et de ses protecteurs, qui tous, confidens de ce dessein, le secondaient avec zèle. Aurélie entendait tous les jours faire l'éloge des talens et des vertus de Damoville. On lui répétait qu'il n'existait point d'homme de lettres de son âge qui eût une réputation aussi brillante. Elle savait que depuis trois ou quatre ans, il remportait tous les prix d'éloquence et de poésie donnés par l'académie française; on l'assurait qu'il avait la plus grande célébrité dans les pays étrangers; elle n'ignorait pas qu'il était en correspondance avec plusieurs souverains, et que même il en recevait des pensions, qu'elle regardait comme des preuves honorables de la supériorité de ses talens: enfin, on ajoutait que Damoville, admis déjà dans toutes les académies de province, n'aurait qu'à se présenter et se mettre sur les rangs pour être reçu de l'académie française. Tant d'éclat éblouissait Aurélie: elle se prévenait facilement; elle aimait la gloire; elle ne réfléchissait

pas qu'il ne manquait à celle de Damoville que d'avoir fait de bons ouvrages ; elle n'examinait point les causes de tout ce bruit, elle n'était frappée que des effets ; elle ne jugeait point, elle se laissait entraîner. D'ailleurs, n'ayant jamais vécu dans le grand monde, elle ne pouvait juger sainement des ouvrages dont le plus grand mérite, disait-on, était d'offrir la peinture la plus vraie des mœurs. Cette prétendue peinture avait bien un peu blessé sa raison et son goût naturel ; mais tant de voix s'élevaient contre son opinion secrette à cet égard, qu'elle était forcée de s'accuser elle-même d'une délicatesse mal fondée. Enfin, Damoville ne manquait ni d'esprit ni de souplesse. Il s'était apperçu qu'Aurélie avait des sentimens élevés, et une aversion particulière pour l'intrigue et l'esprit de parti. Il montrait des principes, de la noblesse, et toutes les qualités faites pour séduire une personne du caractère d'Aurélie. En le trouvant aimable, en lui croyant un mérite supérieur, Aurélie cependant n'avait point pour lui le penchant qu'il se flattait de lui inspirer ; mais elle l'admirait, et elle lui témoignait une préférence très-marquée.

Telle était la situation où se trouvait Damoville, lorsque Luzincour parut chez Aurélie. Damoville avait su d'avance que Luzincour devait s'y faire présenter, et que

même Aurélie, sur la seule lecture de son ouvrage, avait le plus grand désir de le connaître. Luzincour pouvait devenir un rival dangereux. Damoville ne négligea rien pour le perdre auprès d'Aurélie. Il eût été mal-adroit de dire ouvertement du mal d'un homme qui passait pour être son plus ancien ami : aussi Damoville, lorsqu'Aurélie lui parla de Luzincour, se contenta-t-il de vanter, avec chaleur, son amitié pour lui, mais sans donner d'éloges à son caractère et à son ouvrage. Il fit même entendre qu'il avait à se plaindre de ses procédés; ensuite paraissant craindre qu'un tel aveu ne fît tort à Luzincour, il eut l'air de se reprocher son indiscrétion, et de vouloir se rétracter ; mais ses amis parlèrent plus clairement. Ils répétaient à Aurélie que Damoville avait pour Luzincour *le sentiment le plus aveugle ;* que Luzincour, loin de partager une amitié si tendre, ne pouvait voir sans une basse envie, les brillans succès de Damoville; qu'il avait eu avec ce dernier des *torts affreux ;* qu'enfin il était artificieux, profondément dissimulé, et que sous des dehors agréables, il cachait l'ame la moins sensible, et le caractère le plus dangereux.

Aurélie ainsi prévenue, Damoville crut n'avoir plus rien à craindre ; il désirait d'être loué surtout en présence d'Aurélie ;

il

il savait bien que Luzincour n'était pas louangeur ; mais Aurélie prendrait son silence pour le dépit causé par l'envie : réflexion qui avait achevé de déterminer Damoville à presser Luzincour de se trouver à la lecture de sa pièce. Luzincour, sans deviner toutes ces noirceurs, connut bien que dans cette occasion Damoville manquait avec lui de bonne foi ; il sentit aussi qu'il serait embarrassant d'entendre la lecture d'un mauvais ouvrage dont l'auteur était son ami ; mais il pensa qu'au milieu de trente personnes, il ne serait ni interrogé, ni remarqué. Il avait un désir extrême d'observer Aurélie pendant cette lecture ; et croyant ne céder qu'à un simple mouvement de curiosité, il se rendit le lendemain chez Aurélie à l'heure indiquée.

Il y trouva rassemblée une nombreuse compagnie. Damoville n'était point encore arrivé, et en l'attendant on parlait de lui. Quelques personnes qui connaissaient sa pièce, assuraient Aurélie que c'était un petit *chef-d'œuvre*. Ensuite on vanta avec autant de chaleur la *lettre sur la musique*, et la *dissertation sur Milton*. Aurélie avait lu le matin ces deux morceaux, et elle en parut charmée. Elle remarqua que Luzincour écoutait froidement ces différens éloges. Elle se confirma dans l'opinion qu'on lui avait donnée. La plus insupportable de

toutes les souffrances, est sans doute celle que l'envieux endure ; cependant, c'est la seule qui ne puisse inspirer de pitié : aussi Aurélie, dans l'intention d'augmenter le dépit mortel qu'elle supposait à Luzincour, se plut à louer Damoville avec une exagération excessive. Luzincour ne pénétra point ce projet. Il crut simplement qu'Aurélie avait la tête absolument tournée. Malgré lui cette idée l'attrista. Il prit de l'humeur, et tomba dans une sombre rêverie. Enfin Damoville arrive : il reçoit d'Aurélie l'accueil le plus aimable, le plus distingué.

Avant de commencer sa lecture, Damoville cherche à disposer favorablement son auditoire. Sept ou huit personnes de cette assemblée devaient donner le ton au reste. Chacune de ces personnes eut un mot agréable. L'une s'entendit assurer tout bas qu'on *n'attachait de véritable prix qu'à son suffrage ;* l'autre fut louée tout haut sur son *goût* et sur *son indulgence naturelle*, etc. Après toutes ces petites préparations, Damoville s'assit. Il avait si bien disposé la société, qu'aussitôt qu'il tira de sa poche son ouvrage, il s'éleva un murmure confus d'applaudissemens, causé par la seule vue de ce précieux manuscrit. Au même moment, on entendit le bruit de toutes les chaises qui étaient

en mouvement pour se rapprocher du lecteur. Aurélie, d'un ton plein d'intérêt, demande qu'on fasse silence : alors Damoville, d'un air doux, intéressant et modeste, commence par lire un avertissement qui instruisait l'assemblée que cette petite pièce avait été envoyée à *Ferney ;* qu'elle avait valu à son auteur la lettre la plus flatteuse (on en citait quelques phrases) ; qu'enfin, ce suffrage, et celui de huit ou dix autres personnes, avaient engagé l'auteur à faire paraître cet ouvrage. L'avertissement finissait par une espèce d'analyse de la pièce, c'est-à-dire, un éloge très-détaillé, dont la conclusion donnait à entendre assez clairement, que *depuis vingt ans on n'avait rien fait d'aussi bon, et que l'auteur avait autant de célébrité que de génie.* On fit quelques réflexions sur cet avertissement, qui fut trouvé aussi modeste que bien écrit. Ensuite Damoville commença la lecture de sa comédie. Il avait prévenu que le comique en était *noble* et *fin*, et qu'elle ne ferait *rire que l'esprit.* En effet, personne n'eut envie de rire ; mais on convint unanimement que jamais auteur n'avait mieux saisi les *ridicules du moment.* A chaque trait on s'écriait : *comme cela est peint !* Ce cri était si général, qu'un vieux capitoul de Toulouse, parent d'Aurélie, arrivé à Paris de la veille, répétait

ainsi que les autres : *comme cela est peint !*

Témoin de cet enthousiasme universel, Luzincour était d'autant plus embarrassé, qu'il avait fini par s'appercevoir qu'Aurélie l'examinait attentivement, et qu'elle le regardait avec indignation ; il pénétra qu'elle le croyait capable d'éprouver une jalousie trop commune parmi les auteurs. Cette idée le mit au désespoir : il n'était pas en effet dans cet instant exempt de jalousie ; mais il était bien loin de ressentir celle qu'Aurélie lui supposait. Il trouvait la pièce de Damoville détestable ; cependant, pour dissuader Aurélie, il fit un effort sur lui-même, il adressa à Damoville quelques complimens vagues ; mais comme il avait autant d'humeur que d'embarras, ce fut de si mauvaise grace, et avec tant de gaucherie, que tout le monde en fut frappé. Plusieurs personnes se parlèrent à l'oreille, tous les yeux se fixèrent sur Luzincour, et Aurélie jeta sur lui un regard méprisant, accompagné d'un sourire dédaigneux qui acheva de l'accabler.

Damoville triomphait. Il observa tout ce qui se passait, mais il feignit de ne rien voir. Sa lecture était finie ; il se leva, s'approcha d'Aurélie, et d'un ton rempli de candeur : Savez-vous, lui dit-il tout bas, ce qui m'occupe en cet instant ? Vous, madame, et Luzincour.... J'ai le

bonheur d'obtenir votre suffrage ; j'ai pour témoin du succès le plus brillant, le plus doux, un ami qui connaît mon cœur.... qui partage ma joie..... Oui, j'en suis sûr, il la partage ! il a pu avoir quelques torts ; n'en ai-je pas eu moi-même ? Ma délicatesse est excessive ; je l'ai souvent poussée trop loin, surtout avec lui..... Et, par exemple, je suis bien certain qu'en ce moment il jouit délicieusement. Cette crédulité de Damoville parut si touchante à Aurélie, que ses yeux se remplirent de larmes ; elle les baissa, et détourna la tête pour cacher son attendrissement ; ensuite regardant Damoville avec l'impression la plus tendre : Ce qu'il y a de certain, dit-elle, c'est que vous êtes digne d'avoir un ami sincère. Je le possède, reprit Damoville ; du moins, ajouta-t-il en poussant un profond soupir, je m'en flatte : si c'était une illusion..... il y aurait bien de la cruauté à vouloir me la ravir. En prononçant ces mots, Damoville prit un air tragique qui pénétra Aurélie. L'émotion qu'elle éprouvait se peignit sur son visage ; et Luzincour, quoiqu'à l'autre bout de la chambre, remarqua parfaitement le trouble et l'attendrissement d'Aurélie. Ce fut alors qu'il envia Damoville. Il éprouva un tel serrement de cœur, que ne pouvant plus dissimuler ce qui se passait dans son ame,

il se leva pour sortir. Dans ce moment, Damoville l'appela. Luzincour, avec un visage décomposé, fut à lui. Damoville n'avait point quitté sa place ; il était toujours à côté d'Aurélie. Mon ami, dit-il à Luzincour, quand te reverrai-je? Cette question si simple parut confondre Luzincour. Il répondit avec une froideur glaciale, qu'il avait beaucoup d'affaires, et.... il ne put achever, car il ne savait ce qu'il disait, ni ce qu'il voulait dire. J'irai te voir demain matin, reprit Damoville. — Ne prenez pas cette peine.... je ne serai pas chez moi.... — Mais à ton réveil?.... A ces mots, Luzincour, poussé à bout, répondit sèchement qu'il allait passer quelques jours à la campagne; ensuite se tournant vers Aurélie, il lui demanda ses ordres. Aurélie, sans le regarder, se contenta de répondre par une simple inclination de tête. Alors Luzincour fit une profonde révérence, et sortit sur-le-champ. Quand il fut parti, Damoville, d'un air étonné : Je suis pétrifié, dit-il! A qui en a-t-il?... Cela est inconcevable!... Ai-je dit quelque chose qui ait pu lui déplaire?... Ce n'est pas le premier caprice de ce genre que j'en éprouve; mais, je l'avoue, je ne puis m'y accoutumer. Aurélie, remplie de compassion pour Damoville, soupira; et changeant d'entretien pour la distraire, elle re-

mit la conversation sur la *charmante lecture* qu'on venait d'entendre.

Cependant Luzincour au désespoir, courut chercher son véritable ami, le vicomte de Valrive, et lui fit part de tout ce qui lui venait d'arriver. Je ne rentrerai de ma vie dans cette fatale maison, poursuivit-il. On m'avait fait un portrait si séduisant de cette femme, que j'ai cédé au désir de la connaître : avant de l'avoir vue, j'avais lu plusieurs lettres d'elle, qui annonçaient autant de raison que d'esprit.... Elle est aimable, en effet.... Mais elle aime passionnément Damoville..... Il est impossible qu'elle ait le moindre discernement... Je ne me consolerai jamais du rôle ridicule que j'ai joué aujourd'hui chez elle. J'étais dominé par l'humeur, j'avais perdu la tête.... Enfin, mon cher Luzincour, interrompit le vicomte en souriant, vous voilà donc amoureux?... — Amoureux? moi!... Comment pourrais-je aimer une personne dont le cœur n'est plus libre, et qui a fait un choix si peu raisonnable?... — Vous vous flattez que ce choix n'est pas fait encore; et si elle est spirituelle et sensible, elle sera bientôt désabusée. Voyez-la souvent, vous détruirez sans peine toutes ses préventions.... — Il ne m'est plus possible de regarder Damoville comme mon ami : depuis long-temps je connais ses prin-

cipes et ses sentimens. Cependant je l'ai aimé; le souvenir de cette ancienne amitié m'impose des devoirs que je ne trahirai pas. Je n'éclaireraï point Aurélie sur le caractère de Damoville.... — Mais, pour vous préférer, il suffira qu'Aurélie vous rende justice.... — Je voudrais du moins qu'elle ne me supposât pas des vices odieux. Il m'est impossible, je l'avoue, de renoncer à son estime.... Je la verrai; mais si elle aime véritablement Damoville, je saurai me taire, et jamais elle ne connaîtra mes sentimens.

Quelques jours après cette conversation, Luzincour fut chez Aurélie. Il la trouva seule, elle lisait. Son visage était baigné de larmes. A cette vue, Luzincour interdit, fit un mouvement pour se retirer. Aurélie le rappela. Luzincour se rapprocha. Aurélie, tenant sur ses genoux son livre entr'ouvert, fut un moment sans parler. Ensuite levant les yeux sur Luzincour : Il faut, dit-elle, qu'un ouvrage soit bien intéressant, pour causer autant d'attendrissement à une seconde lecture. J'ai lu celui-ci dans la nouveauté, il y a un an; et vous êtes témoin de l'impression qu'il fait encore sur moi. A ces mots, Luzincour troublé, dit d'une voix tremblante, que l'*Auteur était bien heureux*.... Heureux, sans doute, reprit Aurélie, s'il est vrai

qu'il ait peint son ame dans cet ouvrage. En prononçant ces paroles, Aurélie ouvre le livre, et le présente à Luzincour, qui jette les yeux sur une page mouillée des pleurs d'Aurélie, et reconnaît avec transport l'ouvrage dont il est l'auteur..... O suffrage aussi doux que flatteur!.... s'écria Luzincour : il n'osa poursuivre ; il s'arrêta. Aurélie le regardait fixement. Luzincour, après un moment de silence, reprenant la parole : Quoi donc, madame, ajouta-t-il, croiriez-vous qu'il fût possible d'exprimer avec vérité des sentimens dont on ne serait pas pénétré ? J'ai toujours pensé le contraire, reprit Aurélie ; cependant..... — Eh bien, madame?..... — Me permettez-vous de m'expliquer avec franchise ? — J'ose vous en conjurer!..... — Vous savez peindre de la manière la plus touchante les charmes de l'amitié ; mais savez-vous aussi bien remplir tous les devoirs d'un véritable ami ? — Vous avez daigné, madame, me promettre de la franchise : j'ai le droit de vous demander ce qui peut vous inspirer un semblable doute? — Mes seules observations. — Plût au ciel, madame, qu'avec un esprit aussi juste, vous ne me jugeassiez jamais qu'avec vos propres lumières! — Eh bien, puisque vous souffrez que je m'explique sans détour, je vous avoue que j'ai

été surprise de la manière dont vous avez écouté la lecture qu'on a faite ici vendredi. Il est vrai, répondit Luzincour en souriant, que l'apparence était contre moi ; je l'ai trop senti, et c'est précisément ce qui m'a rendu si ridicule. Luzincour prononça ces mots d'un ton si naturel, et avec un air si calme, que l'explication la plus détaillée n'aurait pu le justifier mieux. Aurélie, vivement frappée, le considéra avec une surprise extrême. Je ne puis revenir de mon étonnement, dit-elle ; vous ne me donnez aucune raison, et vous me persuadez. Telle est, reprit Luzincour, la force de la vérité.... — Mais, pourquoi donc aviez-vous cet air contraint?... — J'éprouvais un mortel embarras : pour mon malheur, j'avais pénétré que vous étiez prévenue contre moi, et que vous me soupçonniez d'envier les succès de Damoville. Cette idée me donna de l'humeur, et me fit faire toutes les gaucheries que vous avez remarquées. — Je vous calomniais ; je ne m'en consolerai jamais. A ces paroles, prononcées avec une naïveté remplie de graces, Luzincour transporté fut tenté de se jeter aux genoux d'Aurélie. Il sut se contenir et cacher une partie de son émotion. Aurélie lui fit encore plusieurs question. Je vous avoue, dit-elle, que j'ai loué la pièce de votre ami avec un peu

d'exagération ; mais vous, que pensez-vous de cet ouvrage ? — Il me paraît au moins aussi bon que la plupart des petites pièces en un acte et en trois, qui ont été jouées depuis quinze ans, et dans lesquelles on a prétendu peindre le monde. Par exemple, j'aime mieux la comédie de Damoville, que le *Cercle* ou la *Feinte par amour*. Ce marquis si recherché, si à la mode, qui séduit toutes les femmes en faisant de la *tapisserie*, des *jarretières* et des *sacs à ouvrage*, est un être purement imaginaire, et qui n'a jamais existé. Si la frivolité a quelquefois le droit de plaire aux femmes, ce ne serait certainement pas celle d'un homme qui passerait sa vie à *tricoter*, à *broder*, et à *faire des nœuds*. Toutes ces platitudes réussissent au théâtre, parce qu'un acteur charmant sait y donner une grace qui lui est propre ; que d'ailleurs la plus grande partie des spectateurs ne connaissant point le monde, croit bonnement que ce tableau grotesque lui en offre l'image : mais personne ne peut lire ces mêmes pièces qu'on voit jouer avec plaisir.... — Il est certain qu'une pièce n'est pas bonne, lorsqu'il est impossible de la lire avec intérêt : cependant, croyez-vous qu'un mauvais ouvrage puisse se soutenir si longtemps au théâtre ? — Assurément, tant qu'on y verra l'acteur qui, dans la nou-

veauté, en assura le succès. — La durée de nos erreurs est proportionnée à celle de notre vie. Nous nous trompons sans cesse; mais du moins nous nous désabusons promptement : sans cette heureuse facilité, cette vie si courte et si fragile, ne serait qu'un songe trompeur. Eh! qui oserait se flatter d'entrevoir quelquefois la vérité, si des illusions pouvaient durer plus de quinze ans? — Mais il n'y a guère en ceci d'illusion : on aime, on applaudit un acteur inimitable dans son genre; du reste, il me semble qu'en général on rend justice aux pièces et à leurs auteurs, et qu'on les juge sans aveuglement. Il faut encore observer que le public n'est difficile sur une pièce, qu'en proportion du nombre des actes. Si la pièce est très-courte, il veut bien qu'elle soit mauvaise; si elle est longue, il exige qu'elle soit bonne; et voilà pourquoi tant de pièces médiocres et même détestables, en un acte et en trois, sont restées au théâtre.

Revenons à Damoville, reprit Aurélie; je n'ai plus qu'un doute, et vous pouvez l'éclaircir; car je sens que vous gagnerez ma confiance. Dites-moi si vous croyez véritablement aimer Damoville autant que vous en êtes aimé? Je vois, madame, répondit Luzincour, que vous avez l'idée du monde la plus exagérée des sentimens de Damoville pour moi : nous nous aimons

beaucoup, mais cette liaison n'a rien d'intime. Nos sociétés sont absolument différentes; nous nous voyons rarement..... Je le sais, interrompit vivement Aurélie; mais est-ce sa faute ou la vôtre? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il vous regarde comme l'ami le plus cher.... — Non, madame. — Comment non? — Ses amis particuliers sont ceux à qui il a procuré l'avantage de vous connaître. A peine Luzincour achevait ces mots, que la porte s'ouvrit, et on annonça Damoville. Aurélie rougit. Luzincour rassuré et satisfait, ne montra pas le plus léger embarras; mais Damoville parut un peu déconcerté; cependant il se remit promptement, et, suivant son système, il accabla Luzincour de démonstrations d'amitié; ensuite il lui reprocha de l'avoir trompé, en lui disant qu'il irait passer quelques jours à la campagne. Il est vrai, reprit Luzincour en souriant, que je n'ai pas quitté Paris: c'était une défaite. Je ne suis pas sujet à l'humeur; mais j'avoue que j'en avais beaucoup l'autre jour; j'en parlais tout-à-l'heure à madame, ajouta-t-il, en montrant Aurélie. Elle en était la seule cause, il était juste qu'elle en reçût la première confidence.... Cette manière franche de s'expliquer surprit et embarrassa Aurélie. Pour Damoville, il ne sut que penser; son inquiétude était ex-

trême. Après en avoir joui un moment, Luzincour se leva, prit congé d'Aurélie, et se retournant vers Damoville: A propos, lui dit-il, je suis chargé d'une commission pour vous. Madame de Valrive et madame de Champrose ont le plus grand désir d'entendre une lecture de votre pièce.... Oh! reprit Damoville, je suis excédé de demandes à cet égard; je l'ai lue encore hier chez madame la duchesse de ***, elle m'a demandé une seconde lecture pour demain; véritablement on abuse de ma complaisance. — Que répondrai-je à ces dames? — J'ai refusé madame de Clary, qui m'a fait faire à ce sujet des persécutions inouies; j'ai refusé positivement ce matin d'aller chez madame la princesse de ***. — Enfin, refusez-vous mesdames de Valrive et de Champrose?.... — Oui, certainement, et je te demande en grace, mon cher Luzincour, de ne te plus charger à l'avenir de semblables messages. Après avoir reçu cette dernière réponse, Luzincour sortit, et laissa son rival tête-à-tête avec Aurélie.

Luzincour, rempli d'espérance et de joie, s'avoua enfin qu'il était passionnément amoureux. Il courut s'enfermer chez lui, afin de jouir à son aise du doux souvenir de la conversation intéressante qui venait de changer son sort. Il se rappelait avec

détail ce qu'il avait dit (en trouvant toujours qu'il aurait pu dire mieux) , tout ce qu'Aurélie avait répondu , et même tout ce qu'elle avait pensé. Enfin , à dix heures du soir , il se rappela qu'il devait souper chez madame de Champrose ; on allait se mettre à table lorsqu'il y arriva. Il s'approcha de madame de Champrose pour lui rendre compte du mauvais succès de la commission dont elle l'avait chargé. Au premier mot elle l'interrompit : Je viens de recevoir , dit-elle , le plus aimable billet du monde , dans lequel Damoville (*a*) prend l'engagement de nous lire sa pièce lundi prochain. Luzincour sourit , et ne répondit rien. Des traits de ce genre ne l'étonnaient plus. Il avait facilement pénétré que Damoville , en présence d'Aurélie , n'avait refusé que pour se faire valoir, et il s'était bien douté que Damoville finirait par lire sa pièce chez madame de Champrose.

Après le souper , on demanda au vicomte de Valrive s'il connaissait la pièce de Damoville. Comme l'auteur , dit-il ,

---

(*a*) Madame de Champrose dit surement *monsieur Damoville :* mais on est obligé de retrancher souvent en écrivant ces titres de *monsieur* et de *madame* , qui produiraient des répétitions désagréables. A cet égard , il n'est pas possible de suivre , dans un roman ou dans une comédie , l'usage établi dans le monde ; mais je ne connais que ce seul cas où l'on doive s'en écarter.

doit la faire jouer et imprimer, je n'ai nulle envie de la lui entendre lire. J'avais oublié, reprit madame de Champrose, que vous avez une aversion particulière pour les *lectures*. — J'aime mieux lire seul, je l'avoue; je recommence ce qui me plaît, je réfléchis à mon aise, je passe ce qui me paraît ennuyeux, je laisse là l'ouvrage lorsqu'il me fatigue, et je ne suis pas obligé de m'épuiser en complimens et en éloges. Les lectures particulières ont leurs agrémens.... On y reviendra, j'en suis persuadé. — Point du tout : on aime à juger avant que le public ait prononcé... — Mais tout ouvrage nouveau peut me procurer cette satisfaction. Aussitôt qu'il est annoncé, je l'achète, je le lis, et je le juge avant que *le public ait prononcé*.... D'ailleurs, juge-t-on un auteur qui vient se livrer à vous de si bonne grace; qui paraît ne désirer au monde que votre suffrage, qui vous montre une confiance flatteuse, une complaisance sans bornes; qui arrive chez vous avec la douce certitude de vous étonner, de vous charmer? Ira-t-on détruire des illusions si agréables, en lui disant des vérités cruelles? *Les droits de l'hospitalité*, la reconnaissance, la politesse, tout oblige à ne rien négliger pour le renvoyer satisfait et heureux. Si vous avez l'air ennuyé, vous le mettrez au dé-

sespoir, et votre approbation fera son bonheur. Auriez-vous l'inhumanité de la lui refuser ? il y aurait dans ce procédé autant d'injustice que de barbarie ; car, en lui demandant une *lecture*, vous avez pris tacitement l'engagement de le combler d'éloges. Ce n'est qu'à cette condition qu'il consent à venir chez vous. Il n'est point votre ami, il n'est même pas de votre société ; ainsi vous êtes bien sûr que ce n'est pas la vérité qu'il attend de vous ; et avec un peu de bonne foi, vous ne répugnerez point à lui protester que son ouvrage, quelque mauvais qu'il puisse vous paraître, est *un chef-d'œuvre*, et que vous en êtes charmé. Il y a bien quelques vérités dans tout cela, reprit madame de Champrose ; mais j'y trouve beaucoup d'exagération : je vous assure que souvent, aux lectures dont nous parlons, j'ai entendu faire des critiques.... — Oui, et c'est de la part des auditeurs une politesse de plus. — Comment ? — Assurément ; l'auteur ne peut se dispenser de demander des *avis*. On sait ce qu'on doit penser de cette phrase. En même temps, comme il est poli d'avoir l'air de ne pas douter de sa sincérité, on ne manque guère de faire en effet quelques critiques, qui d'ailleurs font mieux valoir les éloges ; mais quelles critiques ! ce ne sont jamais que des objections bien faibles, bien

frivoles, auxquelles l'auteur répond toujours d'une manière victorieuse. A-t-on jamais dit ou fait entendre à un auteur que le plan de son ouvrage ne valait rien, ou qu'il fût mal écrit, ou qu'il manquât de goût?.... — Ainsi vous accusez donc de dissimulation toutes les personnes qui assistent à des lectures? — Point du tout; car si j'y assistais, je me conduirais comme elles. Il y a une foule de vérités trop révoltantes pour qu'on puisse se permettre de les dire, surtout lorsqu'on vit dans le monde, et qu'on veut y paraître aimable. Si une mère aveugle vous demande comment vous trouvez sa fille, qui est louche et bossue, répondrez-vous qu'elle vous paraît affreuse? Si un sot vous cite de lui une ineptie qu'il vous donne pour un bon mot, en vous demandant ce que vous en pensez, lui apprendrez-vous qu'il n'a dit qu'une bêtise? Toute question inspirée par la vanité, et faite par une personne indifférente, exige indispensablement une réponse flatteuse: en l'accordant, on n'est point faux, on est poli, on se conforme à l'usage. — C'est prouver assez solidement qu'il est impossible de dire la vérité à un auteur pour lequel on n'a pas une amitié particulière; mais croyez-vous, dites-moi, qu'au fond les auteurs sachent à quoi s'en tenir sur les louanges dont on les accable?

— Eux ! point du tout. Ils ont à cet égard une candeur et une bonhomie surprenante. Parmi les gens du monde, l'exagération a ses bornes ; si on les passait, on cesserait d'être obligeant, on aurait l'air d'être moqueur, on offenserait. Il faut du moins qu'une femme soit *agréable* pour qu'elle s'entende dire avec plaisir qu'elle est jolie ; et si elle est laide, on se contentera de l'assurer qu'elle est *piquante*, ou qu'elle *a de la grace ;* enfin l'amour-propre ne nous rend pas entièrement aveugles. Il n'en est pas ainsi des gens de lettres. Dites hardiment à celui qui n'a fait que des opéras comiques ou des *éloges*, qu'il a du génie, il vous croira de la meilleure foi du monde. Dès qu'un auteur est l'objet d'une louange, il n'y peut rien appercevoir d'outré. Tel rit de l'enivrement qu'inspire à l'un de ses rivaux l'enthousiasme apparent de quelques sociétés, qui montre la même crédulité aussitôt qu'il se trouve dans la même situation. Au reste, quand les auteurs seraient éclairés sur ce point, ils ne perdraient pas le goût des *lectures ;* car, politiquement, c'est une chose très-bien entendue.... — Comment ? — Sans doute ; c'est un moyen sûr de se faire à peu de frais et en peu de temps une réputation brillante. Par exemple, madame, permettez-moi de supposer, malgré le *billet aimable*

de Damoville, que sa pièce ne vaut rien. — Eh bien, après? — Cependant, touchée du billet et de la complaisance de l'auteur, vous êtes bien décidée à le faire valoir autant qu'il vous sera possible. Vous allez inviter quinze ou vingt personnes à cette lecture, en leur exagérant le bien qu'on vous a dit de l'ouvrage; ainsi, voilà déjà vingt personnes favorablement prévenues. Pendant la lecture, vous paraîtrez charmée, enchantée; vous aurez envie d'obliger l'auteur; un peu d'amour-propre se mêlera à cette intention bienfaisante; vous ne voudrez pas qu'une partie arrangée par vous soit sans intérêt; vous n'ignorez pas combien on a de confiance en votre goût, en vos lumières; vous abuserez de cette connaissance pour tromper ces vingt personnes décidées à ne juger que d'après vous; vous les renverrez persuadées qu'elles se sont amusées, et que l'ouvrage est un chef-d'œuvre, ou du moins vous les engagerez à louer tellement l'auteur, qu'elles n'oseront jamais par la suite se dédire; car, lorsqu'on a poussé l'exagération ou la flatterie jusqu'à un certain point, on se croit obligé par honneur à la soutenir. Je sais que dans votre assemblée il y aura deux Anglais, un Polonais et un Allemand, qui, vers la fin de l'hiver, retourneront dans leur patrie. Ils y

porteront une vive admiration des talens de Damoville ; ils y répèteront que Damoville jouit en France de la plus grande célébrité, qu'on n'y parle que de lui ; et voilà les cours d'Angleterre, de Pologne et d'Allemagne, qui retentissent des éloges de Damoville. Pendant ce temps, il donne enfin sa pièce à la comédie française, elle tombe ; mais il n'y a plus aujourd'hui de chute honteuse ; on a trouvé des moyens sûrs pour les prévenir, et même pour faire demander l'auteur. Des protecteurs illustres paraissent en grande loge à la première représentation, qui se passe avec décence : des billets donnés avec une noble profusion, procurent à la pièce trois ou quatre représentations : alors *l'indisposition d'un acteur* force à retirer la pièce. L'auteur la fait imprimer ; et dans sa préface, il se félicite de ce brillant succès, et il remercie le public avec autant de sentiment que de modestie, des applaudissemens qu'il prétend avoir reçus. Jugez de l'impression que produit cette préface en Angleterre, en Pologne, en Allemagne, où l'on était déjà si favorablement prévenu ! On s'en moque un peu à Paris ; mais les gens du monde, quoiqu'à moitié désabusés, soutiennent toujours que l'auteur a des talens supérieurs, et sa réputation ne s'en étend pas moins dans les provinces et dans les pays étran-

gers ; d'autant mieux que presque tous les journalistes rendent le compte le plus avantageux de l'ouvrage. — Mais enfin, dans ce nombre infini de journalistes, il s'en trouve toujours au moins un ou deux qui jugent sainement et avec impartialité ? ..... — Oui ; mais lorsque ceux-là s'avisent de critiquer un auteur qui sait employer tous les moyens que je viens de vous détailler, il est aisé de les faire passer pour être envieux, mal-intentionnés et méchans. — Je conçois à présent que les auteurs qui ne sont pas doués d'une délicatesse excessive, puissent se contenter de cette espèce de réputation, d'autant mieux qu'elle a l'avantage de n'exciter l'envie de personne. Il serait à désirer seulement qu'elle eût un peu plus de solidité.

Dans cet endroit de la conversation, Luzincour, qui finissait une partie de piquet, se leva, et s'approchant du vicomte : Il est temps, lui dit-il, que je vienne défendre la cause des gens de lettres que vous traitez avec si peu de ménagement. Vous n'avez, répondit le vicomte, rien de commun avec ceux dont je prends la liberté de me moquer. Je n'attaque que les intrigans. Malheur à celui que ma critique offensera, il s'accusera lui-même. Sans parler de vous, mon cher Luzincour, je pourrais nommer plusieurs gens

de lettres que j'estime et que j'admire. — Ils ne font donc pas de lecture?.... — Il est possible de suivre cette mode par faiblesse, ou par l'effet d'une véritable complaisance; et voilà ce que je crois toujours quand l'auteur d'ailleurs ne passe pas pour être intrigant.

Mais pourquoi, dit madame de Champrose, avez-vous tant d'animosité contre ces pauvres intrigans? Quel mal vous font-ils?. — Un très-grand; ils m'ennuient, ils font de mauvais ouvrages. — Vous leur reprochez-là un tort bien involontaire. — Point du tout: si au lieu de consacrer tout leur temps à l'intrigue, ils réfléchissaient, ils travaillaient, ils écriraient mieux ou cesseraient d'écrire. J'en connais qui ont de l'esprit, des talens naturels; mais sans culture et sans réflexion, à quoi peuvent servir ces dons heureux de la nature? D'ailleurs, le goût de l'intrigue dessèche l'ame, éteint la sensibilité, rétrécit l'esprit. Comment un homme sans cesse occupé d'idées puériles, minutieuses, n'employant pour réussir que de petits moyens, pourrait-il conserver de la noblesse et de l'élévation? Quel service important un homme de lettres impartial et raisonnable, rendrait à la littérature, s'il prenait la peine de dévoiler aux yeux du public tous les mystères, et tous les petits secrets de la *cabale!*

Mais songez-vous, interrompit Luzincour, au courage dont on aurait besoin pour oser tenter une semblable entreprise? Quand on écrit contre la religion et contre les mœurs, on plaît à la plus grande partie du public; on ne révolte véritablement que des gens estimables, et ceux-là ne savent point haïr; ils se contentent de plaindre ou de mépriser l'auteur : mais dévoiler des intrigans, ce serait s'attirer une foule innombrable d'ennemis envenimés, et d'autant plus dangereux, que nul frein, nuls principes n'auraient le pouvoir de modérer l'excès de leurs ressentimens. Ne voyez-vous pas l'audacieux auteur, victime de tous ces petits moyens et de ces manœuvres obscures dont il aurait eu l'imprudence de se moquer? Les connaître, en général n'en garantit pas : réfléchissez donc aux suites terribles d'une telle entreprise; les cris, les clameurs, le déchaînement, les fureurs de la haine, les journalistes épouvantés..... les critiques amères, les satyres, les libelles.... enfin, tout ce que peuvent produire la colère, le ressentiment et l'intrigue.... — Convenez qu'il serait beau de prévoir tout cela, et de n'en être point effrayé?... On aurait sans doute à craindre mille noirceurs secrettes; des calomnies, des libelles, tout ce que vous venez de détailler, à l'exception des *cris*

et

et des *clameurs*. Les gens dont nous parlons, ne font des ouvrages licencieux, et n'écrivent contre la religion et le gouvernement, que pour faire du bruit : avec un tel principe, ils se garderont bien d'ajouter, par des plaintes publiques, au *bruit* que doit naturellement faire par lui-même un ouvrage rempli de vérités à la fois hardies et utiles : au contraire, dans ce cas, ils affectent une grande indifférence, une espèce de dédain méprisant. Parlez-leur de l'ouvrage ; l'édition entière eût-elle été enlevée en huit jours, ils vous répondront négligemment qu'ils ne l'ont pas lu ; cependant, si vous passez pour être ennemi de l'auteur, ils vous diront d'un ton tranchant, mais toujours froid et tranquille, que l'ouvrage ne vaut rien ; qu'il est d'ailleurs *d'une méchanceté révoltante :* ensuite, sans s'appesantir davantage, ils changeront de discours, et parleront de toute autre chose.

Eh bien, s'écria madame de Champrose, je trouve cela sublime ; l'emportement, la colère, ne persuaderaient personne. Cet air de sang-froid en impose, et donne à la calomnie (du moins aux yeux des sots) l'apparence de la raison. Mais comment accorder, avec un plan *si sage*, ces satyres mordantes et ces libelles dont vous parliez tout-à-l'heure ? . . .

Des libelles font du bruit ; on n'ignore pas qu'ils donnent plus de célébrité qu'ils ne peuvent faire de tort.... — Sans doute, mais les passions rendent inconséquent ; le plaisir de déchirer sans ménagement une personne qu'on déteste, l'espoir de la noircir, de la désoler, fait passer par-dessus toute autre considération ; enfin, dans la société, on n'a osé critiquer qu'avec une certaine mesure ; on a même été souvent forcé, pour paraître équitable, de mêler quelques éloges à la censure : on se dédommage, dans un écrit anonyme, de toutes ces contraintes imposées par les bienséances et par la politique. — J'admire comment un homme du monde peut si bien savoir tout cela.... — Quand nous prenons la peine d'observer, nous nous y entendons mieux que tous les *philosophes*. Ceux qui passent leur vie dans la société la plus étendue, sont bien bornés, s'ils ne prennent pas facilement un tact fin et délicat, et s'ils n'acquièrent pas la connaissance du cœur humain. Aucun écrivain n'a osé peindre avec détail les travers, les véritables ridicules, et le petit manége des gens de lettres (*a*). Presque tous les auteurs ont eu le projet de les flatter : plusieurs enfin ont voulu

(*a*) On ne parle qu'en général. On reconnaît avec plaisir que la justice et la vérité doivent faire admettre beaucoup d'exceptions.

les mettre en parallèle avec les gens du monde qu'ils ne connaissaient pas, et ils n'ont pas manqué (pour l'honneur du corps dont ils faisaient partie) d'établir, sur chaque point de la comparaison, tout le désavantage de notre côté. Combien de fois, en voyant ces tableaux infidelles, j'ai été tenté de répondre aux gens de lettres, comme le lion de la fable :

» Avec plus de raison nous aurions le dessus,
» Si mes confrères savaient peindre. (a)

Voilà, reprit Luzincour, ce que vous ne pouvez plus dire maintenant. Car aujourd'hui presque tous vos *confrères* écrivent. . . . — Oui, mais ils ne sont point encore familiarisés avec l'*impression*; et en littérature, les *manuscrits* n'ont pas une grande autorité. — Il me semble qu'un illustre écrivain a traité sans aucun ménagement, dans les *Lettres Persanes*, les gens de lettres, les journalistes, et même l'académie française. . . . — Il a dit sur ce sujet, comme sur tant d'autres, d'excellentes choses; mais, selon moi, il a plutôt fait une satyre qu'une critique judicieuse : des injures grossières ne prouvent jamais rien.

« La plupart des auteurs, dit M. de

(a) Le Lion abattu par l'Homme. *Fable de Lafontaine.*

» Montesquieu, ressemblent aux poëtes, » qui souffriront une volée de coups de » bâton sans se plaindre, mais qui, peu » jaloux de leurs épaules, le sont si fort » de leurs ouvrages, qu'ils ne sauraient » soutenir la moindre critique, etc. (*a*) » D'ailleurs, les critiques de M. de Montesquieu sont trop absolues; il semble ne point admettre d'exceptions, et ranger, sans distinction, tous les gens de lettres dans la même classe. Il paraît croire qu'ils sont tous intrigans et méprisables; il ne convient jamais qu'il en existe plusieurs dignes d'être proposés pour modèles, et véritablement distingués par leurs vertus et par leurs talens; tel serait cependant le langage de la raison et de l'impartialité. Je suis de votre avis, répartit Luzincour; je trouve que lorsqu'on s'est avisé de criti-

(*a*) La manière dont il parle de l'*académie française*, » n'est pas plus mesurée. « J'ai ouï parler, dit *Rica*, d'une » espèce de tribunal qu'on appelle l'*académie française*; il » n'y en a point de moins respecté dans le monde: car on » dit qu'aussitôt qu'il a décidé, le peuple casse ses arrêts... » Ceux qui le composent (ce tribunal), n'ont d'autres fonc- » tions que de jaser sans cesse; l'éloge va se placer de » lui-même dans leur babil éternel, et sitôt qu'ils sont ini- » tiés dans ses mystères, la fureur du panégyrique vient » les saisir et ne les quitte plus. Ce corps a quarante têtes... » Pour les yeux, il n'en est pas question. Il semble qu'il » soit fait pour parler et non pas pour voir. Il n'est point » ferme sur ses pieds; car le temps, qui est son fléau, l'ébranle » à tous les instans, et détruit tout ce qu'il a fait. On a » dit autrefois que ses mains étaient avides: je ne t'en dirai » rien, et je laisse décider cela à ceux qui le savent » mieux que moi. »

quer les gens de lettres, on s'est trop écarté des bienséances et de la justice, et en même-temps on n'a point encore peint avec vérité leurs ridicules les plus frappans. (*a*)

Peu de temps après cette conversation, Luzincour eut occasion de connaître que le vicomte, en effet, dans tout ce qu'il avait dit, ne s'était pas permis la plus légère exagération.

(*a*) J'ai cependant trouvé de la vérité dans la critique suivante. L'auteur parle des *faux philosophes*, et s'exprime ainsi : ....

« Si les beaux-esprits se contentaient d'en imposer au vulgaire sur les bagatelles importantes qui les occupent, et que leur orgueil fût satisfait d'être les arbitres du goût, ils ne seraient au moins qu'inutiles ; mais ils prétendent au despotisme sur les objets les plus graves. Le gouvernement, les mœurs, la religion même est de leur ressort. Il n'est permis de croire que ce qu'ils jugent digne d'être cru. Ils s'annoncent comme tolérans, et sont les plus grands persécuteurs de ceux qui osent penser autrement qu'eux : ils se disent citoyens du monde, et ne le sont pas de leur patrie, qu'ils ne craignent pas de troubler par les systèmes les plus dangereux ; ils se décorent enfin du titre imposant de *philosophes*. Ce nom qui, dans son origine, ne présentait à l'esprit que l'idée d'un *amateur de la sagesse*, s'est acquis par eux une signification bien plus noble. Les philosophes de l'antiquité n'étaient que les disciples de la sagesse : les nôtres sont eux-mêmes les vrais sages. En cette qualité ils se sont érigés en législateurs, non-seulement de la littérature, mais encore de l'administration politique et de la foi. Ils sont fondateurs, instituteurs, ils sont apôtres : que ne sont ils point ? » *Traité de l'amitié.*

Ce morceau, écrit sans prétention, sans humeur, et avec une franchise courageuse, est d'une femme, madame de***, auteur de plusieurs ouvrages très-estimés et dignes de l'être. Madame de*** a fait un *Traité de l'amitié*, *Traité des passions*, des *Pensées et Réflexions morales*, des *Romans* : enfin, elle a traduit de l'anglais des ouvrages de chimie et de physique, auxquels elle a ajouté des notes fort instructives.

Cependant Aurélie avait perdu sans retour ses préventions contre Luzincour. Mais elle n'était pas encore éclairée sur le caractère de Damoville. Elle lui supposait toujours la plus vive amitié pour Luzincour, et elle imaginait seulement qu'une délicatesse excessive et déraisonnable le rendait souvent susceptible, trop exigeant, et même injuste. Aurélie, en relisant l'ouvrage de Luzincour, ne pouvait s'empêcher de trouver en secret que Damoville n'avait ni la justesse d'esprit, ni le goût, ni l'élévation d'ame de son ami : mais personne ne lui vantait les talens de Luzincour ; on le lisait, on ne le prônait point ; au contraire, beaucoup de gens en disaient du mal. Aurélie, d'un autre côté, était vivement frappée de la réputation dont paraissait jouir Damoville. Cette célébrité flattait sa vanité, et balançait le témoignage de son cœur. A l'égard des gens de lettres que Damoville avait introduits chez elle, ses yeux commençaient à s'ouvrir ; elle leur trouvait des prétentions ridicules, un orgueil aussi mal-adroit qu'excessif, beaucoup plus de pédanterie que d'instruction ; et elle se disait souvent à elle-même : à quoi donc sert l'esprit, s'il ne saurait enseigner l'art de plaire, s'il ne donne ni la finesse, ni le bon goût, ni les graces, qui font tout le charme de la société?

Sur la fin de l'hiver, Damoville annonça confidemment à Aurélie, qu'il allait paraître de lui un *ouvrage philosophique* qui ferait le plus grand bruit. Son roman, contre son attente, n'avait produit aucune sensation; mais pour cette fois il était sûr de son fait. L'ouvrage attaquait ouvertement la religion. Il fut censuré, défendu, et par conséquent vendu jusqu'au dernier exemplaire en moins de quinze jours. Luzincour, craignant pour l'auteur les suites d'un semblable éclat, le supposa affligé, ou du moins effrayé. Il revint exprès de la campagne pour lui offrir tous les services qui pouvaient dépendre de lui. Il arrive à cinq heures du soir, et trouve Damoville prêt à sortir. Il passe avec lui dans son cabinet; et lorsqu'ils furent seuls: Je vois avec plaisir, mon cher Damoville, dit Luzincour, que vous avez du courage.... A ces mots, Damoville éclata de rire. Comment donc, s'écria-t-il, me croyais-tu consterné, terrassé?... Tu ne sais donc pas, mon ami, que l'ouvrage a été enlevé aussitôt qu'il a paru? Il n'y eut jamais de succès pareil. Il ne m'en reste pas un seul exemplaire: je travaille présentement à la seconde édition; car j'y ajoute deux ou trois morceaux dont on parlera.... Ils vaudront peut-être à l'ouvrage les *honneurs du bûcher;* si trop d'*ambition* ne m'abuse, je crois pouvoir raison-

nablement m'en *flatter*. — Mais si on t'exilait? — Plût au ciel ! quel poids, quelle importance on donnerait à mon ouvrage ! J'irais dans les pays étrangers, j'y serais reçu comme un homme de génie, comme un *héros persécuté ;* et de-là j'inonderais la France d'une multitude d'écrits qui ne sortiront jamais de ma plume si on me laisse ici ; car la difficulté de les faire imprimer en France est un obstacle qui me fera désormais tourner mes talens d'un autre côté. J'ai fait *mes preuves ;* il suffit ; me voilà placé parmi les *philosophes* (*a*) ; ils m'ont protégé, soutenu ; je viens de m'acquitter envers eux : en adoptant tous leurs principes, je suis devenu leur égal, et je puis compter à jamais sur leur constante et fidelle amitié. C'en est assez. Je dois être satisfait... — Et si l'on vous privait de votre liberté ?... — Bon, *ils* ne sont pas si *noirs* ni si *méchans* que nous les dépeignons.... Quel philosophe parmi nous a été la victime de son audace ? Nous parlons toujours de persécution, parce que nous ne nous soucions guère de l'*à-propos*, pourvu que nous puissions disserter et surtout déclamer ; mais depuis long-temps on ne persécute plus ; on en avait reconnu l'abus et la révoltante absurdité, avant que les écrits de Voltaire eus-

(*a*) On ne doit pas oublier que c'est *Damoville* et non l'auteur qui parle. Je ne confondrai certainement jamais *les philosophes* avec les gens dont il est ici question.

sent paru. A-t-on persécuté un des fondateurs de la philosophie moderne, l'auteur de l'*Histoire des Oracles* (*a*) ? Il n'existe cependant point d'ouvrage de ce genre, dont le but soit moins déguisé et plus facile à pénétrer (*b*). Depuis Fontenelle, quel homme de lettres, pour la même cause, a perdu son état et sa liberté ? Je n'en connais point. Non, non ; on sait parfaitement qu'on ne pourrait porter à la religion un coup plus funeste, qu'en persécutant en son nom. Va, mon ami, rassure-toi. Tes craintes sont absolument chimériques..... Mais, poursuivit Damoville, il est cinq heures et demie ; veux-tu venir avec moi à la comédie française ? Luzincour accepta cette proposition, et sortit sur-le-champ avec Damoville.

Arrivés à la comédie, les auteurs se placèrent dans le parquet. Après la première pièce, Damoville apperçut à quelque distance un homme de lettres de ses amis. N'est-ce pas-là Blinval, s'écria-t-il? J'ignorais qu'il fût de retour. Il a fait un petit voyage en Flandre. Quelques jours avant son départ, il a donné au public une espèce de poëme en prose, dont le succès n'a pas été heureux ; on y trouve cependant de

(*a*) Fontenelle.

(*b*) Aussi a-t-on beaucoup loué cet ouvrage, quoiqu'il soit aussi ennuyeux que mal écrit.

la *philosophie* . . . Oui, reprit Luzincour en riant, mais il n'a pas été *défendu*, et il est resté chez le libraire. Comme il achevait ces mots, Damoville se leva pour s'approcher de Blinval qui s'avançait vers lui. Blinval félicita Damoville sur sa gloire et même sur son bonheur; ensuite Damoville, à son tour, fit l'éloge du poëme de Blinval. Ce dernier soupira. Mais concevez-vous, reprit-il, qu'on ne l'ait ni censuré, ni défendu? — En effet, cela est inconcevable. — Ma tirade sur la tolérance? — Oh! elle est d'une hardiesse!. . . — J'ose dire qu'on n'a rien écrit de plus fort dans aucun ouvrage: assurément *l'intention* était assez visible! . . . Eh bien, *ils ont laissé passer cela!* . . . Mais j'achève dans ce moment un morceau sur la *persécution*, qui les tirera de leur assoupissement, ou je suis fort trompé. Ma foi, si cela n'est pas, il faut renoncer au métier; il ne vaut plus rien.

Luzincour écoutait avec attention ce curieux dialogue. En rentrant chez lui, il l'écrivit sans y rien changer. Si jamais, dit-il, je prêche la tolérance, je ne répéterai point des lieux communs aussi ennuyeux qu'usés; je me contenterai de transcrire fidellement cette petite conversation entre Blinval et Damoville. Des vérités si naïvement exprimées, doivent faire une im-

pression profonde.... Pauvres auteurs, qui n'abandonnez la bonne cause que pour assurer le débit de vos ouvrages, que deviendriez-vous, si, au lieu de réveiller l'indignation dont les effets vous paraissent si utiles, vous n'excitiez que la compassion vertueuse, et ce mépris froid et tranquille que doit inspirer la folie unie à la perversité!

Lorsque Luzincour eut écrit cette réflexion sur son journal, il sortit, et fut souper chez Aurélie; il ne l'avait point encore vue depuis que Damoville avait fait paraître son ouvrage. Malgré tout ce qu'on disait sur le prétendu mérite de cet ouvrage, malgré l'éclat nouveau que ce succès ajoutait à la réputation de Damoville, Aurélie ne pouvait admirer des déclamations vaines qui ne tendaient qu'à détruire la religion. Damoville savait feindre; mais sa légèreté et son indiscrétion naturelles ne lui permettaient pas l'usage d'une habituelle et longue dissimulation; enivré de sa gloire et des éloges que lui prodiguaient tous ceux qu'il appelait des *philosophes*, il ne lui fut pas possible de modérer ou de cacher l'excès de sa joie. Aurélie n'eut pas de peine à lire au fond de son cœur. Elle y découvrit aisément ses intentions, ses motifs, sa politique, en un mot, tout son système. Elle aurait pu excuser des erreurs, mais elle conçut le plus profond mépris pour un

homme sans principes, sans caractère, livré à l'esprit de parti, guidé par la vanité la plus frivole, dangereux par calcul, moins aveugle qu'entraîné, sacrifiant tout enfin à l'intérêt et au désir effréné de faire parler de lui. Aurélie, ainsi éclairée, se plaît à comparer la conduite de Damoville avec celle de Luzincour. Elle ne peut avoir dévoilé le premier, sans rendre en même temps une justice entière au second. Elle reconnaît à quel point la réputation de Luzincour est préférable à celle de Damoville: ce dernier, il est vrai, est vivement prôné; mais par qui? par des gens qui ne louent ses talens que parce qu'il leur est dévoué, qui n'estiment ses écrits que parce qu'ils y retrouvent toutes leurs opinions. On lui a dit: *Pénétrez-vous de nos maximes, copiez, répétez ce que nous répétons depuis trente ans, et nous soutiendrons que vous êtes un homme de génie...* Voilà sur quoi toute sa réputation est fondée... Luzincour n'a point de *prôneurs;* c'est qu'il dédaigne l'intrigue, la cabale et l'esprit de parti. Il a des ennemis; c'est qu'il est impartial, qu'il ose dire toutes les vérités qu'il croit utiles: il n'a point de partisans enthousiastes; c'est que loin de flatter les passions, il les combat, qu'il respecte la religion et les mœurs, qu'il est plus occupé du désir d'instruire, que du soin de plaire. Sous quelque forme sé-

duisante qu'on puisse présenter la morale, on y trouvera toujours un fond d'austérité. Il est possible d'écouter avec plaisir une leçon salutaire, d'en sentir l'utilité ; mais jamais on ne la reçoit avec transport : ainsi, de semblables ouvrages, plus solides qu'attrayans, ne sauraient exciter l'enthousiasme de ceux même qui les goûtent ; on les loue avec plus d'estime que de chaleur. Enfin, quels sont les admirateurs de Luzincour ? Les bons citoyens, tous ceux qui conservent le goût de la vertu. Quels sont ses ennemis ? Les athées, les impies, les intrigans, et tous les gens sans principes et sans mœurs. Le nombre pourrait effrayer ; mais, après tout, ses détracteurs les plus ardens n'oseront jamais dire qu'un auteur dont la morale est d'une irréprochable pureté, soit un *auteur méprisable* ; tandis que la raison équitable et sévère, regardera comme tel, malgré les talens même, l'écrivain malheureux qui risque de corrompre ses lecteurs. Telles étaient les réflexions d'Aurélie ; elle ne les communiqua point encore à Luzincour. Avant de lui accorder une confiance sans réserve, elle voulait connaître avec plus de détail son caractère, et surtout ses sentimens. Un jour, se trouvant seule avec Luzincour : J'aime, lui dit-elle, la simplicité de votre conduite. Cependant je trouve quelquefois que vous pous-

sez trop loin le mépris de la fortune et des honneurs littéraires auxquels vous pouvez prétendre.... Je vous assure, madame, répondit Luzincour, que loin de mépriser les honneurs dont vous parlez, j'en fais grand cas.... — Cependant, vous n'avez jamais concouru pour obtenir un *prix d'éloquence*..... — Mais, madame, songez donc à la difficulté de cette entreprise ! L'académie vous donne un sujet, vous prescrit l'étendue de l'ouvrage, et puis vous ordonne de *louer* et *d'être éloquent*. Avec la meilleure volonté du monde, il faut, pour que je puisse lui obéir autant qu'il est en moi, que le sujet me plaise, que le personnage, objet de l'éloge, soit précisément celui que j'aurais choisi entre tous les grands hommes qui ont existé, si j'avais voulu en célébrer un particulièrement : il faut encore que la *mesure* de l'ouvrage fixée par l'académie, s'accorde exactement avec mon plan. Si tous ces hasards ne se rencontrent pas, je vous avoue que je n'aurai ni sentiment, ni vérité, ni chaleur : je serai froid, emphatique, incorrect ; enfin je ferai un discours détestable.... — Faites toujours, on vous tiendra compte de la bonne volonté ; il me semble que depuis long-temps c'est-là tout ce qu'on exige.--Pardonnez-moi, madame : on est sans doute, comme vous le dites, d'une indulgence remarquable à

beaucoup d'égards ; mais on exige positivement une chose à laquelle il me serait impossible de me soumettre.—Qu'est ce donc ? —Il est établi (et l'usage universel a fait une loi de ce principe) qu'on doit traiter tous les sujets du même ton ; employer les mêmes expressions, les mêmes figures pour louer un artiste ou Turenne, un bel-esprit ou Henri IV ; de manière qu'on pourrait, avant de connaître celui qu'on doit louer, préparer toujours son discours, laisser le nom en blanc, et faire ainsi d'avance son éloge, en attendant le choix de l'académie. On ajouterait ensuite, quand *le grand homme* serait nommé, quelques *petites anecdotes*, quelques *mots* choisis ; car ce sont des ornemens indispensables. — Vous m'éclairez. Je suis persuadée à présent que presque tous les *éloges* que j'ai lus ont été composés de cette manière. Mais, à propos, poursuivit Aurélie, savez-vous que demain on doit jouer à la comédie française une pièce de Damoville ? J'ai une loge, et je veux absolument que vous y veniez avec moi. Luzincour n'osa refuser cette proposition, et le lendemain il se rendit dans la loge d'Aurélie.

La pièce, en dépit de la cabale, et des *plus sages précautions* prises par Damoville, eut exactement le sort prédit par le vicomte de Valrive. Dès le premier vers, des applaudissemens redoublés firent connaître

la bonne volonté d'une partie de ceux qui composaient le parterre : on voyait d'ailleurs dans quelques loges plusieurs femmes qui, conservant le souvenir des *lectures*, applaudissaient avec transport ; plus d'un éventail en fut cassé. Cet enthousiasme se soutint pendant toute la moitié du premier acte ; il s'affaiblit sensiblement au second, car on commençait à écouter. Au troisième acte, l'ennui parut glacer jusqu'aux plus *zélés partisans*. Cependant, quand la toile fut baissée, quelques voix timides et mal assurées s'élevèrent pour demander *l'auteur;* mais nul *écho* ne répondit, et Aurélie, en sortant de sa loge, dit à Luzincour : On aura beau faire, la pièce ne se relèvera jamais. Pauvre Damoville ! comme il sera triste ce soir ! . . . Que lui dirons-nous? car il n'y aura pas moyen de lui soutenir que ce n'est pas-là une chute ; et quelles consolations peut-on offrir à l'auteur qui vient de tomber ?

Toutes ces réflexions d'Aurélie prouvaient son peu d'expérience. Elle le connut bientôt. Damoville, suivant sa promesse, vint souper chez elle. On l'annonce. Aurélie se préparait à lui dire quelque chose de consolant sur l'*injustice* du public, lorsque Damoville s'approchant d'elle d'un air triomphant : J'arrive un peu tard, dit-il ; en sortant de la comédie, j'ai

rencontré plusieurs personnes de ma connaissance ; il a bien fallu recevoir les complimens, les félicitations d'usage... Au vrai, je dois être satisfait. J'étais prévenu qu'il y aurait une cabale formidable : elle sera peut-être plus heureuse une autre fois ; mais pour aujourd'hui elle n'a pas osé se manifester, elle a senti qu'elle n'entraînerait pas le public. Mais dites-moi, madame, avez-vous été un peu contente ? A cette question très-imprévue, Aurélie confondue, rougit, balbutia, ne répondit rien ; et Damoville, se tournant vers le reste de la compagnie, obligea toutes les personnes qui la composaient, de lui dire, de lui répéter que sa pièce avait eu le plus grand succès. Ensuite, revenant à Aurélie : Avez-vous remarqué, madame, dit-il, comme le public a senti la tirade qui termine la seconde scène du troisième acte ? — Oui, il a écouté avec une grande attention, il était fort calme... — Le premier acte *a été couvert d'applaudissemens*, parce qu'il n'est que brillant ; mais au moment où l'intérêt commence, il y a eu, comme vous l'avez très-bien observé, un redoublement d'attention très-frappant. Plus de bruit.... C'est alors que j'ai été véritablement satisfait, d'autant mieux que la pièce n'est pas faite pour plaire au parterre ; elle est remplie de traits fins, délicats....

Dans ce moment on vint annoncer que le souper était servi. On fut se mettre à table. Damoville affecta la plus grande gaieté. Cependant, avec un peu de pénétration, on pouvait aisément s'appercevoir qu'il n'était pas au fond aussi gai, aussi content qu'il s'efforçait de le paraître. Après le souper, Damoville reparla encore de sa pièce; il n'oublia pas d'intéresser l'amour-propre de tous ceux qui avaient assisté aux *lectures*, à soutenir qu'elle était excellente: Vous aviez, leur disait-il, prévu son succès; vous l'aviez prédit: avec de l'esprit et du goût, il est impossible de s'abuser sur le mérite ou les défauts d'un ouvrage d'imagination. Enfin Damoville, dans cette occasion, se montra supérieur à la fortune; on ne supporta jamais un revers avec moins d'abattement; jamais on ne connut mieux ses ressources, et on ne sut les employer avec plus de présence d'esprit. En affichant cette feinte satisfaction, Damoville en imposa à beaucoup de gens. Puisqu'il est content, disait-on, il faut bien qu'il ait sujet de l'être. Cependant il ne soutint pas jusqu'au bout cette prudente dissimulation. Dans ses préfaces, il s'applaudissait de ses succès; mais en même temps il soutenait, dans des dissertations générales, qu'il n'y avait plus ni *goût*, ni lumières, et que nous retombions dans *la barbarie*: et c'est ainsi que le dépit indiscret finit toujours par se trahir.

Luzincour, sans pénétrer entièrement les sentimens d'Aurélie, n'eut pas de peine à s'appercevoir qu'elle avait beaucoup perdu de son admiration pour Damoville; mais ce dernier possédait si parfaitement l'art de se faire valoir, que Luzincour n'osait se flatter qu'Aurélie fût véritablement éclairée sur son mérite réel. Damoville savait se faire louer devant Aurélie, avec une adresse qui pouvait en imposer : en outre, il citait continuellement les choses obligeantes qu'on lui avait dites en l'absence d'Aurélie, mais avec une finesse qui ôtait à cette fatuité tout ce qu'elle pouvait avoir de trop choquant. Tantôt il prenait un air de sentiment, et connaissant, disait-il, l'intérêt qu'Aurélie daignait prendre à lui, il l'instruisait d'un succès flatteur; cette confidence *venait du cœur* et non de l'*amour-propre* : il aurait même été fâché que tout autre qu'Aurélie en eût eu connaissance; il ne se vantait que pour procurer à l'amitié une satisfaction qu'elle sait si bien goûter! D'ailleurs, il craignait de redoubler l'envie acharnée à le noircir, à le persécuter. Tantôt Damoville prenant un autre ton, répétait en riant, et avec l'air de n'y pas croire, un éloge un peu trop fort pour être cité sérieusement; dans ce cas, il en parlait comme d'une exagération, d'une *folie* plaisante : cette forme ingénieuse et modeste fait tout passer;

il est seulement fâcheux qu'elle soit aussi connue. Ce petit manége n'échappait point à Luzincour ; mais il ne pouvait démêler encore l'impression qu'il produisait sur l'esprit d'Aurélie.

Un soir que Luzincour s'entretenait avec Aurélie, on vint le chercher de la part du vicomte de Valrive, qui le priait de se rendre sur-le-champ chez sa belle-sœur. Luzincour partit aussitôt. En entrant dans la chambre de madame de Valrive, il fut effrayé de la consternation qu'il vit sur tous les visages. Mon cher Luzincour, lui dit le vicomte, comme je vais partir d'ici pour Versailles, et que je ne reviendrai pas demain dîner à Paris, j'ai voulu vous en prévenir..... Mais qu'est-il donc arrivé? interrompit Luzincour.... — Un malheur déplorable. Cet infortuné baron de Verzenay s'est tué ce soir à huit heures, et avec un éclat qui ôte toute espérance de pouvoir cacher cet affreux évènement.... — Le baron de Verzenay s'est tué! — Ses affaires étaient très-dérangées ; mais comme il avait beaucoup de bienfaits du roi, il aurait pu, en faisant plusieurs réformes, et le sacrifice d'une terre, payer ses dettes et rétablir sa fortune en quatre ou cinq ans. Il était magnifique, il aimait le faste, il n'a pu se résoudre à faire les sacrifices qu'exigeait sa situation. Importuné par ses

créanciers, voyant qu'il fallait enfin prendre un parti, n'étant retenu par aucun principe de religion, il s'est débarrassé d'une existence qui lui devenait à charge. Il laisse une femme vertueuse et trois enfans à l'aumône, puisque sa mort prive sa famille des bienfaits du roi, et de toutes les pensions dont il jouissait. Voilà où peut conduire l'athéisme!.. Et les auteurs qui cherchent à détruire la religion, osent parler de bienfaisance et d'humanité!.. A ces mots, madame de Valrive soupira. Il est vrai, dit-elle, que le malheureux baron n'a jamais lu dans toute sa vie que des ouvrages de ce genre. Une circonstance assez frappante, dit tout bas le vicomte à Luzincour, c'est qu'il était persuadé que l'ouvrage de Damoville est un chef-d'œuvre. Il n'a pas manqué d'acheter et d'admirer un *livre censuré et défendu*, et on a trouvé ce même ouvrage entr'ouvert et posé sur une table auprès de laquelle il s'est tué. Luzincour frémit. Ceux qui font de semblables ouvrages, reprit-il, n'ont jamais songé à ces affreuses conséquences. Si le plus hardi, le plus endurci d'entre eux pouvait les prévoir, pouvait y réfléchir un moment, il en serait épouvanté. Enfin, dit le vicomte, jamais le *suicide* n'a été plus commun en Angleterre qu'il l'est en France depuis vingt-cinq ans. Il n'existe personne

dans la société, qui n'ait connu un *suicide*. Tel est le fruit des ouvrages pernicieux produits par l'impiété. Il est certain, répliqua Luzincour, que plusieurs de ces ouvrages respirent le matérialisme ; mais il me semble qu'en général, on ose rarement nier l'existence de Dieu, et que le *déisme* est beaucoup plus commun que l'*athéisme*. — C'est qu'on a reconnu que naturellement les déistes devaient faire plus de prosélytes que les athées. Tout ce qui nous environne atteste l'existence de l'Être éternel, créateur de l'univers ; en admettant une vérité si profondément gravée dans le cœur de l'homme, les détracteurs de la religion révoltent moins les ames sensibles, et séduisent plus facilement les esprits superficiels : ils parlent sans cesse de Dieu ; mais ils s'accordent tous à nier que les scélérats puissent trouver dans une autre vie des châtimens éternels. Cependant si l'on vient à bout de corrompre assez mon cœur pour me persuader que Louis IX et Cartouche jouissent du même sort, qui pourra m'empêcher de commettre un crime utile, quand je serai convaincu qu'on ne pourra jamais le découvrir ? Si la vie m'est insupportable, qui m'empêchera de m'en délivrer ? Enfin, comment résisterai-je à mes passions, et à l'occasion sans cesse renaissante de faire le mal en secret et avec im-

punité, si je puis penser que Dieu regarde avec indifférence toutes les actions de ma vie, et que jamais sa justice ne m'en demandera compte ? Telles sont les conséquences horribles de ces extravagans systèmes. Ah ! si ces prétendus philosophes pouvaient entendre les gémissemens de la veuve infortunée du baron de Verzenay ! s'ils la voyaient échevelée, pâle, saisie d'horreur, baignant de larmes ses malheureux enfans, et s'écriant, d'une voix entrecoupée de sanglots. . . . . ô mes enfans, respectez toujours la religion !. . . Cri déchirant d'un cœur désespéré, qui n'accuse de ses maux que les écrivains corrupteurs, dont les écrits funestes attaquent la religion avec tant de constance et d'acharnement !... Ce qui m'étonne, interrompit Luzincour, c'est qu'on ait pu croire qu'ils ne répandaient des erreurs si pernicieuses que par *amour de l'humanité !* . . Etait-ce pour réprimer le fanatisme ? Mais il n'existait plus, lorsque tous ces ouvrages ont commencé à paraître ; et d'ailleurs, on trouvait dans l'Evangile les meilleures armes avec lesquelles on pût le combattre. Prétendait-on offrir une morale plus pure, plus sublime que celle de l'Evangile ? Non, sans doute : on ne pouvait se dissimuler l'impossibilité de cette entreprise, et que celui qui suivrait exactement les préceptes

de l'Evangile, serait le plus sage et le plus parfait de tous les hommes. Pourquoi donc vouloir la détruire, cette religion qui prescrit, comme des devoirs indispensables, la chasteté, l'*obéissance et le respect dûs aux souverains* et aux lois; qui nous ordonne d'être bons, patiens, modérés, bienfaisans, indulgens, équitables; qui nous défend la haine et la vengeance; qui nous commande non-seulement de pardonner, mais encore de *rendre le bien pour le mal?* Pourquoi vouloir arracher aux hommes une croyance qui peut les rendre si héroïquement vertueux? C'est en même temps débarrasser les méchans d'un frein sacré; c'est ôter à la vertu un but raisonnable, et la douceur de prétendre à un prix digne d'exciter son courage, et d'augmenter sa force; c'est enfin ravir aux infortunés la plus sûre de toutes les consolations, et la seule qui puisse faire supporter les persécutions de la haine et de l'envie, la perte des objets que nous chérissons, les maux physiques et l'excès de la misère.... Graces au ciel, reprit le vicomte, les motifs qui ont fait écrire les détracteurs de la religion, ne peuvent être équivoques, et sont aujourd'hui assez généralement reconnus. En achevant ces mots, le vicomte se leva, et partit pour Versailles. Luzincour prit congé de madame de Valrive, qui lui dit tout bas:

bas : Ce terrible évènement frappe également mon cœur et mon esprit, et il me rend les principes que des écrits et des entretiens dangereux avaient presque entièrement détruits. Luzincour quitta madame de Valrive ; et trop pénétré de tristesse pour aller rejoindre Aurélie, il rentra chez lui : il y trouva une lettre ; il l'ouvrit ; il vit une écriture et une signature qui lui étaient inconnues. Il lut ce qui suit :

Du château de ***, ce 30 avril 17..

« Je n'ai point l'avantage d'être connu » de vous, monsieur, et cependant je vous » dois la plus vive et la plus tendre reconnaissance : je ne puis m'acquitter envers » vous, autant qu'il est en moi, qu'en » vous contant mon histoire. La voici en » peu de mots.

» J'atteignais à peine ma dixième année lorsque je perdis mon père. Je fus » élevé par une mère aussi vertueuse qu'éclairée. Je n'ai qu'une sœur ; et toute » ma tendresse se partageait entr'elle et » ma mère. L'âge et la raison ne firent » que rendre plus solides des sentimens » si naturels. J'entrai au service. Ma mère » et ma sœur restèrent dans le château où » je suis né ; et, pendant dix ans, je n'ai » jamais manqué de leur consacrer la plus » grande partie du temps dont je pouvais

» disposer. Je faisais le bonheur de la
» mère la plus chérie. Je trouvais dans
» ma sœur l'amie la plus aimable; pou-
» vais-je n'être pas heureux! Un orgueil
» insensé, une vanité puérile détruisirent
» toute cette félicité.

» Mon nom n'est point illustre; mais
» ma famille est une des plus anciennes
» de la Franche-Comté. J'attachais beau-
» coup de prix à cet avantage; faiblesse
» d'autant plus dangereuse, que les con-
» séquences n'en sont pas assez frappantes
» pour inspirer un vif désir de la sur-
» monter. Mais j'éprouvai bientôt com-
» bien elle peut être funeste au bonheur
» de la vie. Je voulus procurer un établis-
» sement brillant à ma sœur; elle s'y re-
» fusa, et m'avoua que son cœur n'était
» plus libre, et que ma mère autorisait
» ses sentimens. Le choix qu'elle avait fait
» porta au comble le dépit que son refus
» me causa. Elle aimait un homme de
» mérite, qui possédait une fortune hon-
» nête; mais cette homme n'était point
» gentilhomme. Je mis tout en usage pour
» rompre un mariage dont mon orgueil ne
» pouvait supporter la seule idée. Mes ten-
» tatives et mes prières furent inutiles. Ma
» sœur épousa son amant. Je quittai la
» province, et oubliant tout ce que je
» devais à ma mère, je jurai de n'y re-

» tourner jamais, afin de ne plus revoir
» une sœur qui était presque devenue l'ob-
» jet de ma haine, et dont ma mère ne
» voulait pas se séparer. Je vins à Paris;
» je me livrai à tout ce qui pouvait me
» dissiper et me distraire d'un souvenir
» qui me déchirait le cœur. Je formai des
» liaisons agréables; mais qu'elles me pa-
» raissaient froides, quand je me rappelais
» malgré moi cette intimité si douce, for-
» mée par la nature et par l'habitude, et
» dont j'avais goûté tous les charmes!..
» J'ai passé six ans dans cette situation;
» mécontent, malheureux, cherchant à
» m'étourdir, à me persuader que ma
» mère aurait dû sacrifier à ma vanité le
» bonheur de ma sœur, et par conséquent
» le sien. N'ayant jamais eu de confiance
» véritable qu'en ma mère et en ma sœur,
» n'ayant jamais songé à remplacer deux
» amies si chères, je renfermais au fond
» de mon ame ces chagrins cruels. J'étais
» privé des conseils que l'amitié ou la
» raison auraient pu m'offrir; mais enfin,
» ces conseils salutaires, c'est vous, mon-
» sieur, qui me les avez donnés. Quand
» votre ouvrage parut, je n'étais point à
» Paris; différentes occupations m'ont tou-
» jours empêché de le lire jusqu'au mois
» de mars dernier. C'est à cette époque que
» je commençai, pour la première fois,

» une lecture qui devait produire sur mon
» cœur une impression si profonde et si
» singulière, qu'il me serait impossible de
» dire si l'ouvrage est bien écrit, si les
» idées en sont neuves, si le plan en est
» bon. Je n'étais pas en état de juger; je
» ne pouvais que sentir, m'attendrir, ver-
» ser des larmes: ce n'était point un li-
» vre pour moi; c'était un tendre ami
» qui me parlait, qui m'interrogeait, qui
» me connaissait mieux que moi-même,
» qui, en me dévoilant mes faiblesses,
» m'en faisait rougir, m'offrait les moyens
» de m'en affranchir et de les expier, qui
» mêlait aux reproches de douces con-
» solations; enfin, qui me découvrait
» les vraies sources du bonheur. . . . O
» vous qui n'avez écrit que pour l'intérêt
» de la religion et des mœurs, recevez le
» prix le plus doux de vos nobles travaux!
» Apprenez qu'il existait un cœur égaré
» par un orgueil farouche, et que vos
» seuls écrits l'ont rendu pour toujours à
» la raison, à la nature, et à la vertu...
» Oui, c'est entre ma mère et ma sœur
» que j'écris cette lettre! c'est vous qui
» m'avez conduit aux pieds de ma mère!
» J'ai reçu mon pardon. J'ai serré dans
» mes bras les enfans de ma sœur: c'est
» à vous que je dois leurs innocentes ca-
» resses, les larmes délicieuses que j'ai

» versées, celles que j'ai fait répandre, le
» bonheur inexprimable dont je jouis !....
» L'union et la paix rétablies dans cette mai-
» son, la joie qu'on y voit régner, voilà vo-
» tre ouvrage et vos bienfaits : cette gloire
» pure et sublime doit toucher un cœur
» comme le vôtre. Si la haine vous calom-
» nie, vous persécute, qu'il vous sera facile
» de braver sa fureur ! Songez que les fa-
» milles vertueuses vous révèrent et vous
» bénissent, et relisez quelquefois cette
» lettre. — Le comte de F***. »

Il serait impossible de décrire tout ce que cette lettre fit éprouver à Luzincour; de douces larmes inondaient son visage. Oh ! combien, s'écria-t-il, l'état que j'ai choisi est honorable, quand on en remplit les devoirs ! c'est le vice seul qui a pu l'avilir. Luzincour avait raison. Qui pourrait mépriser les lettres, si les écrivains n'étaient guidés que par des motifs vertueux ! Les lettres furent honorées dans le siècle de Louis XIV ; elles méritaient de l'être. Tous les auteurs célèbres de ce siècle brillant respectèrent la religion. Plusieurs consacrèrent leurs talens à sa gloire (*a*), et produisirent ces ouvrages immortels qui dureront toujours, et qui font aimer, admirer également leurs auteurs et la vertu.

(*a*) Pascal, Bossuet, Nicole, les deux Arnauld, Fléchier, Bourdaloue, Massillon, etc.

Cependant Luzincour, ne pouvant plus supporter l'incertitude où il était sur les véritables sentimens d'Aurélie, forma enfin le projet de lui déclarer les siens, imaginant, de la meilleure foi du monde, qu'une femme aimée depuis trois ans, pourrait bien n'avoir pas encore pénétré ce secret. Luzincour, rempli de craintes et d'inquiétudes, se rend chez Aurélie. Elle revenait d'une séance publique de l'académie française. Elle avait l'air fort agité. Je suis outrée, dit-elle à Luzincour; il n'y a plus ni justice, ni raison, ni galanterie; tout est perdu! — Eh mon Dieu, madame, qu'est-il donc arrivé?.... — Un grand homme a dit que la nation la plus civilisée sera toujours celle où les femmes seront le mieux traitées.... — Je me flatte que ce *grand homme* qui parle si bien, est Français? — Point du tout, c'est un Anglais (*a*): on ne nous traite pas si bien en France. Jugez-en: voici ce que je viens d'entendre. Un philosophe, voulant faire l'éloge d'une princesse morte il y a cinquante ans, n'a pu venir à bout de la louer, qu'aux dépens de toutes les princesses et de toutes les femmes qui ont existé et qui existent, et cela dans une seule phrase..... — Voilà une précision

(*a*) *Cook*, voyage d'Otahiti.

remarquable. — Ecoutez la phrase : *Quoique femme et princesse, elle aima les lettres.* — Ne pouvait-on pas répondre que l'*orateur*, quoique *philosophe et académicien*, n'a pas montré dans cette occasion beaucoup de politesse et d'équité ? — D'autant mieux qu'une grande princesse honorait de sa présence cette même séance académique. *Quoique femme et princesse*, elle prouvait cependant, en s'y trouvant, qu'elle aimait les lettres. — Mais le public a-t-il paru approuver le trait satyrique lancé contre les femmes ? .... — Il s'est contenté de *huer*, et voilà tout. — Il me semble que c'est à-peu-près tout ce qu'il y avait à faire. — Quoi ! parmi tant d'auditeurs, il ne s'est pas trouvé un seul *chevalier* assez courageux pour répondre, pour nous défendre ! ... — Mais comment voulez-vous qu'on soit tenté de répondre à une semblable folie ? Si on vous attaquait avec quelque apparence de raison, vous trouveriez sans doute des défenseurs. Par exemple, si le *philosophe*, au lieu d'accuser les femmes de ne pas aimer assez les lettres, leur eût précisément reproché le contraire ; qu'enfin il eût tâché de tourner en ridicule cette passion excessive qu'elles montrent pour la littérature ; alors les *chevaliers* auraient pu vous être de quelque utilité..... — Mais rien n'est plus vrai :

en effet, jamais les femmes n'ont autant écrit, n'ont autant cultivé les lettres.... A quoi donc pensait le *philosophe*, en disant une chose si peu raisonnable?.... Il était apparemment en distraction. Les géomètres y sont sujets : c'est pourquoi on pourrait leur conseiller de calculer davantage et d'écrire moins. Revenons aux femmes : je vous avoue que je prends un intérêt passionné à la gloire de mon sexe. — Ce sentiment est digne de vous. Il est noble et naturel. — On a dit que ce beau siècle de Louis XIV, qui a produit tant de grands hommes, fut aussi le *siècle des femmes :* je crains qu'on n'en puisse dire autant de celui-ci. — Cette crainte ne me paraît pas fondée : il est vrai que je ne connais point de femme qui ait été nommée *ambassadeur*, ni de sœur d'un soldat qui ait épousé un empereur (*a*); mais d'ailleurs, je vois tous les autres points de la comparaison à l'avantage des femmes de ce siècle-ci.... — Ambassadeur et impératrice! Cela nous manquera toujours, et je ne m'en consolerai jamais... — Pour vous ôter ce regret, que n'ai-je un trône à vous offrir!... — Ce n'est pas de la galanterie qu'il me faut, ce sont des preuves de ce que vous venez d'avancer à

(*a*) Catherine, femme du czar Pierre-le-Grand.

la gloire des femmes de ce siècle. — Eh bien, madame, comment votre ambition à cet égard n'est-elle pas satisfaite? On a vu, dans ce siècle, des femmes offrir sur le trône l'exemple et le modèle des vertus douces et bienfaisantes qui honorent l'humanité, et des qualités brillantes qui font les héros; dans ce siècle, les femmes ont écrit en tout genre avec le plus grand succès. Les meilleurs romans modernes sont faits par des femmes. Les *Lettres Péruviennes*, les *Lettres de milady Catesby*, *etc.* valent bien *la Princesse de Clèves*, et *Zaïde* (*a*). Les femmes ne se sont pas moins distinguées dans des ouvrages de poésie. On en pourrait citer plusieurs, qui ont égalé madame Deshoulières, et quelques-unes même qui ont développé de grands talens, dans un genre beaucoup plus élevé (*b*); elles ont fait des cantates,

---

(*a*) Madame *de Tencin*, et mademoiselle *de Lussan*, appartiennent aussi à ce siècle.

(*b*) Il me semble, par exemple, qu'après les cantates de Rousseau, on ne pourrait en citer de meilleures que celles de mademoiselle *de Louvencour*. C'est elle qui a fait toutes les charmantes cantates mises en musique par *Clérambaut* et par *Bourgeois : Ariane*, *Céphale et l'Aurore*, *Zéphire et Flore*, *Psyché*, *l'Amour piqué par une abeille*, *Médée*, *Alphée et Aréthuse*, *Léandre et Héro*, *la Musette*, *Pigmalion*, *Pyrame et Thisbé*. Mademoiselle de Louvencour avait encore beaucoup d'autres talens. Elle était excellente musicienne, et l'une des plus belles et des plus vertueuses personnes de son temps. Elle est morte en 1712.

des poëmes (*a*), et des tragédies (*b*). Les femmes du siècle de Louis XIV n'ont guère composé que des ouvrages de pur agrément (*c*); mais depuis vingt ans, les

(*a*) Entr'autres deux poëmes en vers, faits par la même femme, qui ont été couronnés aux Jeux floraux : l'un intitulé l'*Amour et la Fortune*, et l'autre, sur *la fondation d'Athènes*. Une ode sur l'*Imagination*, du même auteur, obtint aussi le prix donné par cette académie.

(*b*) Il n'y a eu dans le siècle dernier que madame Deshoulières qui ait fait des tragédies. Elle en a fait deux, *Genseric* et *Antoine*. Madame Deshoulières est morte en 1694. Mademoiselle Barbier, morte en 1745, a fait un théâtre entièrement composé de *tragédies*, qui ont eu de la réputation. Madame *de Gomez*, morte en 1770, a fait aussi plusieurs tragédies, qui ont été jouées avec beaucoup de succès, particulièrement celle qui a pour titre *Habis*. On y trouve en effet du sentiment et de beaux vers..... Mademoiselle *Bernard*, morte dans ce siècle-ci, outre plusieurs pièces de vers très-agréables, et quelques jolis romans, a fait deux tragédies, *Brutus* et *Laodamie*. La première, surtout, eut le plus brillant succès. M. de Voltaire n'a pas dédaigné d'en prendre un trait qui est toujours particulièrement applaudi dans sa tragédie de *Brutus*. Dans la tragédie de mademoiselle Bernard, Brutus, seul avec son fils, lui dit :

..... N'achève pas ! dans l'horreur qui m'accable,
Ah ! laisse encor douter à mon esprit confus,
S'il me demeure un fils, ou si je n'en ai plus.

TITUS.

Non, vous n'en avez point.....

Dans la pièce de M. de Voltaire, Brutus, seul avec son fils, lui dit :

De deux fils que j'aimais, les dieux m'avaient fait père.
J'ai perdu l'un ; que dis-je ! ah ! malheureux Titus,
Parle, ai-je encore un fils ?

TITUS.

Non ; vous n'en avez plus.....

(*c*) A l'exception de madame la marquise *de Lambert* ; encore pourrait-on la placer dans ce siècle, puisqu'elle n'est morte qu'en 1722, à la vérité âgée de 86 ans.

nôtres ont produit une multitude d'ouvrages utiles, et véritablement *moraux*. Enfin, je vois, dans le moment actuel, plusieurs femmes, en France, qui cultivent les lettres avec gloire, et dans différens genres. En Angleterre, elles ont les mêmes succès (*a*). En Russie, c'est une femme qui dirige les travaux d'une célèbre *académie*, et qui en est le *directeur perpétuel*.... En vérité, madame, si tout cela ne vous satisfait pas, vous êtes difficile..... — Oui, mais ces femmes savantes du siècle passé.... — Vous enviez madame Dacier, je le vois?.... — Nous ne savons plus le grec, convenez-en?... — S'il faut ne vous rien cacher, les hommes ne le savent pas mieux. Nous apprenons à connaître les *caractères grecs*, ensuite nous travaillons d'après les traductions, et puis nous disons que nous savons le grec : voilà tout le mystère. A l'égard des autres langues, on rencontre beaucoup de femmes dans la société, qui savent l'anglais, l'italien, l'espagnol, et même le latin.... — Le latin!... — Oui, assurément. Vous en connaissez trois.... — Je connais trois femmes qui savent le latin?... — Cer-

(*a*) Entr'autres l'auteur d'*Evelina* et de *Cécilia*, et l'auteur (mademoiselle Hannah-More) de plusieurs ouvrages de morale aussi intéressans qu'estimables, et de deux tragédies qui ont été jouées à Londres avec le plus brillant succès, il y a dix-huit mois, et qui sont restées au théâtre.

tainement : madame N*** et mademoiselle N*** sa fille, et madame la marquise de L***, le savent aussi parfaitement que l'homme qui a fait les meilleures études.... — Comment donc ! je ne m'en doutais pas, et je les connais depuis trois ans, et je les vois sans cesse ; ainsi donc, une femme peut réunir la modestie à l'instruction; elle peut être savante, non-seulement sans pédanterie, mais sans désirer le moins du monde qu'on le sache !.... Mais suivons la comparaison des femmes célèbres du siècle dernier avec le nôtre. Il me semble qu'il n'y a point eu de femme française *géomètre* dans le siècle de Louis XIV, et nous pouvons citer madame du Châtelet. En connaissez-vous d'étrangères? — L'Angleterre, la Suisse, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, nous offrent dans ce siècle, une foule de femmes véritablement distinguées par la profondeur et l'étendue de leurs connaissances. Une femme a même reçu, dans ce siècle, un honneur qui prouvait incontestablement qu'elle avait des talens très-supérieurs à ceux de tous les savans de sa nation qui existaient alors. Un pape, qui fut également distingué par son esprit et par ses lumières, Benoît XIV, donna à *Marie Agnèzi*, célèbre géomètre, la place de *professeur apostolique* dans l'université de Bologne,

en 1758..... — Une femme *professeur apostolique !* Cela m'enchante ! Quel mérite devait avoir une femme qui pouvait prétendre à cette place !... — Et Benoît XIV, qui, en faveur d'un mérite supérieur, fit une chose si extraordinaire, n'obtiendra-t-il pas aussi quelque éloge de vous ? — Oui, *quoiqu'homme et pape*, il sut s'élever au dessus des préjugés établis contre les femmes. — On reviendra de ces préjugés, si l'éducation se perfectionne, si les femmes veulent bien se persuader qu'il n'est point de talens, point de connaissances qu'elles ne puissent acquérir tout aussi bien que les hommes. — Nous ne croyons point cela : voilà pourquoi nous ne nous instruisons pas. Toute étude sérieuse nous paraît au dessus de notre intelligence. C'est un excès d'humilité qui nous rend si frivoles ; je suis charmée que vous ayez découvert cela. Mais il y a encore une chose qui m'inquiète. On ne peut nier qu'il n'y ait eu des femmes de génie : la fameuse reine d'Angleterre Élisabeth, et tant d'autres héroïnes, ont fait nos preuves à cet égard. Cependant, on s'obstine à soutenir qu'il y a certains ouvrages d'imagination, qui exigent une force, une énergie, que les femmes ne peuvent avoir. Par exemple, on répète que jamais une femme ne pourra faire une excellente tragédie. Il est vrai que

les tragédies de mesdemoiselles Barbier et Bernard, et de madame de Gomez, ont eu du succès dans la nouveauté; mais enfin, elles ne sont pas restées au théâtre.... — Mais songez donc, madame, que depuis la *Cléopatre de Jodelle* (*a*), on ne citera pas plus de cinq femmes, auteurs de tragédies qui aient été jouées à la comédie française. Vous conviendrez que ce serait une espèce de miracle, si, dans ce petit nombre, il se trouvait un talent comparable à celui de Racine. Ces cinq auteurs, loin d'avoir fait des ouvrages méprisables, ont eu du succès; que pouvait-on raisonnablement espérer de mieux? D'un autre côté, songez à la foule innombrable de poëtes tragiques qui ont précédé et suivi Corneille; que de chutes pour un succès!.... que d'auteurs oubliés!... combien d'autres le seront! Je ne vois donc pas sur quel fondement on peut avancer que cette espèce de talent est le partage naturel des hommes, et que les femmes n'y doivent pas prétendre. Tant que ce goût ne sera pas plus général parmi elles, on ne saurait les juger à cet égard. Au reste, on convient qu'elles peuvent faire de beaux vers; on ne niera pas qu'elles ne puissent avoir de l'esprit, de la raison,

(*a*) La première tragédie française qui ait paru.

de l'élévation d'ame, de la sensibilité : que faut-il de plus pour faire une bonne tragédie ? Souvent même, dans ce genre, on charme le public à beaucoup moins de frais (*a*). — Vous parlez des femmes d'une manière qui me satisfait ; mais ne trouvez-vous pas qu'en général on nous juge avec bien de la rigueur ? Il n'y a jamais eu de siècle moins galant que celui-ci. — C'est un bien bon signe pour vous. Cela prouve qu'il s'établit entre les hommes et les femmes, une véritable rivalité de talens. Nous voulons bien vous louer quand vous n'êtes qu'aimables ; mais si vous montrez de la supériorité dans quelque genre que ce puisse être, nous avons le droit de le trouver mauvais. Nous sommes les maîtres. Il faut bien tâcher de maintenir la subordination. Pour moi, quand je songe à l'éducation que reçoivent les femmes, je ne conçois pas comment on n'est pas plus disposé à les admirer. Qu'on se figure que Corneille et Racine n'eussent appris dans leur enfance et dans leur jeunesse, jusqu'à 18 ou 20 ans, qu'à danser et à jouer du clavecin, et qu'ensuite ils n'eussent entendu parler que de bals, de fêtes, de visites ; à

(*a*) Sans tous ces raisonnemens, j'aurais su facilement prouver qu'une femme peut posséder ce talent rare et sublime, s'il m'eût été permis d'ajouter un nom de plus à ceux que j'ai déjà cités.

cette époque, voyez-les obligés de répondre aux nombreux messages du matin, n'écrivant que des billets, ne lisant que le journal de Paris : croyez-vous que dans cette situation ils eussent fait *Cinna* et *Athalie* ? .... — Vous avez raison. On nous refuse du génie un peu légèrement.

Cet entretien d'Aurélie et de Luzincour fut interrompu par une visite qui survint. Luzincour sortit sans avoir pu trouver l'occasion de parler de ses sentimens. Il aimait véritablement. Aurélie lui en imposait. Certain d'avoir obtenu son amitié, il craignait, en s'expliquant, de s'exposer à perdre un bien si précieux pour lui. Loin de ses yeux, il était rempli d'espérance, il se promettait de lui ouvrir son cœur; près d'elle il perdait toute sa confiance, et il n'osait plus lui parler que de choses indifférentes. Enfin, il prit le parti d'écrire. Il commença dix lettres, ne fut content d'aucune, les déchira toutes; et réfléchissant qu'il était au moment de donner à la comédie française une pièce en cinq actes : Si je tombe, dit-il, je ne suis pas fait pour prétendre au bonheur où j'aspire. Si j'ai du succès, Aurélie, peut-être, sera plus favorable à mes vœux. Cette idée le détermina à garder encore le silence, quelque pénible que fût pour lui cet effort.

Tandis qu'il travaillait aux dernières cor-

rections de sa pièce, Damoville, pour réveiller l'attention du public, annonça dans le monde qu'il venait d'achever le dernier chant d'un *poëme épique*. Ses amis assurèrent très-gravement que cet ouvrage était parfait. Tout le monde désira connaître ce nouveau *chef-d'œuvre*, et les *lectures* recommencèrent. Les vers furent trouvés *sublimes*, les détails *ravissans*. On ne pouvait guère juger du plan, car on n'entendait jamais que des morceaux détachés; mais on convint unanimement que le poëte avait pour le moins autant de génie que Virgile. L'ouvrage fit tant de bruit, que les princes étrangers avec lesquels Damoville entretenait des correspondances, témoignèrent le désir de le lire. Damoville leur envoya son manuscrit : les éloges les plus flatteurs, des pensions, des portraits, furent le prix de cet hommage.

Dans ce moment de triomphe et de gloire, Damoville se vit malgré lui contraint d'interrompre ses lectures. Son ancienne protectrice, son amie intime, madame d'Herblay, mourut. Son attachement pour elle était trop connu, pour qu'il pût se dispenser d'être profondément affligé. Aussitôt il disparaît; il s'enferme pendant quinze jours. Au bout de ce temps, il revint dans le monde. Il arrive un soir chez Aurélie; il la trouve seule avec Luzincour..

Aurélie lui parle de sa retraite. Je me suis enfermé, répondit Damoville, pour m'occuper uniquement d'*elle*. J'ai fait son *éloge*. Voulez-vous l'entendre ? . . . — Et comment, avec une douleur si vive, pouviez-vous écrire ? — J'en ai eu le courage. Si vous avez un moment à me donner, je me flatte que ce petit discours vous intéressera. Vous y trouverez l'expression naïve d'une douleur bien vraie ! . . . et de tous les sentimens dont je suis pénétré. A ces mots, Damoville fit un profond soupir ; ensuite, après un moment de silence, il déploie son manuscrit, et avec des yeux secs et une voix ferme, il lit l'éloge funèbre de l'amie intime qu'il vient de perdre. Cet éloge, écrit avec autant de recherche et de prétention que de sécheresse, était parsemé de petites *anecdotes* de société, et de *mots heureux* et touchans, attribués à la défunte ; le tout assaisonné de quelques exclamations, et d'une vingtaine de maximes triviales ou inintelligibles, sur la douleur et sur l'amitié. Une espèce de *galimathias philosophique et métaphysique*, terminait ce petit chef-d'œuvre de sentiment, qui, comme on voit, était composé suivant toutes les règles de l'*art oratoire académique*. En vérité, dit Aurélie, je ne concevrai jamais qu'on puisse s'occuper du soin de bien écrire, former un plan, en-

fin composer un discours, dans les premiers momens d'une vive douleur : il me semble que dans cette situation, on ne peut ni travailler, ni méditer ; et je vous avoue qu'une douleur qui s'exprime avec autant d'art et d'esprit, ne me paraît pas bien profonde..... — De l'art!... mais je vous assure qu'il n'y en a pas dans cet éloge. — Il est vrai qu'il n'y a pas beaucoup de suite dans les idées, ni même de liaisons entre les phrases : cependant ce n'est point-là l'espèce de désordre que j'aurais désiré. Je ne sais ce qui y manque ; mais je n'ai point pleuré. Je m'en prends à vous ; car ce n'est surement pas ma faute : tenez, croyez-moi, lorsqu'on est véritablement affligé, on n'est pas en état de faire un *beau discours*. Je sais bien qu'aujourd'hui, aussitôt qu'un bel esprit voit ce qu'il aime le mieux en danger de perdre la vie, il est moins occupé de ses inquiétudes, que du soin de préparer, à tout évènement, un éloge digne d'éterniser la mémoire de l'objet aimé ; mais cette mode passera ; car en la suivant, on veut persuader que l'on est doué d'une extrême sensibilité, et l'on prouve précisément tout le contraire. Par exemple, quand je n'aurais pas su que vous n'aimiez point madame d'Herblay, cet éloge me l'aurait appris.... — Comment, que je ne l'aimais

point ! — Vous avez oublié que vous me l'avez dit cent fois. Demandez à Luzincour, vous nous en avez parlé souvent comme d'une intrigante fort méprisable à tous égards ; mais elle vivait alors, elle se portait bien, il n'était pas encore question de la louer. — Ah ! je ne m'étonne plus que mon éloge ne vous ait pas fait pleurer, c'est de votre part un abus de confiance. . . . — Je vous le proteste encore, quand je n'aurais pas su votre secret, je n'aurais point pleuré. — Je n'en crois rien. Je soupe ce soir avec douze ou quinze personnes, j'y lirai mon éloge, je parie que tout le monde fondra en larmes. Damoville se trompait encore. Il lut en effet son éloge dans une société nombreuse, et personne ne pleura ; mais il est vrai qu'il entendit répéter mille fois que rien n'était plus *intéressant* et plus *touchant*.

Ce même soir, Luzincour soupa chez Aurélie. La conversation tomba sur un homme de lettres, et de l'académie française, qui se mourait. On désigna toutes les personnes qui pouvaient prétendre à lui succéder à l'académie. Damoville était à la tête de cette liste ; mais Luzincour entendit nommer avec surprise le vicomte de Valrive. Voulant savoir s'il avait véritablement le projet de se mettre sur les rangs, il lui en parla aussitôt qu'il le vit. Moi, ré-

pondit le vicomte, je prétendrais à cette place ! et quels seraient mes titres ? — Vous avez de l'esprit et de l'instruction, vous aimez les lettres ; voilà tout ce que l'académie exige d'un homme du monde, et souvent même elle veut bien ne rien exiger de tout cela. — Si l'académie, comme autrefois, choisissait ceux qu'elle a le désir de nommer, et que son choix tombât sur moi, j'en serais très-flatté, et je croirais pouvoir accepter cet honneur sans me donner un ridicule ; au lieu de cela, y prétendre et le solliciter quand le public ignore non-seulement si j'ai de l'instruction, mais si je sais les principes de ma langue ; voilà, je vous l'avoue, une démarche que je ne ferai jamais. Il me paraît tout simple qu'un homme, quel qu'il soit, auteur d'un ouvrage imprimé, se mette sur les rangs des prétendans ; il le peut même sans avoir beaucoup d'orgueil. On sait bien qu'il n'est pas absolument nécessaire, pour être reçu, d'avoir des talens supérieurs ; enfin, cet auteur peut dire : j'ai fait un ouvrage, lisez-le, et jugez-moi ; mais que dira un homme du monde qui n'a jamais montré de l'esprit que dans la conversation ? Cependant il faut qu'il aille se présenter, faire des visites à tous les académiciens, et solliciter formellement la place vacante. Pour

demander une chose, il faut établir un droit; encore une fois, que dira-t-il? *Messieurs, je vous proteste que j'ai tout autant d'esprit qu'il en faut pour être reçu parmi vous : je n'ai point fait d'ouvrages, mais j'en ferais de charmans; je n'ai point écrit, mais j'écrirais à merveille : j'ai pour concurrens trois ou quatre gens de lettres, qui, je vous assure, ne me valent pas. Tout le monde dans ma société, dit que vous ne pouvez vous dispenser de me recevoir, etc....* Voilà les meilleures et les seules raisons qu'il puisse donner. Qu'il s'exprime ainsi ou non, qu'importe ? sa démarche, ses visites et ses sollicitations disent incontestablement tout cela. — Cependant nous voyons à l'académie des gens du monde d'un mérite très-réel, et qui n'ont point donné d'ouvrages. — J'en conviens; mais croyez-vous qu'ils aient fait toutes ces réflexions? Luzincour ne put s'empêcher de convenir que le vicomte avait raison, et qu'il est en effet aussi triste que décourageant pour un littérateur, de se trouver en concurrence avec un homme du monde, qui n'a d'autres titres à produire que la bonne opinion qu'il a de lui-même, et les éloges de ses amis.

Cependant l'automne s'avançait. La pièce de Luzincour était reçue, et bientôt on

commença à la répéter. Durant ce temps, Damoville faisait imprimer son poëme épique. Le public attendait avec une vive impatience le moment où cet ouvrage si vanté devait paraître, et personne au monde ne parlait de la pièce de Luzincour ; enfin, au mois de janvier, les journaux annoncèrent le poëme de Damoville. Dès le même jour, on se rendit en foule chez le libraire : deux cents exemplaires furent enlevés dans l'espace de douze heures ; mais le libraire conserva toute sa vie le reste entier de l'édition ; et avant la fin de la semaine, l'*ouvrage immortel* fut oublié pour toujours.

La pièce de Luzincour eut le succès le plus complet et le plus brillant. Elle offrait une peinture de nos mœurs aussi vraie que piquante. Il était impossible de soutenir que l'auteur ne connaissait pas le monde, et que le tableau qu'il en présentait manquât de fidélité. L'envie n'eut qu'une ressource qu'elle emploie toujours avantageusement dans de semblables occasions ; elle fit des applications, et donna des noms véritables à des personnes imaginaires. L'auteur n'avait peint qu'en général, on lui prêta des vues particulières ; ne pouvant lui refuser les talens d'un peintre fidelle, on essaya du moins de le rendre odieux. On parvint à exciter dans une partie de la so-

ciété une espèce de soulèvement contre lui. On disait aux uns : *c'est vous qu'il a voulu peindre ;* on répétait aux autres, *qu'il n'avait même pas épargné ses amis.* Voyez, ajoutait-on, à quel point tel personnage de sa pièce ressemble au vicomte de Valrive ! *Même ton, même tournure :* il est vrai qu'il a donné à ce personnage des travers que le vicomte n'a pas ; mais voilà précisément la noirceur. Il a peint son ami pour le calomnier. Cela est *monstrueux, atroce !* ..... Et cette coquette si méprisable, qui joue dans sa comédie un rôle si important, *c'est madame de Champrose.....* Qui pourrait méconnaître les *manières*, le *tour d'esprit* de madame de Champrose, et de certaines expressions qu'elle emploie si souvent ? Le *portrait est frappant ;* mais en même-temps il déshonore madame de Champrose. Elle n'a jamais passé pour être intrigante, méchante ; et voilà les traits affreux sous lesquels il la représente. *Cela est horrible !*

C'est ainsi que le pauvre Luzincour était traité, uniquement pour avoir saisi avec vérité le ton du monde, dont les autres auteurs n'avaient pas même l'idée. Un de ces personnages avait dans la conversation les graces du vicomte de Valrive, un autre s'exprimait comme madame de Champrose ; voilà ce qu'on appelait des *portraits frappans.*

Aurélie

Aurélie instruisait Luzincour de tout ce qu'on disait. Un soir elle l'envoya chercher. Je viens de voir, dit-elle, une femme qui est furieuse contre vous; c'est madame de Sézac. — Eh! pourquoi donc? — Elle s'est reconnue dans le portrait de votre coquette; elle dit qu'elle vous voyait autrefois, et qu'il est clair que vous avez eu le projet de la peindre. — A présent ce portrait ne convient donc plus à madame de Champrose? — Non, car madame de Sézac s'en est emparée; elle soutient qu'il est impossible de le lui disputer, et même elle le prouve. Comme Aurélie achevait ces mots, Damoville entra; et s'adressant à Luzincour: Vous vous faites, lui dit-il, de jolies affaires. Je sors de chez une femme qui ne vous pardonnera de sa vie le portrait de votre coquette. J'apprends dans l'instant, répondit Luzincour, cette nouvelle tracasserie; mais je vous assure que je n'ai pas plus songé à madame de Sézac qu'à madame de Champrose. Il n'est pas question de madame de Sézac, interrompit Damoville..... — De qui parlez-vous? — De madame de Blagny.... — Madame de Blagny! mais je ne la connais pas, je ne l'ai jamais vue. — N'importe, elle se reconnaît, et toute sa société est de son avis. Luzincour soupira. Consolez-vous, Luzincour, dit Aurélie;

la pureté de vos intentions doit vous faire mépriser ces vaines clameurs et ces ridicules injustices. Que l'on compare votre peinture du monde et vos portraits, avec les tableaux de ce genre que nous offrent la plupart des auteurs, on trouvera dans vos ouvrages des travers moins vicieux, des caractères beaucoup moins révoltans; on y verra qu'il s'en faut bien que le monde soit aussi méprisable, aussi pervers que le prétendent certains écrivains. Cependant votre ouvrage excite un déchaînement universel. Pourquoi? C'est qu'avec une connaissance approfondie du cœur humain et des mœurs, on ne s'écartera point de la nature; on n'offrira que des choses non-seulement possibles, mais vraisemblables. On ne peindra point des êtres chimériques, *on ne produira point des monstres.* Tout sera vrai, naturel et frappant; et dans de tels portraits d'imagination chacun pourra se reconnaître.

Ces réflexions ne purent dissiper entièrement la tristesse de Luzincour. La haine n'avait pas le droit de l'intimider; mais elle l'affligeait. Il avait d'autant plus d'ennemis, que jamais auteur ne montra une impartialité plus parfaite et plus soutenue. La haine, le ressentiment et l'envie ne dictèrent jamais ses critiques; et jamais des ménagemens politiques et les petits in-

térêts du moment ne l'empêchèrent de critiquer avec courage ce qui lui paraissait condamnable, et avec les restrictions et la mesure que lui prescrivaient la raison et la justice. Cette conduite équitable et modérée ne fera jamais de partisans. Elle obtient l'estime universelle ; elle peut même donner à des ouvrages médiocres d'ailleurs, un attrait piquant qui force à les lire, et un mérite d'autant plus estimable qu'il est plus rare ; mais elle ne procure point de prôneurs, et elle fait une multitude d'ennemis. Par exemple, Luzincour n'était point aveugle admirateur de J. J. Rousseau. Il condamnait ses erreurs, son inconséquence ; il lui reprochait de manquer de principes, et souvent de goût ; mais il admirait du fond de l'ame le génie et les talens supérieurs de cet homme extraordinaire, et surtout son noble désintéressement, et son mépris sincère pour l'intrigue. En s'exprimant ainsi, Luzincour révoltait les partisans enthousiastes de Rousseau, et en même temps il s'attirait la haine de ses ennemis. Il éprouva le même malheur lorsqu'il s'avisa de parler du *philosophe de Ferney*. Les ennemis du *philosophe* reprochèrent à Luzincour de l'avoir loué sur *sa bienfaisance*, sur *le noble emploi qu'il faisait de sa fortune*. Messieurs, répondait Luzincour, j'ai été à

Ferney, je n'y ai trouvé ni *un philosophe*, ni *un sage heureux*; mais j'y ai vu un homme qui faisait le bonheur de ses vassaux, et qui en était aimé. J'ai dû le dire, je l'ai dit. Les ennemis trouvèrent encore fort mauvais que Luzincour, non-seulement n'eût pas égalé Crébillon à Voltaire, mais qu'il n'eût pas soutenu que Crébillon avait plus de génie et plus d'originalité. Messieurs, répondit Luzincour, je puis me tromper, et particulièrement sur ce point; mais telle était mon opinion. Ce que j'ai pensé, *j'ai dû le dire, je l'ai dit.*

Ces réponses, loin de satisfaire, irritaient davantage; mais les *amis* faisaient bien un autre train. Quelle arrogance, s'écriaient-ils! quelles prétentions! quel orgueil! Un simple moraliste, qui n'est ni *philosophe*, ni *encyclopédiste*, ni *Glukiste*, ni *Picciniste*, qui n'est rien enfin, s'avise de parler de littérature, de décider, de juger et de critiquer Voltaire! Hélas, messieurs, répondait modestement le pauvre Luzincour, je sais bien qu'il n'appartient qu'à vous de *décider* et de *juger*. Aussi je vous proteste que mon intention n'a été ni de *juger*, ni de *décider*, comme vous l'entendez, c'est-à-dire, de prétendre m'ériger en réformateur, et de déclarer la guerre à quiconque ne pensera pas comme moi. Je ne prétends même pas que les

opinions dont je vous ai fait part soient nouvelles : je vous les ai communiquées avec confiance, et sans orgueil, parce qu'elles sont adoptées depuis plus d'un jour, par un grand nombre de personnes très-sensées, je vous assure. Enfin, permettez-moi de vous représenter, messieurs, qu'il n'est pas nécessaire d'avoir du génie et même beaucoup d'esprit pour faire une critique judicieuse ; qu'il ne faut pour cela que du bon sens et de l'équité. Luzincour répondit en vain ; on ne l'écoutait point, et l'on soutenait toujours qu'il était également orgueilleux et méchant.

Toutes ces injustices n'empêchaient pas le public de goûter, d'aimer ses ouvrages ; on le déchirait dans quelques sociétés particulières, mais on le lisait, on l'estimait, et on le traduisait.

Enfin Luzincour se décide à déclarer ses sentimens à Aurélie. Il lui écrit, il envoie sa lettre, et il attend chez lui la réponse qui doit décider du bonheur de sa vie. Agité de mille pensées différentes, il se promenait à grands pas dans sa chambre. Il y avait plus d'une heure qu'il était dans cette situation, lorsque Damoville entra chez lui. Cette visite le surprit ; car depuis long-temps toute liaison entre eux était presque entièrement rompue ; mais la vanité et la malignité ramenaient Damoville, et préparaient à Luzin-

cour une cruelle épreuve. Je viens, lui dit Damoville, vous faire part, mon cher Luzincour, d'un bonheur auquel je n'osais prétendre, ou du moins dont je ne me flattais que faiblement. — Que vous est-il donc arrivé? — Premièrement, il y a une place vacante à l'académie; Dorsenne est mort hier au soir. — Je ne doute pas que vous ne l'emportiez sur tous vos concurrens. — En effet, je crois pouvoir l'espérer. — Sans vous faire de compliment, on peut le prédire. — Ce n'est pas dans cet instant ce qui me touche le plus. J'aime Aurélie; vous avez dû vous en douter, car votre pénétration m'est connue. Eh bien! interrompit Luzincour avec un trouble inexprimable.—Eh bien! reprit Damoville, depuis long-temps elle connaît mes sentimens. — Depuis long-temps!.... — Enfin, ce matin je lui ai écrit pour la presser de s'expliquer; et voici sa réponse. En disant ces paroles, Damoville tire de sa poche le billet d'Aurélie, et lit tout haut ce qui suit: « Vous avez un rival; » c'est un homme de lettres. Je vous estime » tous les deux; mais je n'aime que la » gloire. Il y a une place vacante à l'aca- » démie. Celui qui mérite de l'obtenir, est » à mes yeux seul digne de mon choix; » ainsi je ne vous répondrai que lorsque » l'académie aura prononcé. » Luzincour,

après avoir lu ce billet, éprouva un mouvement de fureur et d'indignation qu'il lui fut impossible de dissimuler. Voilà les femmes, s'écria-t-il ! ce n'est pas *la gloire* qu'elles aiment ; elles la méconnaissent. Une vanité puérile et méprisable les séduit et les guide..... Cet emportement me surprend, reprit Damoville avec un sourire amer : eh quoi, Luzincour, seriez-vous ce rival redoutable qu'on m'annonce ? . . . . A ces mots, Luzincour, poussé à bout, dit toutes les extravagances que la colère et l'amour au désespoir peuvent suggérer. Damoville triomphait : il se contint sans peine dans les bornes d'une modération qui coûte si peu aux gens heureux ; enfin, il sortit, et laissa l'infortuné Luzincour accablé de douleur. Chaque réflexion nouvelle ne servit qu'à l'aggraver. Je n'en puis douter, disait Luzincour, Aurélie préfère Damoville. Son billet exprime clairement que le choix de l'académie deviendra le sien, et elle est certaine que ce choix tombera sur Damoville. Je sais bien qu'elle ne connaît pas entièrement son caractère. Hélas ! j'ai eu la générosité de ne jamais lui dire un mot qui pût lui faire soupçonner à quel point il me paraît méprisable. Cependant elle n'aime point ses ouvrages ; elle estime les miens, j'en suis sûr ; elle me témoignait de la confiance, de l'amitié..... Une

froide estime, voilà tout ce que j'ai pu obtenir, et le cœur était pour mon rival!... Il a su plaire, tout est expliqué. Elle s'aveugle, elle veut s'abuser.... Avec tant d'esprit, tant de finesse et de pénétration naturelle, comment a-t-elle pu se laisser séduire par un hommage si peu digne d'elle!.. Ah! sans doute, elle se condamne elle-même, mais le penchant triomphe de la raison. Telles étaient les tristes réflexions qui déchiraient le cœur de Luzincour. Il se promettait, en versant un déluge de larmes, de ne jamais revoir l'ingrate Aurélie. Un moment après, il formait le projet d'aller l'accabler de reproches; enfin, un message inattendu vint fixer toutes ses irrésolutions. Il reçoit un billet d'Aurélie, qui lui mandait qu'elle voulait lui parler sur-le-champ. Aussitôt il part, il vole, il arrive chez Aurélie; il la trouve seule, et s'étonne de ne pas remarquer sur son visage la plus légère altération. Il avait préparé en chemin un discours très-touchant, très-généreux, et fait pour dissiper l'embarras extrême qu'il supposait qu'Aurélie devait éprouver; mais quand il lui vit un air si calme et si serein, il sentit que son discours devenait d'autant plus inutile, qu'il avait grand besoin lui-même d'être rassuré. Il lui fut impossible de proférer une parole; et Aurélie le regardant avec douceur : Vous avez vu ce

matin Damoville, lui dit-elle? Luzincour, confondu de ce début, ne répondit rien. Je trouve son procédé fort noble, poursuivit négligemment Aurélie : il vous a montré mon billet, et il soupçonnait que vous étiez son rival. Il y a de la franchise et de la noblesse dans cette conduite. Aurélie s'arrêta comme si elle eût attendu une réponse : elle ne l'obtint pas. Luzincour fut au moment d'éclater, mais il se contint; et ce premier mouvement passé, il se promit intérieurement de dissimuler son chagrin et son dépit. Il ne s'était jamais permis de confier à Aurélie ses véritables sentimens pour Damoville. Il imagina que s'il avait la faiblesse de démentir sa générosité à cet égard, Aurélie n'attribuerait qu'à la jalousie tout ce qu'il pourrait dire; ainsi il prit la ferme résolution de se taire. Après un moment de silence.... Eh bien, dit Aurélie, quand ferez-vous vos visites? — Quelles visites, madame? — Vos visites de sollicitations aux académiciens.... Ah! c'en est trop, madame, s'écria Luzincour hors de lui, de joindre la raillerie à tant de cruauté!... Ecoutez-moi, Luzincour, reprit doucement Aurélie, écoutez-moi et calmez-vous. Réfléchissez à ma situation; la voici. J'aime la littérature, et j'ai pour la gloire une passion extraordinaire. Je suis décidée à deux choses,

à me remarier, et à n'épouser qu'un homme de lettres. Mais je veux encore n'épouser que celui qui aura le plus de mérite. De tous les gens de lettres à marier que je connais, il n'y a que vous et Damoville qui ayez une réputation qui puisse satisfaire ma vanité. Vous m'aimez l'un et l'autre ; il s'agit donc de choisir entre vous. La passion ne m'aveugle point, j'ai le libre usage de ma raison. Cependant, je vous l'avouerai sans détour, je sens bien au fond de mon cœur quelques mouvemens de préférence, et si j'écoutais le penchant, il parlerait pour vous..... Qu'entends-je ! s'écria Luzincour ; Aurélie, se pourrait-il ?... Rien n'est plus vrai, reprit Aurélie ; mais, ajouta-t-elle en souriant, vous n'en êtes pas plus avancé ; au contraire, je me méfie de mon cœur, je crains de ne pouvoir vous juger sans prévention, je me récuse. Ce ne sera point moi qui vous jugerai ; je m'en rapporte aux quarante personnes les plus spirituelles de la nation, à un *conseil de sages*, qui va s'assembler et délibérer tout exprès pour me tirer de peine, et pour fixer mon opinion et mes irrésolutions. Enfin, je vous le répète, et je suis irrévocablement décidée à ne donner ma main qu'à celui qui mérite d'être choisi par l'académie.... Mais, reprit Luzincour, est-il possible que vous parliez sérieusement ? — Je vous

le proteste.... — Quoi ! je pourrais être aimé, et vous refusez d'écouter votre cœur qui vous parlait pour moi !.. Ah ! ne me trompez-vous point ? Ne vous jouez-vous point de ma crédulité ?.. — Ne parlons plus de mes sentimens. Attendons que l'académie ait prononcé. J'exige positivement que vous vous mettiez sur les rangs.... — Mais êtes-vous de bonne foi en me donnant cet ordre ? Quel est votre dessein ?... — Mon dessein.... que vous importe ? Je vous ai dit que je vous aime ; si vous croyez cet aveu trompeur, vous ne m'estimez pas, et alors je n'aurais pas besoin d'un *arrêt* de l'*académie* pour vous oublier... Vous me faites frémir, interrompit Luzincour en tombant aux pieds d'Aurélie : pardonnez à mon trouble, à l'étonnement que me cause la bizarrerie de vos discours et de vos sentimens.... Non, je ne doute point de votre sincérité ; mais cet aveu si doux fait à la fois mon bonheur et mon supplice. Vous m'aimez, je dois être heureux, je le suis ; cependant vous m'ôtez toute espérance. Vous promettez votre main à mon rival ; car il sera choisi par l'académie ; tout le monde s'y attend et le sait, et vous ne l'ignorez pas.... Non, reprit Aurélie, je ne puis le croire. Si vous sollicitez la place, vous l'obtiendrez. — Songez donc, madame, que je n'ai pas un ami

parmi les académiciens. Au contraire. . . — Il me semble que dans tous vos ouvrages vous n'avez jamais parlé de l'académie qu'avec respect. — Assurément, et tel sera toujours mon langage ; mais quelques épigrammes sur un corps en général ne sont jamais bien piquantes ; c'est une légèreté qui se pardonne aisément. Il y a un tort plus grave dont je ne suis pas sûr de n'être point coupable. Il serait très-possible qu'il y eût dans mes ouvrages quelques principes et quelques opinions que les chefs actuels de l'académie n'approuvassent pas. — De quoi allez-vous vous embarrasser ? Si votre morale est pure, si vos principes ne peuvent être dangereux, il faut bien que l'académie les approuve. Je sais que Damoville est plus aimé que vous ; mais qu'importe ? Il n'est pas question ici de *sentiment* et d'*amitié ;* il s'agit d'être juste. — Oui ; mais remarquez donc, madame, que ce *tribunal* est le seul où les *amis* et les *ennemis* ne soient pas obligés de se récuser : jugez de l'équité de ses arrêts ! — Il a pourtant donné des preuves d'une grande impartialité. M. de Montesquieu s'en moqua sans ménagement dans les *Lettres Persanes :* de plus, il déchira, sans exception, tous les gens de lettres ; et cependant c'est ce même ouvrage qui le fit recevoir à l'académie française (*a*). —

(*a*) Ce fut son premier ouvrage.

Cette impartialité fut d'autant plus remarquable, que l'académie avait un excellent prétexte pour se dispenser de recevoir l'auteur des *Lettres Persanes*, malgré la supériorité de ses talens, puisque cet ouvrage est rempli de principes dangereux et de traits contre la religion..... — Quoi qu'il en soit, je veux que vous fassiez vos visites, et que vous les commenciez dès aujourd'hui. — Je vous obéirai; mais je ne vous comprends pas. Je le crois bien, reprit Aurélie en riant; et votre obéissance en aura plus de prix à mes yeux. Il est tard, séparons-nous, allez faire vos visites; ensuite vous reviendrez souper avec moi. Luzincour voulut hasarder encore quelques réprésentations; Aurélie ne l'écouta pas. Il la quitta sans pouvoir ni démêler le motif qui la faisait agir, ni douter de sa sincérité.

Luzincour revint le soir plus triste que jamais. L'accueil qu'il avait reçu dans ses visites, ne lui permettait pas de conserver la plus faible lueur d'espérance. Il se plaignit à Aurélie, qui lui tint toujours le même langage. Il ne savait que penser, et il était agité de la plus mortelle inquiétude. Cependant, quelque bizarrerie que pût affecter Aurélie, il ne pouvait renoncer au bonheur, puisqu'il était certain d'être préféré en secret. Enfin, il voit arriver le jour qui devait décider de son sort. Ce jour même Aurélie veut que ses deux

amans viennent dîner chez elle, et qu'ils apprennent en sa présence la décision de l'académie.

Après le dîner, Aurélie leur fit promettre qu'ils se soumettraient sans murmure à l'arrêt qui serait prononcé. Damoville, assuré des suffrages de l'académie, fit un pompeux étalage des plus beaux sentimens. Luzincour ne pouvait ni parler, ni penser. Au moment de voir son sort éclairci, la défiance et le découragement succédaient dans son cœur à tous les autres sentimens qui l'avaient occupé et flatté jusqu'alors. Il lui paraissait clair dans cet instant qu'Aurélie s'entendait avec son rival, qu'elle n'avait eu d'autre projet que celui d'ajouter à la gloire de Damoville, en lui donnant un concurrent qui pût rendre son triomphe plus éclatant aux yeux du public. Le malheureux Luzincour se voyait indignement trompé, joué, trahi; il gardait un morne silence. Aurélie le considérait avec malignité, et paraissait jouir du trouble affreux qu'il ne pouvait dissimuler.

A cinq heures, Aurélie reçoit un billet. Elle passe dans un cabinet voisin. Un moment après elle fait dire à Damoville et à Luzincour de venir la trouver. Aussitôt qu'ils parurent, elle s'avança vers eux. J'ai voulu, leur dit-elle, vous annoncer moi-même la décision de l'académie. A ces mots, Luzincour pâlit et rougit. Damo-

ville savait trop bien quelle était cette décision pour éprouver la plus légère inquiétude. Cependant il pressa Aurélie de s'expliquer. J'y consens, reprit-elle, et je crois ne vous étonner ni l'un ni l'autre, en vous disant, Damoville, que vous avez eu *toutes les voix* pour vous.... Maintenant, je dois enfin remplir un engagement cher à mon cœur : j'ai promis ma main à celui qui *mériterait d'obtenir la place qui vous est donnée ;* il n'a su que s'en rendre digne !.... Comment ! interrompit Damoville, que voulez-vous dire? — Que l'académie vous choisit, et que j'épouse Luzincour. A ces paroles, Luzincour éperdu, se précipite aux genoux d'Aurélie. Et pensez-vous, interrompit Damoville transporté de fureur, pensez-vous, madame, n'avoir rien à craindre du ressentiment d'un homme que vous avez trompé avec tant de perfidie? Je ne vous ai point trompé, répondit froidement Aurélie : rappelez-vous les expressions de mon billet ; les voici : *Il y a une place vacante à l'académie ; celui qui mérite de l'obtenir, est à mes yeux seul digne de mon choix.* La modestie de Luzincour et votre vanité, ont seules produit l'erreur où vous avez été tous deux : si vous aviez su l'un et l'autre vous rendre justice à vous-mêmes, ce billet n'aurait pu vous abuser.

Au reste, poursuivit Aurélie, je vais

calmer aisément la colère qui vous agite. Depuis long-temps je vous connais, Damoville; un intrigant n'est pas aussi difficile à pénétrer que vous l'imaginez. Mais d'ailleurs voici des lettres qui ne peuvent laisser de doutes sur votre caractère. En disant ces paroles, Aurélie tire de sa poche un porte-feuille, elle l'ouvre, et montrant à Damoville les papiers qu'il contient: Connaissez-vous cette écriture, reprit-elle? C'est la vôtre. O ciel! s'écria Damoville, par quelle trahison ces lettres se trouvent-elles entre vos mains? Vous parliez de ressentiment, répondit Aurélie; jugez si celui d'une femme est à craindre! .... Je suis déchirée dans ces lettres adressées à madame d'Herblay. Beaucoup d'autres personnes y sont traitées avec aussi peu de ménagement. Madame d'Herblay, votre confidente alors, eut par la suite à se plaindre de vous; elle ne se brouilla point, mais elle se vengea. Croyant que mon projet était de vous épouser, elle me fit remettre ce recueil de lettres quinze jours avant sa mort. Vous voyez, ajouta Aurélie, que vous ne connaissiez pas toutes les raisons que je pouvais avoir de ne pas *pleurer* en vous entendant lire son *éloge*. Je me flatte qu'à présent cette insensibilité vous paraît moins étrange.

Après ce discours, Aurélie s'assit et cessa de parler. Damoville confondu, anéanti,

restait debout immobile à sa place. Il y eut un moment de silence. Enfin, Damoville prenant la parole : Achevez, madame, dit-il, achevez de me prouver à quel point le ressentiment et la haine d'une femme peuvent être funestes. Montrez ces lettres à mes ennemis, rendez-les publiques, perdez-moi, vous le pouvez..... J'ose assurer, interrompit Luzincour, qu'Aurélie est incapable d'éprouver de semblables sentimens.... Rassurez-vous, Damoville, reprit Aurélie. Madame d'Herblay alors vous était nécessaire. Elle me haïssait sans me connaître, et pour lui plaire, vous n'avez pas hésité à lui dire du mal de moi : vous m'avez noircie, calomniée ; mais je ne vous hais point, et je n'ai point de ressentiment. Vous manquez de principes. Vous croyez que la droiture et la vertu nuisent à la fortune, vous êtes par calcul intrigant et méchant : j'ai voulu, non me venger, mais vous donner une utile leçon qui peut profiter à tout âge. J'ai voulu vous démontrer la révoltante absurdité du système affreux que vous avez suivi. Quel fruit retirez-vous de tous vos artifices ? Croyez-vous maintenant que par l'intrigue et par la cabale on puisse à la fois engager le public à lire ses ouvrages, déterminer les étrangers à les traduire, et l'emporter sur un rival qui ne doit sa réputation qu'à ses talens ? Adieu. Voici toutes vos lettres,

je les remets entre vos mains ; je ne les ai gardées que pour vous les rendre. A ces mots, Damoville saisit le porte-feuille que lui présente Aurélie, et au même instant il s'échappe précipitamment et disparaît.

Alors Luzincour se livra à tous les transports que l'amour, la reconnaissance et l'excès de la joie peuvent inspirer. Je vous ai trompé, lui dit Aurélie, mais je voulais vous éprouver ; j'avais tant d'intérêt à vous connaître ! Depuis long-temps j'étudie votre caractère, et je suis sûre enfin qu'en faisant votre bonheur, j'assure le mien.

Le soir même de ce jour heureux, Luzincour, en s'arrachant d'auprès d'Aurélie, fut chercher le vicomte. Il passa une partie de la nuit à s'entretenir avec lui de son bonheur. Il avait écrit sur-le-champ à son père. Ce dernier, au comble de ses vœux, vint à Paris. Il voulait conduire lui-même à l'autel un fils si chéri et si digne de l'être. Luzincour reçut la main d'Aurélie. En sortant de l'église, son père le prit dans ses bras, et le serrant contre son sein : O mon fils ! s'écria-t-il, je te l'avais dit, la droiture, le mépris de l'intrigue, le respect pour la religion et les mœurs, distinguent les auteurs estimables, et forment les réputations solides : l'amour de la véritable gloire produit seul les succès désirables ; et tôt ou tard le bonheur doit être le prix des vertus et des talens.

DAPHNIS ET PANDROSE,

OU

LES ORÉADES,

CONTE MORAL.

AVERTISSEMENT.

JE voulais prouver que l'amour n'est qu'une illusion, qu'il *promet le bonheur, et ne peut que le troubler ou le détruire.* Il m'a semblé que les allégories de la mythologie rendaient ces vérités morales plus frappantes : alors j'ai cherché un sujet dans la fable, et j'en ai trouvé un qui convenait parfaitement *à mon plan d'idées.* Le voici :

« Daphnis, jeune berger de » Sicile, et fils de Mercure, aima » une nymphe, avec laquelle il ob- » tint du ciel, que celui des deux » qui violerait le premier la foi con- » jugale deviendrait aveugle. Daph- » nis ayant oublié son serment, et » s'étant attaché à une autre nym- » phe, fut privé de la vue sur-le- » champ. » *Dict. de la Fable, par Chompré.*

Comme je savais depuis long-temps que la fable offrait encore une foule de traits qui ne sont point connus, et beaucoup de personnages intéressans, d'héroïnes, de nymphes, et même de divinités, qui ne le sont pas davantage, j'étais bien sûre de pouvoir du moins présenter des tableaux nouveaux; et dans ce genre, c'est un mérite assez rare. Je ne puis cependant me vanter d'avoir fait, pour composer ce petit conte, des recherches bien profondes. Un volume in-12 m'a suffi; c'est le dictionnaire de la fable, qui est entre les mains de toutes les jeunes personnes, que tout le monde estime avec raison, pour la prodigieuse quantité de faits qu'il contient, et qui seul donnerait une connaissance assez étendue de la mythologie, si on prenait la peine de le lire; mais on le lit si peu, que je crois nécessaire, pour l'in-

telligence de ce conte, de placer ici, comme à la tête d'une comédie, une liste où l'on trouvera les noms de mes principaux personnages ; au reste, c'est un usage suivi par plusieurs auteurs Anglais. (*a*)

(*a*) Richardson, au commencement de Clarisse, donne la liste de tous ses personnages, etc. Je ne vois pas pourquoi nous n'adoptons pas cet usage qui ajoute à la clarté, comme nous avons pris de ces mêmes romans, celui de retrancher dans les nôtres les *répondit-il*, *répliqua-t-il*, etc.

PERSONNAGES.

VÉNUS.

L'AMOUR.

MERCURE, *fils de Jupiter et de Maïa.*

DRYAS, *fille de Faunus* (a), *et déesse de la pudeur et de la modestie. Il n'était pas permis aux hommes de se trouver aux sacrifices qu'on lui offrait. Elle était au rang des divinités champêtres : on l'honorait dans les villes, mais elle n'habitait que les prairies, les bois, les montagnes.*

DAPHNIS, *berger de Sicile, fils de Mercure, et amant de Pandrose.*

PANDROSE, *l'une des Oréades, c'est-à-dire, nymphes des montagnes.*

CYNISCA, *fille d'Archidamas. Elle remporta la première le prix de la course des chars aux jeux olympiques ; ce qui lui fit décerner de grands honneurs.* Voy. Dict. de la Fable. (*b*)

La plus grande partie de l'action se passe en Sicile, et j'ai placé la scène sur le mont Etna, dont je suppose que Pandrose était une des Oréades.

(*a*) Faunus, fils de Picus, établit un culte public pour Saturne son aïeul, et mit au nombre des dieux Picus son père, et Fauna, sa femme et sa sœur. Il fut lui-même honoré comme un dieu. Sa femme fut regardée comme la première des déesses Fanes, espèce de divinités que l'on consultait particulièrement sur l'avenir. Les Fées ont été substituées aux Fanes. *Dict. de la Fable.*

(*b*) Cette Cynisca était fille d'Archidamas, *roi de Sparte.* Le dictionnaire de la Fable n'en dit rien ; mais tous les anciens auteurs qui parlent de Cynisca le disent.

Description

Description de l'Etna.

Ce fut sur le mont Etna que Pluton enleva Proserpine qui cueillait des fleurs et en formait des couronnes. Cyane, qui voulut s'opposer à l'enlèvement, fut changée en fontaine. On peut découvrir de l'Etna le fleuve Acis, qui porte encore aujourd'hui ce même nom. Les gouffres de Carybde et de Scylla sont aussi en Sicile, ainsi que la fontaine Aréthuse. *Le lac des Palisques* se trouvait sur l'Etna ; en voici l'origine. La muse Thalie, aimée de Jupiter, et craignant la colère de Junon, pria la terre de l'engloutir. Sa prière fut exaucée : dans cette situation, elle devint mère de deux enfans jumeaux, qui furent appelés Paliques ou Palisques, parce qu'ils naquirent deux fois ; la première, en recevant la vie; la seconde, en sortant de la terre et recevant le

jour. Il se forma deux lacs, formidables aux parjures et aux criminels, dans l'endroit où ils naquirent sur le sommet de l'Etna. Les Siciliens sacrifiaient aux Palisques comme à des divinités. Les poëtes ont feint que les forges de Vulcain étaient établies dans le mont Etna, et que les Cyclopes y travaillaient continuellement aux foudres de Jupiter. *Dict. de la Fable.*

Je ne donne ici que les explications absolument nécessaires pour l'intelligence du conte : celles qui ne l'étaient pas, sont renvoyées dans des notes à la fin de l'ouvrage. Je n'ai pas employé, à beaucoup près, tous les traits intéressans et peu connus que j'ai trouvés dans le dictionnaire de la Fable, comme on peut s'en convaincre, en lisant dans ce dictionnaire l'histoire de *Lybas*, qui m'aurait fourni un épisode si brillant (si j'avais voulu

donner plus d'étendue à cette bagatelle), et qui serait certainement un très-beau sujet d'opéra ; les métamorphoses si agréables de *Phyllis*, *Péristère*, *Phaloé*, *etc.* et une infinité d'autres traits. Combien de choses neuves aurais-je donc présentées, si au lieu de m'en tenir scrupuleusement à mon petit dictionnaire, j'avais voulu puiser dans les dix-sept ou dix-huit volumes qui contiennent toute la mythologie (*a*)? Mais si j'étais peintre ou poëte, je relirais avec attention ces dix-sept ou dix-huit volumes, afin de n'être pas obligé de copier des descriptions usées, et des tableaux connus de tout le monde.

(*a*) L'Iliade, l'Odyssée, l'Enéide, avec les notes. Les Métamorphoses d'Ovide. Hérodote et les deux premiers volumes de Diodore de Sicile. Mœurs des Grecs par Ménard, etc.

DAPHNIS ET PANDROSE,

OU

LES ORÉADES (a),

CONTE MORAL.

Pasce l'agna l'erbette, il lupo l'agne;
Ma il crudo amor di lagrime si pasce,
Ne' sene mostra mai satollo.
Aminta di Torquato Tasso.

La nuit sombre et tranquille régnait sur l'univers ; le dieu du jour, dans le sein de Thétis, oubliait l'olympe et les mortels, il laissait à sa sœur le soin d'éclairer le monde : l'insensible déesse lui donne à regret sa lumière ; elle méprise, elle hait l'Amour, et sa clarté douce et tendre le favorise. Déjà brille au ciel le malheureux Orion, victime d'un amour téméraire ; il attend l'instant où Diane, dans sa course lente et mesurée, doit se rapprocher de

(a) Nymphes des montagnes.

lui : déjà l'on voit la nymphe aimée de Jupiter, et son fils, le jeune Arcas ; la sensible Andromède paraît auprès de son amant ; on distingue l'étoile brillante de Vénus : tout parle de l'Amour ; aux cieux et sur la terre, tout retrace et peint sa puissance. La fière Diane en soupire ; mais jetant ses regards sur la délicieuse île de Paphos, ce qu'elle y découvre la console pour quelques instans : c'est son ennemi, c'est l'Amour baigné de pleurs sur les genoux de sa mère ; il fait retentir les bocages d'alentour de ses gémissemens et de ses cris : sa colère est celle d'un enfant capricieux ; en cherchant à l'adoucir, on la rend plus impétueuse et plus obstinée. Vénus en vain, pour appaiser l'Amour, le caresse, et le presse dans ses bras ; il se débat et s'agite, sa douleur paraît s'accroître encore, et son dépit devient de la fureur. Vénus, irritée à son tour, le repousse, et lui reproche ses emportemens : Enfant indomptable et cruel, dit la déesse, la douce et facile indulgence te rendra-t-elle toujours plus terrible et plus intraitable ?.... Mais je ne pénètre que trop la cause d'une douleur si vive ; tu n'auras pu sans doute causer tout le désordre, tout le trouble que tu te plais à répandre.... Diviser les dieux et les hommes, voilà tes jeux et tes plaisirs ; tes larmes perfides

ne coulent jamais que par le regret inhumain de n'avoir pu faire tout le mal que tu méditais ! A ces mots, l'Amour s'appaise, et d'un air soumis et tendre, il se rapproche de Vénus, qui déjà lui tend les bras ; la déesse essuie doucement les pleurs de l'Amour avec le voile divin qui flotte sur ses beaux cheveux : Ingrat, lui dit-elle, je devrais ne vous plus aimer ; mais quel ressentiment peut tenir contre les larmes de l'Amour ? Tu te plains, tu gémis, et j'oublie ma colère. Ah ! sans doute le bonheur de te pardonner dédommage assez de ton ingratitude. Parle, confie-moi tes peines, mon cœur va les partager.

Eh bien, reprit l'Amour, écoutez donc ce triste récit. Vous le savez, j'ai tout fait pour Daphnis, ce fils chéri de Mercure. Quel autre berger de la Sicile pourrait-on comparer à Daphnis ? Apollon lui-même et les muses oseraient à peine lui disputer le prix du chant ; le dieu de l'éloquence lui donna ses talens brillans et sublimes ; mais Daphnis ne doit qu'à moi l'heureux don de charmer. Hélas, inutile bienfait ! Daphnis, il est vrai, voit toutes les bergères de la Sicile se disputer la gloire de lui plaire, et mille nymphes charmantes prétendre à son cœur ; mais une seule sut attirer et fixer ses vœux, et mes traits ne peuvent rien sur elle ! Parmi

les nymphes agiles, habitantes du mont redoutable où l'on entend nuit et jour le bruit des forges de Vulcain, la plus belle des Oréades, Pandrose, semblable aux déesses, est aimée de Daphnis, et conserve sa liberté ! Daphnis en vain languit et se consume. La nymphe altière dédaigne son hommage, et refuse d'écouter ses chants; elle fuit Daphnis, et méprise l'Amour !... Ah ! si la beauté doit m'élever des autels, puisqu'elle règne par moi, puisque sa gloire est mon ouvrage, que n'étais-je pas en droit d'attendre de Pandrose ! Cependant l'ingrate méconnaît mes bienfaits, et brave ma puissance ! L'orgueilleuse Diane, et la sauvage Dryas, voilà les divinités qu'elle me préfère ! La fille de Faunus l'emporte sur moi; elle sait l'art d'attirer et de retenir Pandrose dans sa grotte champêtre; Pandrose révère et consulte Dryas, elle écoute avec plaisir les tristes leçons d'une raison farouche, et son cœur est insensible à tous les charmes de l'Amour ! O Vénus ! ô ma mère ! dois-je supporter tant d'outrages, et cet excès de honte ? ..... En achevant cette plainte amère, le Dieu se précipite dans les bras de Vénus; son visage divin est inondé de larmes; Vénus y mêle les siennes. Telle au lever de l'aurore on voit la reine brillante des fleurs, baignée d'une douce ro-

sée, la répandre en perles liquides sur le bouton naissant qui croît au dessous d'elle; ainsi Vénus attendrie laisse couler ses pleurs sur le front charmant de l'Amour.

Console-toi, mon fils, lui dit-elle tendrement; va, ne crains rien; n'es-tu pas certain de séduire, si tu parviens à te faire écouter? Toi qui sais si bien prendre mille formes différentes, pourquoi t'offrir aux timides regards de Pandrose sous des traits qu'elle redoute? Tu n'es jamais plus dangereux que lorsque tu te déguises; combien de fois ainsi n'as-tu pas abusé les immortels, et Jupiter lui-même? Il te sera plus facile encore de tromper Dryas et Pandrose : cache tes flèches meurtrières, ton arc et ton carquois, cache surtout tes ailes... et ton triomphe est assuré. A ces mots, l'Amour sourit et se ranime; il embrasse Vénus, et s'élançant dans les airs avec rapidité, il dirige son vol audacieux vers les bords fortunés de l'Aréthuse.

Déjà l'aurore vermeille s'élève et dore l'horizon : aux premiers rayons de sa douce lumière, la nature semble se réveiller, les fleurs ouvrent leur sein et parfument les airs; le volage amant de Flore agite les feuillages, et se joue dans les roseaux; la tendre Philomèle fait retentir les bois du son harmonieux de sa voix plaintive et touchante; Écho répond à ses tristes ac-

cens, et ; malheureuse comme elle, se plaît à les répéter. Tout enfin se ranime, tout reprend le sentiment et la vie.

L'Amour, du haut des airs, jette les yeux sur la Sicile ; il apperçoit, sur les sommets de l'Etna, les Oréades dispersées ; il distingue aisément Pandrose ; l'Amour s'arrête un moment pour contempler la nymphe. Ainsi l'aigle redoutable, planant au dessus des nuages, jette un regard avide et perçant sur la colombe innocente, prête à devenir sa proie ; ainsi le dieu de Paphos triomphe en admirant l'air ingénu, la grace de Pandrose, et sa beauté céleste.... La nymphe appelle ses compagnes ; toutes se rassemblent à sa voix, et la troupe brillante et légère descend la montagne, et tourne ses pas vers la grotte de Dryas. L'Amour alors suit les conseils de Vénus ; il change de forme, il prend la taille et les traits de la jeune et naïve Coronis, la compagne chérie de Pandrose, et à la faveur de ce déguisement, le dieu téméraise pénètre dans la grotte sacrée dont jusqu'à ce jour l'entrée lui fut interdite.

Tout blesse les regards de l'Amour dans ce paisible lieu, asyle révéré de l'innocence et du bonheur : la grotte, ouvrage d'une déesse, offre aux yeux étonnés l'aspect d'un temple auguste, à la fois magnifique et champêtre ; des colonnes d'albâtre, dé-

corées de guirlandes de lauriers et d'immortelles, soutiennent l'édifice ; les murs sont revêtus de marbre de Paros, d'une blancheur éblouissante ; une main divine a tracé sur ces lambris des bas-reliefs où l'on voit l'histoire des femmes vertueuses qui furent l'ornement de leur sexe et l'honneur de leur patrie. Ici le marbre représente ces héroïnes généreuses qui se dévouèrent au salut public ; on voit les filles d'Antipœnus s'immoler pour la prospérité de Thèbes, et les courageuses Hyacinthides offrir le même exemple ; du bûcher fatal où furent consumées les filles d'Echion, on voit naître de leurs cendres et s'élever deux jeunes hommes couronnés. Prodige éclatant et glorieux, fait pour honorer une vertu sublime, et pour consoler un père infortuné. (1)

A côté de ces héroïnes, sont placées toutes les victimes intéressantes de l'amour filial ; les sept filles d'Alcyon, ne pouvant survivre à leur père, et se précipitant dans les flots ; la charmante Erigone, s'immolant auprès du tombeau d'Icare ; la belle Hypsipyle, s'exposant à perdre et son trône et la vie, pour dérober Thoas à la fureur des femmes de Lemnos. On voit encore la vaillante Harpalice, semblable à Pallas ; au milieu d'un combat sanglant, elle brave tous les dangers et la mort qui s'offre à ses

regards sous mille formes différentes ; elle ne voit que son père, elle se jette au devant de lui, et cherche à recevoir tous les coups qu'on veut lui porter ; elle l'arrache enfin des mains des ennemis, et le reconduit victorieux dans la Thrace. On trouve aussi parmi cette troupe héroïque, les tendres sœurs du jeunes Hya, celles de l'imprudent Phaéton, et les Méléagrigrides (2) : l'aimable déesse de la pudeur s'est plu surtout à retracer l'image des nymphes vertueuses qui surent éviter tous les pièges de l'Amour. Panope, Aréthuse, Syrinx et la belle Daphné, Tucia et Claudi, si chères à Vesta, Anaxabie protégée de Diane, Bolina qui fut insensible à l'amour du plus charmant de tous les dieux ; elle est représentée dans l'instant où, pour se dérober aux poursuites d'Apollon, elle s'élance dans la mer ; elle croit y trouver une mort certaine, mais son amant lui-même, en gémissant de sa vertu, est contraint à l'admirer : il implore Jupiter ; aussitôt la nymphe est rendue à la vie, et, digne d'habiter l'olympe, elle reçoit l'immortalité. (3)

Dryas n'a pas oublié de placer dans son temple, les mères tendres et les épouses fidelles. Ici paraissent, dans les momens les plus intéressans de leur vie, Pénélope, Artémise, Andromaque, Alcyone, et la

généreuse Alceste ; la malheureuse Argie rendant les derniers devoirs à son époux ; Laodamie expirante à la vue de l'ombre de Protésilas, et suivant chez les morts cette ombre adorée. Plus loin, on apperçoit Arganthone et Canens, consumées par la douleur ; l'infortunée Clytie, renonçant au jour qu'elle déteste, et la courageuse et fidelle Évadné, se précipitant sur le bûcher de son époux (4). Dans la foule des femmes que la tendresse maternelle a rendues célèbres, on distingue surtout la sensible Pirène, et la nymphe qui donna le jour à Cycnus.... Fatal voyage des Argonautes, vous coûtez la vie à la plus tendre mère ! Amphinome ne peut supporter l'absence de Jason, elle se plonge un poignard dans le sein ! .... Callipatira, mère aussi tendre et plus heureuse, sait braver mille dangers pour suivre son fils aux jeux olympiques, et jouir du bonheur de le voir couronner (5). Dans le fond du temple de Dryas, la déesse a placé des statues qui représentent les déités chères à son cœur : la fidelle Amitié, l'auguste Vesta, et les deux sœurs immortelles qui président à la pureté des mœurs (*a*). L'Amour soupire et s'indigne qu'on puisse lui préférer ces paisibles divinités. Il voit avec plus de dépit encore,

(*a*) Callianasse et Callianire. *Dictionnaire de la Fable.*

la belle et chaste Dryas entourée de toutes les nymphes des eaux, des montagnes, des bois et des prairies (6). La déesse est assise sur un trône de verdure et de fleurs; le lis majestueux et l'humble violette naissent et croissent autour d'elle et sous ses pas; un voile d'une blancheur éclatante cache une partie de son visage, et retombe en plis ondoyans sur ses épaules et sur sa taille; l'Amour lui-même est forcé d'admirer l'éclat de sa fraîcheur, sa grace touchante, et la douce majesté qui brille sur son front; il brûle du désir d'approcher de Dryas, de la contempler de plus près; mais un sentiment nouveau pour lui le retient, l'arrête, et, par un charme que l'Amour ne peut concevoir, la déesse l'attire et lui en impose.

Cependant les nymphes se dispersent dans la grotte. Pandrose revient s'asseoir aux pieds de la déesse; l'Amour, inséparable de Pandrose, et toujours sous la forme de Coronis, reste auprès d'elle. Alors Dryas donne à la nymphe d'utiles leçons, et d'une voix pleine de douceur: Ma chère Pandrose, ajouta-t-elle, défiez-vous toujours des piéges de l'Amour; ce n'est pas en se montrant qu'il est le plus à craindre, c'est surtout lorsqu'il se cache!... c'est ainsi qu'il surprit Mélantho, Leucothoé, l'innocente Calisto, et la belle

Pomone (7). Il ne triomphe qu'en trompant, qu'en produisant de vaines illusions; il promet le bonheur, mais il ne peut que le troubler ou le détruire. Ainsi parla Dryas; Pandrose promit de suivre ses conseils; l'Amour sourit. La nymphe ingénue rappelle ses compagnes, et s'appuyant avec sécurité sur le bras de la dangereuse Coronis, elle quitte la grotte de Dryas. A peine est-elle sortie de cet auguste asile, qu'un trouble nouveau s'élève dans son cœur. Interdite et rêveuse, elle suit l'Amour qui la guide et l'entraîne loin de ses compagnes; il lui fait parcourir des chemins semés de fleurs; mais à travers ces routes inconnues, Pandrose entrevoit avec effroi des précipices escarpés et de profonds abymes. O Coronis, dit-elle enfin d'une voix faible et tremblante, Coronis, où me conduisez-vous? Nous sommes sur l'Etna, répond l'Amour; voyez cette fumée qui s'élève en épais tourbillons, nous approchons du sommet; rassurez-vous, nymphe charmante. Eh quoi donc! que pouvez-vous craindre? Je ne sais, dit Pandrose, cependant jamais je n'ai ressenti l'émotion que j'éprouve. Où sont nos compagnes? allons les retrouver.... Pandrose veut appeler Polixo, Dymas, Phaloé, ses amies les plus chères; mais fatiguée d'une course rapide et pénible, elle manque de force

et de voix ; l'Amour l'invite à se reposer dans un bocage de myrtes et de roses, non loin du gouffre épouvantable au fond duquel les noirs Cyclopes forgent les foudres de Jupiter. Pandrose s'arrête et s'assied sur un siége de gazon ; elle ne peut concevoir ce qui se passe dans son ame ; en vain elle veut écarter de son imagination le souvenir de Daphnis, elle croit le voir et l'entendre ; elle se rappelle tous les vers que Daphnis a faits pour elle ; les sons touchans de la voix et de la lyre du berger, retentissent à son oreille ; chants si doux, si mélodieux, et que jamais la nymphe n'écouta qu'en fuyant, comme la biche craintive et légère, qui n'entend que de loin le bruit du cor et les cris redoublés du chasseur ardent qui la poursuit et qu'elle évite.

Plongée dans une profonde rêverie, Pandrose garde le silence ; l'Amour la considère avec malignité ; enfin, prenant la parole : O Pandrose, dit-il, que ces lieux sont charmans ! quels souvenirs ils retracent !... C'est ici, c'est près de ce bocage que l'aimable fille de Cérès cueillait des fleurs et formait des couronnes de roses, lorsque le redoutable souverain des enfers s'offrit à ses regards. C'est ici que l'Amour sut attendrir ce dieu farouche, inflexible et cruel..... En vain

l'imprudente Cyane veut s'opposer à des transports inspirés par l'Amour, elle perd à la fois et sa forme et la vie, elle n'est plus qu'une onde fugitive. Vous la voyez errer à travers ces gazons fleuris. Qu'il est doux de rêver sur ses bords!.... Je crois entendre la voix plaintive de Cyane; son murmure semble nous dire : O nymphes! craignez de résister à l'Amour.... Plus loin, vous découvrez la fontaine Aréthuse; en métamorphosant la nymphe, Diane crut la soustraire aux poursuites d'Alphée; mais Alphée, protégé par l'Amour, sut bientôt se réunir à ce qu'il aime. Voyez la fontaine rejaillir, retomber, et se précipiter en écumant dans la vaste et profonde mer. C'est l'Amour qui donne à ses flots ce mouvement impétueux; il entraîne Aréthuse et la conduit vers son amant. Jetez les yeux du côté de ce rocher, c'est au pied du cèdre majestueux qui l'ombrage, que la sensible Galathée s'entretenait avec Acis.... Voilà le fleuve, monument éternel des regrets de la néréide, et du pouvoir de l'Amour (*a*).

Mais quel bruit frappe nos oreilles! Au déclin du jour, les bergers, en ramenant leurs troupeaux, chantent gaiement leurs

(*a*) On sait que Polyphème écrasa Acis sous un rocher, et que Galathée changea en fleuve le sang de son amant. On trouve encore aujourd'hui en Sicile le fleuve *Acis*.

amours ; chacun va retrouver au hameau la bergère qu'il aime : que ce moment doit être doux, si nous en jugeons par la joie qu'il inspire ! Entendez-vous ces charmans concerts, le son des flûtes et des lyres champêtres, uni à ces voix mélodieuses ? Les bois, les vallons et les rochers retentissent du nom de l'Amour.... Ah ! si ce dieu causait tant de peines, s'il était vrai qu'il fût tel que le dépeint Dryas, le célébrerait-on avec ces transports éclatans ? ... Mais qu'avez-vous, Pandrose, poursuivit l'Amour, vous paraissez agitée ? Ah ! dit Pandrose, je crois reconnaître la voix.... Coronis, écoutez.... Eh bien, reprit l'Amour en souriant, quelle voix croyez-vous reconnaître ? ... Celle d'un berger, répondit Pandrose en rougissant. Mais quel berger, demande encore l'Amour ? O Coronis, dit Pandrose, ma chère Coronis ! hier, je vous parlais de lui sans crainte et sans embarras.... et maintenant je ne sais pourquoi je n'ose prononcer son nom.... Mais, grands dieux ! cette voix se rapproche ! Ah ! fuyons, Coronis..... Il n'est plus temps,.... s'écria l'Amour. Comme il disait ces mots, tout-à-coup Daphnis paraît, il s'élance vers Pandrose éperdue, et tombe à ses genoux. Pandrose veut en vain l'éviter, l'Amour la retient et l'arrête. La nymphe se plaint

de cette violence, mais elle y cède et ne s'en irrite pas. Cependant, après avoir écouté Daphnis pendant quelques instans, Pandrose s'arrache enfin des bras de l'Amour. O Pandrose, arrêtez, s'écrie Daphnis, arrêtez! vous voulez ma mort, vous me haïssez! je rends graces aux dieux de n'être pas immortel!.... Oui, si vous refusez de m'entendre, je vais me précipiter dans ce gouffre profond, je vais terminer une vie qu'il ne m'est plus possible de supporter. Il dit, et Pandrose vaincue par l'effroi, se rapproche en tremblant, et se laisse guider par l'Amour, qui, triomphant, la ramène dans le bocage. Elle écoute les plaintes de Daphnis, elle lui répète mille fois qu'elle ne ressent pour lui qu'une tendre amitié, qu'elle sera toujours insensible à l'amour; cependant le berger est satisfait, et Pandrose, en le quittant, lui promet de revenir le lendemain dans ce bocage, où la nuit les surprit.

Aussitôt que parut l'aurore, Pandrose, remplie de trouble, d'inquiétude, accablée par un triste pressentiment, fut chercher Dryas, et lui ouvrit son cœur. La déesse soupira; elle plaignit Pandrose. Aimable nymphe, lui dit-elle, c'en est donc fait, l'Amour a séduit votre cœur! Puisse le dangereux fils de Mercure, puisse Daphnis sentir tout le prix de sa victoire, puisse enfin le flambeau de l'hymen s'al-

lumer pour votre bonheur ! ce dieu sage et paisible s'accorde mal avec l'Amour ; il veut des sentimens durables, et l'Amour n'en peut inspirer que de fragiles (8) : les obstacles, les craintes, l'inquiétude, nourrissent l'amour ; c'est un feu léger qui s'éteint, s'il n'est sans cesse agité..... Mais ne cherchons point à lire dans l'avenir. Recevez, ô ma chère Pandrose ! ce gage de la tendresse de Dryas, ce voile que mes mains ont tissu ; portez-le toujours, ne le quittez jamais ; il ne peut fixer l'Amour, mais il vous rendra plus belle aux yeux de votre époux. A ces mots, Pandrose attendrie, reçoit à genoux le voile divin que lui donne la charmante déesse de la pudeur, elle s'en couvre avec respect. Le voile attaché sur sa tête, cache ses beaux cheveux et sa taille élégante et majestueuse ; mais il lui donne une grace nouvelle et touchante ; et quoiqu'il dérobe aux yeux une partie de ses charmes, il ajoute encore à sa beauté.

Pandrose, malgré sa promesse, ne peut se décider à retourner au bocage ; mais elle fuit ses compagnes, leur joie pure et naïve l'importune ; elle cherche la solitude, et parcourt tristement la montagne ; sa rêverie la conduit près du gouffre de Scylla ; Pandrose frémit en entendant les cris effrayans de la malheureuse fille de Phorcus.

O nymphe infortunée, s'écrie-t-elle, quelle est la situation horrible où t'a réduit l'Amour ! Hélas ! de quels maux affreux l'indifférence t'eût préservée ! Si jamais ton cœur n'eût connu l'Amour, nous te verrions encore sur ce rivage, briller parmi les néréides, et les effacer toutes par l'éclat de ta beauté !... Tes gémissemens retentissent jusqu'au fond de mon ame; jamais ils n'ont produit sur moi une impression si douloureuse..... O fatal et terrible exemple !... Ah ! fuyons ce funeste lieu ! En prononçant ces paroles, la nymphe précipite ses pas ; elle arrive bientôt près du lac révéré, si redoutable aux parjures ; l'amant infidelle, l'ami perfide, n'osent approcher de ses bords sacrés. La rive est déserte et solitaire, l'aimable innocence et la vertu peuvent seules la parcourir sans crainte et sans danger. (*a*)

La nymphe s'arrête et se repose au pied d'un saule. Dans cet instant, Daphnis, guidé par l'Amour, s'offre aux regards de Pandrose ; il s'approche il est à ses genoux, il lui jure une constance éternelle. Pandrose attendrie, troublée, sent tout le prix d'un serment prononcé sur le bord du lac des Palisques ; ne pouvant douter du cœur de son amant, la pudeur seule

(*a*) *Le lac des Palisques*. Voyez l'Avertissement.

l'empêche d'avouer les sentimens qu'elle éprouve. Cependant Daphnis veut connaître son sort, il presse la nymphe de s'expliquer. Parlez, ô Pandrose! lui dit-il, parlez; Daphnis doit-il renoncer au bonheur, à la vie, ou daignez-vous autoriser ses espérances? Pandrose ne répond rien, mais ses joues se colorent du plus vif incarnat, et baissant les yeux, elle prend doucement son voile, et s'en couvre le visage. L'heureux Daphnis comprit cette réponse : O nymphe adorable, s'écria-t-il! aveu charmant qui comble tous mes désirs!.... Oui, Pandrose, dans ce lieu témoin de ma félicité, mes mains élèveront un autel à la Pudeur, et sur cet autel divin, j'y placerai la statue de l'Amour (9)!... O vous, frères immortels et généreux, implacables ennemis du crime et du parjure, vous, terribles divinités que la Sicile adore, écoutez mes sermens : Par cette onde pure et redoutable, je jure à Pandrose une éternelle fidélité; si jamais je trahis un serment si sacré, je ne serai plus digne de voir et Pandrose et le jour; ô Dieux puissans! privez-moi de la lumière, qu'au même instant la clarté des cieux me soit ravie : ce châtiment, plus affreux que la mort, serait encore pour un tel crime un supplice trop doux. A ces mots, des larmes délicieuses inondèrent le beau visage de Pandrose; elle se

lève, s'approche des bords du lac, et tombant à genoux à côté de Daphnis : Dieux immortels, s'écria-elle, je m'engage par les mêmes sermens que Daphnis vient de faire !.... Dans cet instant, l'Amour, quittant la forme de Coronis, vint s'offrir à Pandrose sous ses véritables traits ; il lui promit un bonheur pur et durable, et voulut présider lui-même au doux hymen qui bientôt unit les deux amans.

Pandrose ne fut pas long-temps sans regretter les charmes de la tranquillité perdue pour elle ; plus sensible que jamais, elle connut cependant qu'elle n'était point heureuse. Daphnis l'assurait toujours de sa tendresse ; il avait encore le même langage, mais il n'avait plus l'expression qui persuade. Pandrose n'osait se plaindre ; Daphnis la croyait satisfaite, et c'était sans doute un tort de plus. L'aimable nymphe ne confiait qu'à Dryas ses peines secrettes ; elle répandait dans son sein des larmes amères, que la déesse elle-même lui conseillait de cacher toujours à Daphnis.

Cependant, l'indiscrète messagère du souverain des dieux, l'agile et prompte Renommée, après avoir parcouru la Grèce, dirige son vol rapide vers la Sicile, elle s'arrête sur les sommets de l'Etna. (*a*)

(*a*) « La Renommée, messagère de Jupiter ; elle se plaçait » sur les plus hauts lieux pour publier toutes sortes de nou» velles. Elle ne pouvait se taire. » *Dictionnaire de la Fable.*

Alors elle publie que deux nouveaux jeux seront célébrés en Élide, et que la fille d'Archidamas, la belle et fière Cynisca, doit disputer, aux jeux olympiques, le prix de ces courses de chars que les Grecs viennent d'instituer. Cette nouvelle inspire à Daphnis une curiosité qu'il ne peut surmonter; la timide Pandrose n'a pas la force de combattre une résolution qui l'accable. Daphnis part, et laisse Pandrose accablée de tristesse. En vain elle cherche à se distraire; l'inquiétude la dévore, la cruelle et sombre jalousie déchire et flétrit son cœur. Enfin, elle se décide à suivre les traces de Daphnis : n'osant s'adresser à l'auteur des maux qu'elle endure, n'osant implorer l'Amour, elle invoque Jupiter : Souverain maître des hommes et des dieux, dit-elle, daignez me transporter aux lieux que Daphnis habite, et daignez encore me rendre invisible à tous les yeux, pendant tout le temps que je désirerai l'être. Sa prière fut exaucée. Au même instant, elle se trouve en Élide, et dans la vaste et brillante arène d'Olympie. La course des chars allait commencer. Pandrose invisible, et dans la foule des spectateurs, ne voit que Daphnis, et s'élance vers lui; elle ne sentit d'abord que la joie de se retrouver à côté de l'aimable Daphnis, et paya cher cet instant de bonheur.

Tout-à-coup, on voit s'avancer fièrement dans la lice, la belliqueuse fille d'Archidamas ; elle est sur un char élégant, en forme de coquille, et recouvert de lames d'or, dont l'éclat éblouit les yeux ; une robe de pourpre, une ceinture d'or, un diadème de perles, forment sa parure, à la fois simple et magnifique. Sa beauté imposante et majestueuse, attire et fixe tous les regards ; elle conduit avec assurance ses quatre chevaux attelés de front, et s'arrête à la barrière ; alors elle jette un coup d'œil fier et dédaigneux sur les princes et les héros Grecs qui osent entrer avec elle dans la lice ; on voit qu'elle est sûre de la victoire, tous les cœurs la lui désirent, et ses rivaux mêmes s'étonnent d'avoir pris l'engagement de la lui disputer.

Au milieu de la vaste enceinte que doivent parcourir les chars, s'élève un autel majestueux, sur lequel est placé un aigle de bronze aux ailes éployées ; on fait mouvoir un ressort caché, l'aigle s'agite et bat des aîles, au même instant les trompettes éclatantes donnent le signal du départ, et les chars s'élancent dans l'arène. La belle Cynisca les devance tous, elle est animée par le bruit des fanfares, les acclamations et les vœux des spectateurs : en vain ses rivaux humiliés, passant subitement de l'admiration à la jalousie, veulent l'intimi-

der

der par leurs cris, et ne pouvant l'atteindre, cherchent du moins à l'effrayer, à la décourager; Cynisca montre toujours un front serein; elle est insensible aux clameurs de l'envie; elle poursuit sa course glorieuse, et ne voit que les lauriers immortels dont la patrie va la couronner. Enfin elle arrive au but, elle se précipite de son char, elle embrasse le chêne antique, l'arbre sacré qui termine la carrière, et que jusqu'à ce jour mémorable, la main d'une femme n'avait jamais touché. Mille cris de joie s'élèvent dans les airs. Au bruit des instrumens et des voix qui célèbrent son nom, Cynisca est portée dans un char de triomphe, à l'autre extrémité de la lice, auprès du tombeau d'Endymion; on la place sur un trône somptueux, brillant d'or, d'argent, et décoré de la pourpre de Tyr la plus éclatante, et de festons de pampre et de lauriers. Cynisca reçoit le prix qu'elle vient de remporter; alors de nouveaux jeux recommencent.

On va disputer le prix du chant. Daphnis entre dans la lice; Pandrose, toujours invisible, suit ses pas. La nymphe, agitée d'une mortelle inquiétude, voit en tremblant Daphnis se rapprocher de la belle et dangereuse Cynisca: elle n'a que trop su lire au fond du cœur de son volage époux! .... Mais elle cherche à s'abuser, elle veut douter

encore de son malheur ; elle craint de calomnier ce qu'elle aime, en se livrant à la jalousie qui l'éclaire. Cependant Daphnis prend la lyre qu'on lui présente, il chante, et le premier mot qui sort de sa bouche, c'est le nom de Cynisca. La malheureuse Pandrose frémit : elle entend Daphnis à côté d'elle célébrer sa rivale ; elle retrouve cette expression passionnée que Daphnis avait autrefois, en se plaignant de sa rigueur. Hélas ! dit-elle, c'est ainsi qu'il a chanté Pandrose !... Les Grecs charmés applaudissent avec transport. Daphnis, insensible à la gloire, n'est occupé que de Cynisca. On lui donne le prix, il reçoit la couronne de myrte, et s'avançant impétueusement vers Cynisca, il dépose à ses pieds et sa lyre et sa couronne (11)....

Dans ce moment fatal, un voile épais couvre ses yeux, et dérobe à ses regards la brillante clarté du jour ; il pousse un cri perçant : Dieux vengeurs, s'écrie-t-il !.. La parole expire sur ses lèvres tremblantes ; Pandrose s'élance vers lui ; l'infidelle et malheureux Daphnis tombe évanoui dans les bras de la nymphe qu'il vient de trahir. Mercure, touché du destin de son fils, enveloppe les deux époux dans un nuage ; il les enlève aux yeux des spectateurs étonnés, et les transporte ainsi près du mont Olympe en Thessalie, dans la délicieuse vallée de Tempé. Mercure pose doucement

son fils sur un lit de gazon; Daphnis est toujours plongé dans un profond évanouissement; Pandrose, à genoux près de lui, inonde son visage de larmes; la nymphe n'est plus invisible. Mercure la contemple avec étonnement, il admire sa beauté, sa grace plus touchante encore : Amour, dit-il, cruel Amour, quels sont tes caprices! O Pandrose, si vous n'avez pu fixer Daphnis, quelle nymphe osera jamais compter sur la fidélité de son amant!... Mon fils est aussi coupable qu'il est infortuné : hélas! il ne m'est pas possible de changer son sort, je ne puis rien sur son cœur, je ne puis même lui rendre la lumière, il faut qu'il expie son crime; tel est l'arrêt prononcé par les dieux vengeurs qui le poursuivent. Mais vous, ô nymphe charmante, il n'est pas juste que vous gémissiez sous le poids de la chaîne qu'un ingrat a brisée; et je vais vous proposer un moyen qui pourra vous rendre et le repos et la tranquillité.

Non loin de cette vallée, au pied du mont Olympe, on trouve la fontaine Argyre; ses froides eaux ont la vertu de faire perdre jusqu'au souvenir d'une tendresse malheureuse (*a*); mais on ne peut approcher de

(*a*) J'ai déjà parlé de cette fontaine dans *les Veillées du Château*. La fontaine Argyre qui, suivant la Fable, avait cette propriété, se trouvait en Thessalie. Je n'ai ajouté à la fable que l'allégorie *du chemin qui conduit à la fontaine*.

ses bords, qu'en s'armant d'un courage inébranlable; l'Amour lui-même en défend l'entrée; il ne s'offrira point à vous accompagné des plaisirs et des jeux, plein d'innocence et de charmes, tel enfin qu'il se montre lorsqu'il veut séduire; vous le verrez menaçant, impérieux et terrible, armé de ses traits cruels, vous repousser avec violence; la sombre et funeste Jalousie, un poignard à la main, secondera ses efforts, tandis que l'aimable et trompeuse Espérance, en vous tendant les bras, ne cherchera qu'à vous éloigner de la rive heureuse où vous devez trouver le terme de vos peines. Mais ne vous laissez point intimider; tous ces objets effrayans ou séducteurs, ne sont que des illusions fantastiques, de vains fantômes, qui s'éloigneront à mesure que vous avancerez, et qui s'évanouiront comme les songes légers, si vous avez le courage de poursuivre votre route. Il ne m'est pas permis de vous guider vers cette fontaine salutaire, on ne peut qu'en indiquer le chemin.

Ah! dit Pandrose, en poussant un profond soupir, j'aurais sans doute le courage d'entreprendre et d'achever ce pénible voyage! Cependant, ô fils de Jupiter, jetez les yeux sur cet infortuné; voyez l'état affreux où l'a réduit le sort impitoyable!... Que deviendrait-il, si je cessais de l'aimer?...

Oui, Daphnis, oui, cher et malheureux époux, je veux conserver des sentimens qui déchirent mon cœur, mais qui du moins adouciront l'horreur de ta situation. Hélas! la triste Pandrose ne pourra te consoler qu'en te trompant .... pour te préserver du désespoir, tout me sera possible! ... O Mercure! écoutez ma prière : Lorsqu'après la course des chars, la belle Cynisca fut portée en triomphe, sa voix se fit entendre, elle adressa ses remercîmens à Jupiter Olympien; je vis, helas! Daphnis s'émouvoir à ses accens. ... Oh! donnez-moi ce son de voix qui le charma; qu'en reprenant l'usage de ses sens, Daphnis puisse croire qu'il est auprès de ce qu'il aime, et que c'est une main adorée qui vient essuyer ses larmes et qui le guide! ... Ma présence ne serait pour lui, dans ces premiers momens, qu'un reproche accablant et cruel; je n'aurai point la barbarie d'ajouter à ses maux, en paraissant vouloir le secourir. Qu'il attribue à ma rivale les soins auxquels je me consacre, j'y consens; si je puis lui rendre le bonheur, que m'importe à quel prix? ...

Nymphe généreuse, dit Mercure, vos souhaits sont exaucés; vous aurez désormais le son de voix de cette rivale qui n'aurait jamais dû vous être préférée; mais à quels tourmens va vous livrer l'erreur de

votre amant ! O Pandrose ! puissiez-vous recueillir le fruit d'un amour si tendre et si fidelle ! En achevant ces paroles, le dieu étend le bras vers Daphnis, et le touche légèrement avec son caducée ; aussitôt Daphnis revient à la vie, il se soulève, il ouvre les yeux ; et se trouvant toujours environné d'épaisses ténèbres, il fait retentir la vallée de ses gémissemens douloureux. Consolez-vous, mon fils, dit Mercure ; l'Amour, cause de votre malheur, vous en offre le dédommagement. A ces mots, le dieu quitte son fils, il s'élève dans les airs, et disparaît aux yeux de Pandrose.

Daphnis se croit seul, abandonné ; il exprime son désespoir par les plaintes les plus touchantes. Pandrose, en l'écoutant, répand un déluge de larmes ; elle pouvait, en parlant, calmer sa douleur, et cependant elle ne peut se résoudre à rompre le silence ; elle redoute mortellement les transports qu'inspireront à Daphnis les premiers mots qu'elle prononcera : sa douleur la pénètre et l'accable, et sa joie lui déchirera le cœur. Mais bientôt la pitié l'emporte sur la jalousie. Daphnis, dit-elle enfin, vous n'êtes point abandonné, l'amour le plus tendre veille sur vos jours. . . . . Dieux ! interrompt Daphnis, dieux ! qu'entends-je ? N'est-ce point une illusion ? est-ce la voix de Cynisca qui vient de frapper

mon oreille ? .... Vous vous taisez ! .... Ah ! parlez, qui que vous soyez, parlez, que j'entende encore cette voix ravissante. Vous ne répondez point. .... Hélas ! me serais-je abusé ? .... Non, Daphnis, reprit la malheureuse Pandrose .... je suis avec vous, et je ne vous quitterai plus. C'est elle, s'écria Daphnis transporté, c'est Cynisca. .... O vous que j'adore, divine Cynisca, vous changez ma destinée ; dans l'état où je suis, vous pouviez seule m'attacher à la vie. .... Cependant, concevez-vous l'horreur de ma situation ? .... Je suis près de vous, et je ne puis vous voir! .... Mais vous m'aimez, je vous entends, je dois bénir mon sort. Cynisca, où êtes-vous? Daignez vous rapprocher de moi ; souffrez que je me prosterne à vos pieds. .... Grands dieux, vous me tendez la main ! Je presse contre mon cœur, j'arrose de mes larmes cette main bienfaisante et chérie qui doit guider un malheureux privé de la lumière !... Cynisca, vous soupirez ! Ah ! ne me plaignez point, je n'ai jamais connu le bonheur que dans cet instant.

Daphnis, dit Pandrose, je vous avoue qu'une secrète inquiétude me trouble et me tourmente... Je n'ose compter sur votre fidélité ; je sais qu'une nymphe fut aimée de vous... Non, interrompit vivement Daphnis, non, je ne l'aimais point, je m'abusais sur

le sentiment qu'elle m'inspirait, et je n'ai connu l'amour qu'en vous voyant. Êtes-vous rassurée, charmante Cynisca?.... Mais quoi, vous pleurez!... Hélas! dit Pandrose, je m'attendris sur le sort de cette nymphe infortunée..... Et vous, Daphnis, du moins la plaignez-vous? Elle me sera toujours chère, répondit Daphnis en soupirant; mais en rompant les nœuds qui nous unissaient, je lui rends sa liberté, un nouvel engagement pourra la consoler... Qu'osez-vous dire? s'écria Pandrose; non, jamais. Ah cruel!.... pouvez-vous croire qu'il soit possible de vous oublier?... Adorable Cynisca, dit Daphnis, de quelle reconnaissance vous me pénétrez! Mais ne jugez point du cœur de Pandrose par le vôtre; ne comparez à vos sentimens que ceux que vous m'inspirez. C'est ainsi que Daphnis ne pouvait dire un seul mot qui ne fût, pour la trop sensible Pandrose, un trait déchirant.

Aussitôt que la nuit eut déployé ses voiles sombres, le bras invisible de Jupiter transporte au pied de l'Etna Pandrose et Daphnis endormis. Le berger, à son réveil, se croit toujours près du mont Olympe, et la nymphe l'entretient dans cette erreur.

Pandrose, fidelle au devoir qu'elle s'était imposé, servait tous les jours de guide à Daphnis, depuis le lever de l'aurore jus-

qu'à la nuit. Elle ne le conduisait que dans les lieux où tout lui retraçait l'image de son bonheur passé : tantôt le berger s'asseyait au pied d'un arbre sur lequel sa main avait jadis tracé le nom de Pandrose ; tantôt il se reposait dans le bocage où la nymphe reçut ses premiers sermens. Cependant le berger infidelle ne parlait que de la fille d'Archidamas ; et dans les bras de Pandrose, il promettait à Cynisca un amour éternel.

Mille fois la malheureuse nymphe pensa trahir son secret, et toujours elle fut retenue par la crainte affreuse de réduire Daphnis au désespoir. Au fond du cœur, elle était décidée à se faire connaître un jour ; mais elle sentait qu'elle ne pourrait que gagner à différer ; la reconnaissance de Daphnis en serait plus vive. Cette idée ranimait et soutenait le courage de Pandrose ; enfin elle se flattait encore que le temps affaiblirait l'amour de Daphnis pour Cynisca, elle se trompait. Pandrose, souvent irritée, toujours mécontente et malheureuse, ne paraissait jamais passionnée ; Daphnis n'avait pas la certitude d'être aimé comme il aimait; il était agité, troublé : la sécurité endort l'amour, l'inquiétude le réveille et le nourrit.

O Cynisca ! disait-il, je vous dois tout,

et cependant vous ne partagez point les sentimens que vous m'inspirez ; souvent votre froideur me désespère ; vous écoutez avec indifférence tous les airs que je fais pour vous ; je ne puis chanter que Cynisca, son nom si cher est toujours dans ma bouche, et tant d'amour ne saurait vous toucher ! ... Eh quoi donc, Cynisca, nedois-je qu'à la pitié les soins généreux que vous daignez me consacrer ? ... Ah ! s'il est vrai, abandonnez l'infortuné Daphnis ; si vous ne l'aimez pas, gardez-vous de croire que vous puissiez le consoler.... Ingrat, répondit Pandrose ! oui, Daphnis, vous ne pouvez concevoir l'excès de votre ingratitude..... O reproche plein de charmes, s'écria Daphnis ! Divine et chère Cynisca, d'un seul mot vous dissipez toutes mes alarmes ! Hélas ! pourquoi faut-il que vous n'ayez jamais l'expression de l'amour, que pour vous plaindre de votre amant !

Tels étaient les entretiens de la nymphe et du berger. Pandrose, dans cette situation cruelle, vit naître deux fois le printemps ; enfin, après avoir souffert avec tant de constance, elle prend tout-à-coup la résolution de révéler son secret à Daphnis. Elle se rend sur les bords du lac des Palisques ; elle s'approche de l'autel de gazon que jadis Daphnis éleva près du fleuve, et tombant à genoux aux pieds de la statue

de l'Amour, elle invoque le dieu cruel, auteur de tous ses maux. Amour, dit-elle, daigne tarir la source de mes larmes, rends-moi le cœur de Daphnis, daigne revenir encore pour moi sur ce rivage ; c'est la fidélité qui t'implore : viens, réponds à sa voix qui t'appelle.

A ces mots, l'Amour paraît au haut des airs, il est porté sur un nuage, il s'arrête au-dessus de l'autel, et il adresse ce discours à la nymphe : Toi, l'ornement et la gloire de mon empire, ô Pandrose ! que ne m'est-il possible d'exaucer ta prière !.. Mais je puis rendre infidelle, et jamais je n'ai pu jusqu'à ce jour rallumer des feux éteints..... Cependant, si l'Amour peut opérer ce prodige, la fidelle Pandrose doit en être l'objet. Je le souhaite, ô nymphe généreuse, et je n'ose vous le promettre. Allez chercher votre amant ; Jupiter vous donne le pouvoir de lui rendre la lumière ; aussitôt que vous en formerez le désir, Daphnis reverra le jour.

En prononçant ces paroles, l'Amour s'éloigne, et se plongeant dans le nuage qui le soutient, il disparaît aux yeux de la nymphe. Quoi, s'écria Pandrose transportée, Daphnis va revoir la clarté des cieux, il ne devra qu'à moi ce bonheur inattendu, et il apprendra en même temps

tout ce que j'ai fait pour lui ! Ah ! puis-je conserver de l'inquiétude ? cher Daphnis, ce serait t'outrager ! Je vais reprendre tous mes droits sur ton cœur ; je ne serais pas digne de ton amour, si j'en pouvais douter. Elle dit, et au même instant elle vole au bocage de myrtes et de roses, elle y trouve Daphnis, et d'une main tremblante saisissant la main de son amant, elle le conduit, ou plutôt l'entraîne vers les bords du lac des Palisques, elle l'amène aux pieds de la statue de l'Amour ; alors prenant la parole : Daphnis, dit-elle, revoyez la lumière, et reconnaissez la main qui, jusqu'à ce jour, vous servit de guide. A ces mots Daphnis tressaille ; Pandrose a repris sa voix naturelle, et cette voix si douce et si tendre, jette l'épouvante au fond de l'ame du coupable Daphnis. Enfin il voit le jour, et frémit en se retrouvant sur le rivage du fleuve redoutable aux parjures !.... A la vue de Pandrose, l'étonnement et la confusion la plus douloureuse se peignent sur son front ; sa pâleur mortelle ne décèle que trop le trouble affreux qui le surmonte, et le remords cruel qui déchire son cœur : il reste immobile à sa place, et baisse ses yeux mouillés de pleurs.

O Daphnis, dit Pandrose, quittez cet embarras qui m'offense ; en vous conduisant sur ces bords redoutés, je n'ai voulu

que retracer à votre souvenir la sainteté des liens sacrés qui nous unissent. Va, je ne demande point de nouveaux sermens, je suis sûre désormais de ton cœur, et je regarderais comme un outrage une promesse inutile à ma tranquillité, et qui ne pourrait que nous avilir tous deux ; je trouve dans ma seule tendresse toute la confiance que mon époux peut me désirer pour mon bonheur et pour le sien.

En parlant ainsi, Pandrose s'approche de Daphnis, et lui tend le bras ; le berger lève les yeux au ciel avec l'expression de la plus vive douleur ; un déluge de pleurs inonde son visage ; il garde un morne silence pendant quelques instans ; enfin se précipitant aux genoux de Pandrose : Non, dit-il, je n'aurai point la lâcheté de profiter de tant de générosité pour vous tromper. O vertueuse libératrice du malheureux Daphnis, connaissez votre sort et le mien ! je vous consacre ma vie, je la donnerais mille fois pour vous, s'il était possible. Tout ce que la reconnaissance et l'admiration peuvent inspirer, je le ressens pour vous. Mais..... Daphnis s'arrête..... Poursuis, barbare, s'écria Pandrose, poursuis, achève de m'arracher le cœur ;... je dois renoncer à ton amour.... Daphnis ne répondit rien. Est-il possible, s'écria la nymphe ! ... Quoi, Daphnis pourrait

encore me préférer Cynisca ? Arrêtez, dit Daphnis, n'accusez point un infortuné qui n'est déjà que trop à plaindre; je n'ai pour Cynisca que le sentiment que j'ai eu pour vous avant l'époque de mes malheurs ; celui que vous m'inspirez maintenant, moins vif, moins passionné sans doute, est cependant plus profond, et durera toute ma vie. Cynisca, malgré moi, occupe mon imagination ; mais vous régnez à jamais sur mon ame.

A ce discours, Pandrose pâlit et frissonne ; un froid mortel se glisse dans ses veines, et pénètre jusqu'à son cœur que l'espérance abandonne sans retour..... Qu'entends-je, dit-elle ? quel nouveau jour vient m'éclairer ? La raison dissipe enfin de vaines illusions... Eh ! quoi, j'ai pu faire dépendre ma félicité d'un sentiment aveugle et fragile, que la seule imagination peut produire, qui se détruit sans cause, et que la plus juste reconnaissance ne saurait ranimer ! Daphnis, abjurons pour jamais de funestes erreurs ; que la tendre et fidelle amitié nous console et nous dédommage des maux affreux que nous avons soufferts. Viens, suis-moi, viens briser la statue de l'Amour, et sur les débris de son autel renversé, nous pourrons, à la face des dieux, sans éprouver la crainte de devenir parjures, prendre le doux engagement de nous aimer jusqu'au tombeau.

NOTES

DE DAPHNIS ET PANDROSE.

(1) Les filles d'Antipœnus se sacrifièrent pour le salut des Thébains, suivant la réponse de l'oracle, qui avait dit que la ville ne serait jamais délivrée des mains d'Hercule, s'il ne se trouvait quelqu'un d'une des plus illustres familles qui voulût se sacrifier. Toutes les filles d'Antipœnus se tuèrent.

Les courageuses Hyacinthides. « Ce sont les filles d'Erectée, roi d'Athènes. S'étant dévouées pour le salut de leur patrie, elles furent surnommées *Hyacinthides*, à cause du lieu où elles furent immolées, cet endroit étant appelé *Hyacinthe*. Elles sont aussi nommées *les Vierges*.

Les filles d'Echion, roi de Thèbes. « Ses deux filles se laissèrent immoler pour appaiser les dieux qui affligeaient la contrée d'une sécheresse horrible. Il sortit de leurs cendres deux jeunes hommes couronnés, qui célébrèrent la mort généreuse de ces princesses. Il y a eu un autre Echion, père de Penthée, qui fut un de ceux qui aidèrent Cadmus à bâtir Thèbes; et c'est de son nom que les Thébains ont été appelés Echionid s. Il y a eu encore un autre Echion, qui était le hérault des Argonautes. *Dictionnaire de la Fable, par Chompré.*

(2) *Les sept filles d'Alcion.* « Alcion était un géant, frère de Porphyrion. Il tua vingt-quatre soldats d'Hercule, et fut tué lui-même par ce

héros. Sept jeunes filles dont il était père, en furent si touchées, qu'elles se précipitèrent de desespoir dans la mer, où elles furent changées en alcions.

La charmante Erigone s'immolant auprès du tombeau d'Icare. « Erigone se pendit à un arbre lorsqu'elle fut instruite de la mort de son père, que Méra, chienne d'Icare, lui apprit en allant aboyer continuellement sur le tombeau de son maître. Cette Erigone fut aimée de Bacchus, qui, pour la séduire, se transforma en grappe de raisin. Les poëtes ont feint qu'elle fut métamorphosée en cette constellation qu'on appelle *la Vierge*. Voici quel fut le sujet de la mort d'Icare, père d'Erigone : ayant fait boire du vin à des paysans qui ne connaissaient pas cette liqueur, il les enivra ; et d'autres paysans les croyant empoisonnés, tuèrent Icare. Aussitôt les femmes de ces paysans furent transportées d'une fureur qui dura jusqu'à ce que l'oracle eût ordonné des fêtes en l'honneur d'Icare. De-là vinrent les jeux Icariens, qui consistaient à se balancer sur une corde attachée à deux arbres ; ce que nous appelons l'escarpolette (*a*). Méra, chienne d'Icare, qui découvrit son tombeau, fut métamorphosée en la constellation qu'on nomme la Canicule, et Icare en astre qu'on croit être Bootès ou le Bouvier. Il y eut un autre Icare, fils de Dédale. Le père de Pénélope se nommait aussi Icare. »

La belle Hypsipyle, etc. On sait que les femmes de Lemnos ayant massacré leurs maris et tous les autres hommes, Hypsipyle, pour sauver son père Thoas, feignit de l'avoir tué, et le tint caché. Le reste de l'histoire d'Hypsipyle est moins connu.

(*a*) Apparemment en mémoire de la mort funeste d'Erigone, qui, avec une corde, se pendit à un arbre.

« Jason allant à la conquête de la toison d'or, aborda dans l'île de Lemnos où il épousa Hypsipyle, que les Lemniennes avaient élue reine. Jason abandonna Hypsipyle pour Médée. Les Lemniennes ayant appris qu'Hypsipyle avait sauvé son père, la chassèrent de leur île ; elle tomba entre les mains des pirates, qui la vendirent à Lycurgue, roi de Némée, qui lui donna le soin d'élever son fils Archémore. Un jour Hypsipyle mit sur une plante d'ache le petit prince qui lui était confié, pendant qu'elle allait montrer une fontaine aux princes qui allaient assiéger Thèbes. Le jeune prince mourut de la morsure d'un serpent. Lycurgue voulut punir de mort la négligence d'Hypsipyle ; mais les Argiens la prirent sous leur protection. Ce fut en mémoire de cet accident qu'on institua les jeux Néméens, qui se célébraient de trois ans en trois ans. Les vainqueurs se mettaient en deuil et se couronnaient d'ache. »

La vaillante Harpalice, semblable à Pallas. « Fille d'Harpalicus, roi d'une contrée de la Thrace. Son père étant vivement pressé dans un combat, et déjà blessé de la main de Néoptolème. Harpalice vole à son secours, le tire de danger, et met en fuite les troupes de Néoptolème. Elle excellait à la course des chevaux. Il y a eu deux autres Harpalices, une dont l'histoire est remplie de crimes, l'autre qui mourut de douleur de n'avoir pu rendre sensible Iphiclus qu'elle aimait. »

Les sœurs du jeune Hyas. « Les Hyades, filles d'Atlas et d'Ethérie, furent ainsi appelées du nom d'Hyas leur frère, qu'elles aimaient si tendrement qu'elles furent inconsolables de sa mort. Les dieux, touchés de leur douleur, les

changèrent en astres. D'autres content que les Hyades étaient des nymphes que Jupiter changea en astres pour les soustraire à la colère de Junon, qui voulait les punir du soin qu'elles avaient pris d'élever Bacchus. »

Celles de l'imprudent Phaéton. « Les Héliades, filles du Soleil et de Clymène. Elles étaient trois, Lampéthuse, Lampétie et Phaéthuse. Elles furent métamorphosées en peupliers, et leurs larmes en ambre. »

Et les tendres Méléagrides. « Elles pleurèrent tant la mort de leur frère Méléagre, que les dieux les changèrent en poules. » *Dictionnaire de la Fable.*

(3) *Panope*, l'une des Néréides, se rendit recommandable par sa sagesse et par l'intégrité de ses mœurs; c'était une des divinités qu'on nommait Littorales (*a*). Il y eut une autre Panope qu'Hercule épousa, et dont il eut un fils qu'il nomma aussi Panope.

Tucia et Claudie, si chères à Vesta. « Elles étaient Vestales. Tucia, accusée d'un crime, prouva son innocence en puisant de l'eau dans un crible qu'elle porta du Tibre au temple de Vesta. La vertu de Claudie fut soupçonnée, mais Vesta fit un miracle pour manifester sa sagesse. Elle tira seule avec sa ceinture le vaisseau sur lequel était la statue de la mère des dieux qu'on venait de chercher en Phrygie, et qui étant entré dans le Tibre, s'y trouvait tellement arrêté, que plusieurs milliers d'hommes avaient inutilement essayé de le faire avancer. »

Anaxabie, protégée de Diane. « C'était une nymphe qui disparut dans le temple de Diane,

(*a*) Divinités de la mer. Nom qui vient de ce que les anciens avaient coutume d'accomplir, aussitôt qu'ils étaient au port, les vœux qu'ils avaient faits sur mer.

où elle s'était réfugiée pour éviter les poursuites d'Apollon. »

Bolina, qui fut insensible à l'amour du plus charmant de tous les dieux. « Elle se jeta dans la mer pour éviter les poursuites d'Apollon. Celui-ci touché de compassion, lui rendit la vie, et voulut qu'elle fût immortelle. » *Dictionnaire de la Fable.*

J'aurais pu étendre cette nomenclature, et citer encore la nymphe *Ea*, qui, fuyant le fleuve Phasis, implora le secours des dieux, qui la changèrent en île; Coronis, que Minerve métamorphosa en corneille pour la soustraire aux poursuites de Neptune, etc. Ce n'est pas cette Coronis qui fut aimée d'Apollon et mère d'Esculape. Il y eut beaucoup d'autres nymphes de ce nom.

(4) *La malheureuse Argie rendant les derniers devoirs à son époux.* « Fille d'Adraste et femme de Polynice, dont elle alla chercher le cadavre avec Antigone pour lui rendre les derniers devoirs; ce qui irrita tellement Créon, qu'il les tua toutes deux; mais Argie fut métamorphosée en une fontaine de ce nom. »

Laodamie expirante à la vue de l'ombre de Protésilas. « Elle mourut en voyant l'ombre de son mari Protésilas, qu'elle désirait ardemment de revoir. Il y eut une autre Laodamie, fille de Bellérophon, qui fut aimée de Jupiter. Diane la tua à coup de flèches à cause de son orgueil. »

Arganthone et Canens, consumées par la douleur. « Arganthone, femme de Rhésus, fut si touchée de la mort de son mari tué au siége de Troye, qu'elle en mourut de douleur. Canens ou Canente, femme de Picus, fut tellement consumée de chagrin d'avoir perdu son mari, qu'il ne resta rien d'elle. »

Clite, renonçant au jour qu'elle déteste. « Clite,

fille de Mérope, s'étrangla pour ne pas survivre à son mari. »

La courageuse et fidelle Evadné, etc. « Evadné, fille de Mars, et, selon quelques-uns, d'Iphis et de Thebé. Elle fut insensible à l'amour d'Apollon, et elle épousa Capanée. Celui-ci ayant été tué d'un coup de tonnerre (*a*) au siége de Thèbes, Evadné se jeta sur le bûcher de son mari. » *Dictionnaire de la Fable.*

(5) *La sensible Pyrène.* « Cenchrée, fille de la nymphe Pyrène, ayant été tuée par accident, d'un dard que Diane lançait à une bête sauvage, Pyrène sa mère versa tant de larmes, qu'elle fut changée en fontaine. » (*b*)

Et la nymphe qui donna le jour à Cycnus. « Hirie, nymphe d'Arcadie, pleura tant la perte de son fils, qui se précipita du haut d'un rocher, pour n'avoir pu obtenir un taureau d'un de ses amis, qu'elle fondit en larmes, et fut changée en un lac qui portait son nom. »

« *Anphinome*, mère de Jason, se plongea un poignard dans le sein, du regret qu'elle eut de la longue absence de son fils. »

Callipatira, mère aussi tendre et plus heureuse. « Elle se déguisa en maître d'exercice pour accompagner son fils aux jeux Olympiques, où il n'était pas permis aux femmes de se trouver. Elle s'y fit reconnaître par les transports de joie qu'elle eut de voir son fils vainqueur. Les juges lui firent grace, mais ils ordonnèrent par une loi que les

(*a*) A cause de son impiété.

(*b*) D'autres auteurs disent que Pyrène était une princesse, fille de Bébrix, roi de cette partie de l'Espagne qui confine avec la France; qu'elle fut enlevée par Hercule, qui, s'étant un jour éloigné d'elle, la retrouva morte et déchirée par les bêtes sauvages; qu'alors il l'ensevelit sur une des montagnes qu'on a depuis appelées Pyrénées.

maîtres d'exercice seraient eux-mêmes obligés d'être nus comme l'étaient les athlètes. » *Dict. de la Fable.*

(6) *Les nymphes des eaux, des montagnes, des bois et des prairies. Ephydrides*, nymphes des lacs. Je ne sais pas pourquoi on n'emploie pas ce nom, il est joli; ainsi que celui de *Méliades* et *Epiméli-des*, nymphes qui présidaient au soin des trou-peaux; *Limniades*, nymphes des marais; *Limo-niades*, nymphes des fleurs et des prairies; *Héré-sides*, nymphes qui servaient Junon lorsqu'elle prenait le bain. *Potamides*, nymphes des fleuves, etc. *Dict. de la Fable.*

(7) *Mélantho, Leucothoé.* « Mélantho fut aimée de Neptune, qui prit la figure d'un dauphin pour l'enlever. Leucothoé, fille d'Orchame et d'Eurinome, fut aimée d'Apollon, qui la séduisit en prenant la figure et les habits d'Eurinome. Clytie, rivale de Leucothoé, en avertit Orchame, qui enterra sa fille toute vive. Apollon la métamor-phosa en un arbre qui porte l'encens. » *Dict. de la Fable.*

(8) Suivant le Dictionnaire de la Fable, et presque tous les auteurs, l'Hymen est fils de Bac-chus et de Vénus. Mais voici une autre fable beaucoup plus jolie : « Quelques auteurs disent qu'Hymenée était un jeune homme d'Athènes, d'une naissance obscure et d'une beauté parfaite; il devint amoureux d'une jeune fille distinguée par sa naissance, et il se déguisa en femme afin d'approcher d'elle. Un jour qu'il était sous ce déguisement sur le bord de la mer avec sa maî-tresse et beaucoup d'autres jeunes filles, célébrant la fête de Cérès-Eleusine, des pirates les enle-vèrent toutes, et Hymenée aussi, à cause de son

déguisement. Les pirates les conduisirent dans une île écartée, où se livrant à la joie, ils s'enivrèrent et s'endormirent. Hymenée arma les femmes, et tous les pirates furent égorgés. Le jeune homme laissa dans l'île les femmes qu'il avait délivrées, et se rendit à Athènes, où il fit ses conditions avec les parens des captives. Il demanda pour rançon d'épouser celle qu'il aimait, et il l'obtint. Ce mariage fut si fortuné, que dans tous ceux qui furent célébrés depuis, on invoqua toujours le nom d'Hymenée, dont les Grecs firent ensuite un dieu. » *DANCHET, Dissertation sur les cérémonies nuptiales des anciens.*

(9) J'aimerais beaucoup mieux avoir imaginé cette réponse de Pandrose, réponse si délicate et si charmante, que d'avoir composé vingt contes dans le genre de celui-ci ; mais malheureusement c'est encore au Dictionnaire de la Fable que je dois cette idée ; voici le trait :

« Le père de Pénélope se nommait Icare, Lacédémonien noble et puissant. Ne pouvant se résoudre à se séparer de sa fille, il conjura Ulysse de fixer sa demeure à Sparte, mais inutilement. Ulysse étant parti avec sa femme, Icare monta sur son char et fit si grande diligence, qu'il revit sa chère fille, et redoubla ses instances auprès d'Ulysse pour l'engager à retourner à Sparte. Ulysse ayant alors laissé à sa femme le choix ou de retourner avec son père, ou de le suivre à Ithaque, Pénélope ne répondit rien; mais baissant les yeux, elle se couvrit de son voile. Icare n'hésita plus, la laissa partir, et fit dresser en cet endroit un autel à la Pudeur. » *Dict. de la Fable.*

Est-il possible que ce trait soit aussi peu connu ! J'ai imaginé que cette réponse serait encore plus

touchante, en supposant que Pandrose, au moment de se marier, venait de recevoir des mains de la déesse de la pudeur ce voile intéressant. Cependant le simple récit du Dictionnaire de la Fable me fait plus d'impression que la scène que j'ai inventée. Mais l'idée est si délicate, elle a tant de charmes, que, même en la gâtant, elle doit toujours faire plaisir.

(10) Les sermens chez les anciens étaient fort en usage et accompagnés de diverses cérémonies. Quelquefois on faisait des libations; alors, dans le temps que le prêtre plongeait le couteau dans la gorge des victimes, on répandait le vin des vases sacrés, et on s'écriait : « Que le sang de celui qui osera violer son serment, et celui de sa race, se répande sur la terre comme le sang de ces victimes coule sur nos autels. »

Quelquefois aussi, en faisant le serment, on trempait ses mains dans le sang et dans les entrailles des victimes. Souvent encore on jetait une masse de fer ardente dans la mer, en promettant de garder sa parole jusqu'à ce que cette masse revînt d'elle-même sur les flots. La peine de mort et d'infamie était établie contre ceux qui violaient leurs sermens; mais on exceptait de cette loi les orateurs, les poëtes et les amans. La forme du serment pour les rois était de lever le sceptre. Les divinités que les Grecs attestaient dans leurs sermens étaient infinies; souvent ils prenaient le Soleil à témoin, tantôt le Styx, etc. Pythagore jurait par le nombre de quatre, qui était, selon lui, le symbole de la divinité. Socrate prenait à témoin *le Dieu véritable, le Dieu qui préside à l'amitié. Mœurs des Grecs par Ménard.*

(11) La course des chars était la plus noble. Il y avait dans les chars deux sortes d'attelages,

qui étaient de deux ou de quatre chevaux ; ces derniers étaient appelés des *quadriges*. Les anciens ne rangeaient pas comme nous ces quatre chevaux deux à deux, mais tous de front. Les chars étaient faits en forme de coquille, montés sur deux roues, avec un timon très-court. Au milieu de la place il y avait un autel sur lequel était placé un aigle de bronze aux ailes éployées, et qui s'élevait tout-à-coup par le moyen d'un ressort; c'était le signal du départ des chars. A la barrière du stade d'Olympie était placé le tombeau d'Endymion. La lice d'Olympie était superbe : c'était une vaste enceinte de 600 pieds de long, qui représentait une proue de vaisseau, environnée de loges ou remises pour les chevaux et pour les chars. La borne faisait la fin de la carrière et le terme de la course. C'était un gros tronc de chêne ou de pin, élevé sur la terre d'une coudée ou environ, et soutenu aux deux côtés par deux pierres blanches et polies. Le prix du chant ou de la poésie était une couronne de myrte. Tous les cinq ans, à Olympie, les femmes et les filles célébraient une fête particulière en l'honneur de Junon, où l'on faisait courir dans le stade les filles distribuées en trois classes. Les plus jeunes couraient les premières ; celles d'un âge moins tendre, les secondes ; et ensuite les plus âgées. En considération du sexe, on ne donnait que 500 pieds à l'étendue du stade, qui en avait 600 dans sa longueur ordinaire. Ceux qui remportaient la victoire dans les quatre anciens jeux de la Grèce, quelque sorte de combat que ce fût, étaient appelés *Périodoniques ;* ce nom leur fut donné du mot de *période*, qui est comme la révolution de quatre jeux. *Mœurs des Grecs, par Ménard.*

LE

LE PALAIS DE LA VÉRITÉ,

CONTE MORAL.

LE PALAIS DE LA VÉRITÉ,

CONTE MORAL.

La charmante reine Altémire épousa le plus beau des génies, l'aimable et tendre Phanor. Le soir même de cet heureux jour, la reine parut désirer vivement que le génie la conduisît dans ses états. Phanor soupira, et regardant tendrement Altémire : Je les abandonne pour vous, lui dit-il ; vous régnez sur des sujets fidelles et sur mon cœur, que cet empire vous suffise. Il ne m'est pas possible de vous recevoir dans mon palais ; mais je n'y retournerai plus, puisque vous ne pouvez l'habiter : n'en demandez pas davantage...

Comment, seigneur, interrompit Altémire, je ne verrai jamais votre palais ?.... J'ose me flatter, répondit Phanor en souriant, que vous pourrez le voir un jour. Mais dans quel temps, reprit vivement la reine ? — Dans seize ans, si vous conservez alors ce désir. — Dans seize ans,

juste ciel ! — D'ici-là n'en parlons plus. Pour votre repos et pour le mien, je dois vous cacher ce secret ; vous tenteriez en vain de me l'arracher.

La reine était excessivement curieuse ; elle se plaignit, s'affligea, versa des larmes ; mais Phanor fut inflexible. Le chagrin d'avoir un mari aussi discret, fut le seul qu'éprouva jamais Altémire. Les deux époux s'aimaient uniquement ; et sans la curiosité et les éternelles questions de la reine sur le palais mystérieux du génie, ils auraient été parfaitement heureux.

Altémire donna le jour à une princesse, que le génie, comme on l'imagine bien, doua de toutes les graces et de toutes les perfections. A peine Zéolide (c'était le nom de la jeune princesse) eut-elle atteint sa quatorzième année, que la reine et le génie s'occupèrent du soin de lui chercher un époux digne d'elle : leur choix tomba sur le prince Philamir, qui adorait Zéolide. La jeune princesse fut consultée, et elle avoua, en rougissant, qu'elle préférait Philamir à tous ceux qui prétendaient à sa main.

La reine qui voyait approcher, avec une satisfaction inexprimable, le moment où, suivant la promesse du génie, elle pourrait satisfaire sa curiosité, se détermina à ne marier sa fille que lorsqu'elle aurait

vu le palais du génie, et qu'elle serait revenue dans ses états. Cet instant si ardemment souhaité, arriva enfin.

Il y avait seize ans que la reine était mariée; elle pressa Phanor de la conduire sans délai dans son palais. Demain, dit-il, vous y serez transportée si vous persistez dans cette résolution après avoir entendu tout ce que je dois vous révéler : ce soir vous saurez mon secret. La reine demanda que Zéolide fût présente à cet entretien : Phanor n'y consentit qu'avec peine; mais il céda aux vives instances de la reine. Sur la fin du jour, il se rendit chez Altémire; il s'assit entre les deux princesses, et leur conta son histoire en ces termes :

Histoire du génie Phanor.

Je suis né avec les passions les plus vives : notre art, qui nous rend si supérieurs aux mortels, ne peut cependant rien sur le cœur; et le génie mon père vit avec chagrin qu'il me faudrait plusieurs centaines d'années pour me rendre heureux et sage. En attendant, je devins éperduement amoureux d'une fée beaucoup moins jeune que moi, et plus distinguée par son esprit que par sa beauté.

Ce premier choix me fit honneur. Prudine (c'était le nom de la fée) jouissait

d'une grande considération, et on la citait comme un modèle de circonspection, de prudence et de sagesse. Elle était si pénétrante, qu'elle démêla mes sentimens avant que je les connusse moi-même ; elle m'apprit que j'étais amoureux d'elle : d'abord je fus tenté de l'assurer de la meilleure foi du monde qu'elle se trompait ; cependant, comme elle m'inspirait de la confiance, je voulus m'examiner de nouveau. Tout en me grondant sur une passion qu'elle appelait *une folie d'enfant*, Prudine me montrait tant de douceur et d'amitié, que tout le fruit que je retirai de ses sermons, fut d'entrevoir qu'il ne me serait pas impossible de parvenir à lui plaire. L'espérance fit naître cet amour qu'elle avait plutôt prévu que deviné. J'osai enfin presser Prudine de s'expliquer ; elle m'avoua qu'elle partageait mes sentimens. Enchanté de mon bonheur, je parlai d'hymen ; Prudine me déclara qu'elle ne m'épouserait qu'après avoir éprouvé ma constance ; en même temps, elle me fit promettre de ne confier à personne les espérances qu'elle me donnait ; elle me vanta les charmes du mystère. Comme la fatuité n'était pas mon défaut, elle obtint sans peine ce qu'elle exigeait de moi, et notre tendre intelligence fut ignorée de l'univers entier.

Un soir qu'enveloppé d'un nuage, je

traversais les airs pour me rendre au palais de Prudine, j'entendis des cris si douloureux, que la pitié me força de m'arrêter : je vis un cortége nombreux de chevaux, de voitures, éclairé par un nombre infini de flambeaux que portaient des esclaves ; je distinguai au milieu de cette multitude un jeune homme d'une beauté ravissante, qui me parut être le maître des autres ; il se désespérait ; toute sa suite pleurait en répétant ses plaintes ; ce qui formait le spectacle le plus touchant. Je me fis connaître, et m'adressant au beau jeune homme, je lui demandai le sujet d'une douleur si vive. Je suis, me répondit-il, le prince Zimis ; j'adore depuis mon enfance la princesse Elianne ; nos parens étaient d'accord, lorsque le cruel génie Phormidas la vit pour mon malheur, et devint mon rival. Elianne lui fit éprouver tant de rigueurs, qu'il eut l'air de se rebuter ; je saisis cet instant de dépit, et, suivi de l'escorte que vous voyez, je fus chercher ma princesse pour l'épouser et pour l'amener dans mes états. Mais en traversant une sombre forêt, tout-à-coup le barbare Phormidas s'est offert à mes yeux, et, malgré ma résistance et mon courage, ma chère Elianne fut arrachée de mes bras.... J'ai suivi pendant trois jours les traces du ravisseur ; mais enfin la fatigue nous a forcés de nous arrêter ici ; et

je sens que mon désespoir y terminera ma vie et mes malheurs.

Ce récit me toucha vivement ; je consolai l'infortuné Zimis, en l'assurant que sa princesse lui serait rendue : Retournez, lui dis-je, dans vos états ; avant la naissance du jour vous reverrez Elianne ; mon art est supérieur à celui de Phormidas. Adieu, reposez-vous sur moi du soin de votre vengeance. En achevant ces mots, je m'élevai dans les airs, et je perdis bientôt de vue le prince Zimis et sa suite.

Je donnai à la bienséance cette soirée destinée à l'amour ; au lieu d'aller au palais de Prudine, je me rendis à celui du roi des génies ; je lui contai l'histoire intéressante d'Elianne et de son amant, et je le conjurai de soustraire la jeune princesse à la tyrannie de Phormidas. Notre auguste monarque me prit par la main et me dit : Suivez-moi, je vais vous donner quelques lumières sur le sort de la princesse, et je vous laisserai la gloire de terminer cette aventure.

En disant ces paroles, il me conduisit dans un magnifique salon, orné d'une multitude de glaces. Le génie toucha avec une baguette d'or une des glaces. Nous allons savoir d'abord, me dit-il, ce que fait Elianne dans cet instant, afin de proportionner nos secours et notre activité au danger de sa situation.

Comme il achevait de parler, je vis la glace se colorer, et bientôt représenter une jeune personne parfaitement belle. C'est Elianne que vous voyez, me dit le génie; mais regardez à quoi elle s'occupe. Dans ce moment le tableau magique était fini, et je vis, non sans une surprise extrême, Elianne seule dans un jardin, assise sur une escarpolette, se balançant jusques aux nues, et pleurant d'une manière si touchante que j'en fus attendri. Mon étonnement fit sourire le génie, et secouant la tête d'un air mystérieux : Vous découvrirez bientôt, me dit-il, des choses beaucoup plus extraordinaires; recevez ce talisman que je vous donne, il vous transportera, quand vous le désirerez, au séjour où l'on retient Elianne; mais armez-vous de courage et de sang-froid, vous en aurez besoin; au reste, si vous venez à bout de terminer glorieusement cette singulière et périlleuse aventure, je vous promets de vous accorder la récompense que vous me demanderez.

En achevant ces mots, le génie me quitta; et moi, possesseur du talisman, je souhaitai de me trouver sur-le-champ dans la prison d'Elianne. Au moment même, je me vis tout-à-coup au milieu d'un superbe jardin; j'entendis parler; je m'arrêtai, je regardai autour de moi, et à la

faveur du plus beau clair de lune, j'apperçus à quelque distance la belle Elianne que j'avais vue dans la glace ; elle était précisément dans la même situation, sur une escarpolette, se balançant de toutes ses forces. Cette fureur d'escarpolette me paraissait inconcevable. La princesse s'entretenait avec un petit sylphe fort joli, qui parlait dans ce moment : Je sais bien, lui disait-il, qu'il est bon de balancer quelquefois ; mais balancer toujours sur toutes les propositions qu'on pourra vous faire, balancer éternellement et dans les plus belles années de votre vie, cela est cruel, j'en conviens....

Ah ! Zumio, reprit la princesse, que vous êtes heureux de conserver votre gaieté ! Vous êtes, il est vrai, privé comme moi de la liberté, mais du moins vous n'êtes pas traité avec autant de barbarie..... Si vous étiez à ma place !.... O génie cruel ! ô fée plus inhumaine encore ! à quel supplice étrange m'avez-vous condamnée !.... La princesse ne put continuer cette plainte touchante ; car dans cet instant son escarpolette prit un mouvement si rapide et si impétueux, que la respiration et la parole lui manquèrent.

Je compris alors que la malheureuse Elianne était enchantée sur cette fatale escarpolette ; je m'approchai d'elle, je lui

donnai des nouvelles de son amant, je m'engageai à lui rendre la liberté, et je la priai de m'instruire de tout ce que j'ignorais. Hélas, seigneur, me dit-elle, je crains bien que vous ne puissiez détruire cet enchantement que la vengeance et la jalousie ont imaginé, et que vous ne soyez rebuté par les conditions qu'il faut remplir pour le rompre.

Voici mon histoire en peu de mots : Le cruel Phormidas, après m'avoir arrachée des bras de mon époux, m'a conduite dans son palais ; je voulais me tuer, et j'allais, sans doute, me porter à quelque extrémité funeste, quand tout-à-coup le plafond du salon où nous étions s'est entr'ouvert ; j'ai levé les yeux, et j'ai vu une femme, ou plutôt une furie, dans un char d'ébène, traîné par deux chauves-souris monstrueuses. Phormidas était à mes pieds, il s'est levé d'un air assez confus, et la terrible fée, d'une voix menaçante, a prononcé ces paroles : Perfide Phormidas, c'est donc ainsi que tu me trahis ! moi qui trompe pour toi le plus beau des génies ! Une simple mortelle est l'objet que tu me préfères ! Apprends, ingrat, qu'il est impossible de m'abuser ; mais si tu veux obtenir ta grace, livre-moi cette princesse, je te promets de respecter sa vie ; songe qu'elle te déteste, que je t'adore, et que

je suis capable de tout pour me venger d'un infidelle.

Phormidas effrayé, consentit à reprendre sa première chaîne. Il me remit dans les mains de la fée; aussitôt le char s'envola dans les airs, nous arrivâmes ici en moins de trois minutes, et nous descendîmes dans ce jardin. Alors je voulus essayer de fléchir la fée; je me jetai à ses genoux, et je la conjurai de me rendre à mon amant. Après un moment de silence, la fée me releva : Princesse, me dit-elle, je ne suis point vindicative, mais je suis capricieuse; et si vous voulez satisfaire une fantaisie qui me prend dans l'instant, j'oublierai facilement le passé. J'aime l'escarpolette à la folie; en voici une, asseyez-vous-y, voilà tout ce que j'exige de votre complaisance. Quoique cette idée me parût ridicule, je me trouvai fort heureuse d'en être quitte à si bon marché, et j'obéis sans hésiter. Mais à peine étais-je assise sur la fatale escarpolette, que la fée, d'une voix terrible, prononça ces mots : Je te condamne à balancer trente ans sur cette escarpolette, à moins qu'un de mes amans ne cesse de m'aimer, ou ne parvienne à me tromper, sans que je le sache. Dans cet instant, l'escarpolette s'agita d'elle-même d'une manière si violente, que la secousse me fit évanouir. Je fus alors secourue par

Zumio, cet aimable sylphe que vous voyez auprès de moi.... En reprenant l'usage de mes sens, je m'abandonnai d'abord au plus violent désespoir ; ensuite je me rappelai les dernières paroles de la fée, et je sentis mon courage se ranimer un peu. Puisqu'elle a plus d'un amant, disais-je, elle doit être souvent trompée. Assurément, me répondit Zumio ; mais sachez qu'elle possède une bague de turquoise qui devient jaune comme de l'or à la moindre infidélité d'un de ses amans, ou lorsque l'un d'eux cesse d'être amoureux d'elle. La fée porte régulièrement cette bague tous les jours, et craignant qu'on ne la lui ravisse la nuit durant son sommeil, chaque soir, avant de se coucher, elle l'enferme dans une cassette d'airain, elle met la cassette au fond d'une grotte souterraine qu'elle a pratiquée dans le jardin, et l'entrée de cette caverne est défendue par douze monstrueux crocodiles, quatre basilics et six dragons, dont les gueules épouvantables, semblables aux volcans les plus terribles, vomissent des feux dévorans, et lancent au loin des pierres brûlantes.

Comme la princesse achevait ce récit, le petit sylphe prit la parole : Oui, seigneur, ajouta-t-il, tels sont les périls qui vous attendent ; mais aussi quelle gloire pourrait-on comparer à la vôtre! Ces jar-

dins enchantés sont remplis des plus belles princesses de l'univers, que la jalouse fée y retient, et y condamne à différens supplices. Si la fée n'avait soustrait au monde que ses rivales, plus d'une femme, peut-être, pourrait concevoir sa barbarie; mais elle a enlevé toutes les personnes qui lui causaient de l'ombrage dans quelque genre que ce pût être : envieuse de l'esprit, des talens, de la beauté, et même des vertus, il ne faut, pour attirer sa haine, qu'une réputation brillante et des succès éclatans. Pour moi, poursuivit Zumio, je suis aussi un de ses prisonniers; j'étais jadis son page favori; je portais ses billets les plus intéressans; elle eut par malheur quelques doutes sur ma discrétion, et elle me relégua dans ce triste séjour.

Ici j'interrompis Zumio : De grace, lui dis-je, satisfaites ma curiosité, apprenez-moi le nom de ce monstre, de cette fée abominable..... Ah! seigneur, répondit Zumio, vous allez être bien surpris, car elle est aussi artificieuse que méchante; et quand j'étais dans le monde, je la voyais accueillie et recherchée par les plus grands génies, qui avaient la simplicité de croire, sur sa parole, qu'elle possédait toutes les vertus! Enfin, seigneur, notre persécutrice est la célèbre et décente Prudine.... A ces mots, je demeurai pétrifié; je ne trou-

vai point d'expression qui pût rendre l'excès de ma surprise et de mon indignation. Mais bientôt la fureur succédant à cet état d'anéantissement, je m'écriai avec impétuosité : Oui, je vous promets une prompte vengeance, votre cause devient la mienne. Adieu, princesse, adieu, Zumio ; dans deux heures vous serez libres.

Au même instant je m'éloigne, et par la vertu de mon talisman, je me trouvai à l'entrée de la caverne redoutable qui recélait le trésor de ma perfide maîtresse. Je ne vous ferai point le détail des combats que j'eus à soutenir ; j'étais animé par la vengeance, la colère et la haine ; pour triompher, je n'avais pas besoin d'être immortel et génie. J'exterminai les monstres, je mis en poudre les portes de la grotte, je m'emparai de la cassette, j'en brisai la serrure, je me saisis de la précieuse bague, que je trouvai effectivement du plus beau citron du monde, et je la mis à mon doigt, en me promettant bien de ne jamais m'en séparer. Au moment même, les jardins retentissent de mille cris de joie ; j'entendis répéter de toutes parts : *liberté, liberté, grace au génie Phanor, liberté, liberté !* Je sortis de la caverne, et je vis le jardin rempli de femmes habillées différemment, et presque toutes jeunes et jolies ; elles couraient, elles s'embrassaient,

pleuraient, et se remettaient à crier de toutes leurs forces : *liberté, liberté, grace au génie Phanor!* Le jour commençait à paraître; au milieu de cette foule, je distinguai la belle Élianne appuyée sur le bras de Zumio; elle m'apperçut, vint se jeter à mes pieds, en s'écriant : Voilà notre libérateur. Dans l'instant je me trouvai entouré de ses compagnes; les unes me serraient les mains; les autres m'embrassaient; une d'elles, montée sur mes épaules, ne cessait de crier dans mon oreille, d'une voix claire et perçante : *liberté, liberté!*

Toutes répétaient ce refrain avec un acharnement et des transports inexprimables; malgré toute ma gloire, j'en étais étourdi au dernier point, lorsque tout-à-coup nous vîmes paraître le puissant roi des génies, monté sur un éléphant blanc. Il imposa silence à la bruyante assemblée, et se tournant vers moi : Phanor, me dit-il, je vous laisse l'arbitre du sort de Prudine, prononcez vous-même son arrêt. Seigneur, répondis-je, elle est dévoilée, je ne désire point d'autre vengeance; mais daignez vous occuper de ces malheureuses victimes de sa jalousie, rendez-les à leur patrie, à leurs amans; ordonnez que chacune d'elles se trouve transportée en un moment, dans le séjour où son cœur la rappelle. A peine avais-je prononcé ces

paroles, que le génie éleva son sceptre vers l'assemblée. Aussitôt toutes ces femmes disparurent; et le génie, reprenant la parole : Je vous ai promis une récompense, me dit-il, je suis prêt à remplir cet engagement; mais pensez bien à ce que vous voulez me demander; et quand toutes vos réflexions seront faites, venez me retrouver dans mon palais.

Après m'avoir donné ce conseil si rempli de sagesse, le génie me quitta. Je me disposais à m'éloigner pour toujours d'un lieu funeste où tout me rappelait des souvenirs accablans, lorsque j'apperçus derrière un arbre Zumio, qui s'entretenait avec la plus jolie petite personne que j'eusse jamais vue; ma surprise fut extrême, et Zumio s'approchant de moi : Seigneur, me dit-il, vous me voyez encore ici, parce que je suis décidé à m'attacher à vous, et à ne vous plus quitter : à l'égard de cette jeune beauté, elle vous contera elle-même son histoire, si vous le désirez. Assurément, m'écriai-je. A ces mots, l'aimable inconnue sourit; je m'assis à côté d'elle, et je la pressai de me parler avec confiance, et de m'apprendre pourquoi elle s'obstinait à rester dans ce jardin. Toutes mes compagnes, répondit-elle, avaient des maris ou des amans qu'elles brûlaient de revoir; j'admire leur constance, et je ne me pique pas de l'imiter.

Puisque vous voulez, seigneur, me connaître, voici le récit de mes aventures. J'ai l'imagination très-vive, l'ame sensible, et une délicatesse excessive; il est aisé de me plaire, et même de toucher mon cœur, mais il est difficile de me fixer. Quand je commence à m'attacher, je vois tout en beau, je fais une espèce de divinité de ce que j'aime; et lorsque les circonstances et les évènemens me ravissent cette illusion, je vois que je n'aimais qu'une chimère, et je me détache, ou, pour mieux dire, je me réveille, je quitte un songe agréable que la vérité fait évanouir; et l'on a l'injustice d'appeler inconstance, cet effort de raison! je ne change point par caprice, par lassitude; je me trompe et je me désabuse.

Enfin, il y a deux ans que je me trouvai, pour mon malheur, en rivalité avec Prudine; un nouvel attachement m'occupait uniquement depuis plus de trois mois; la fée prit pour mon amant une fantaisie qui me coûta la liberté, elle m'enleva et me conduisit ici; nous traversâmes ce jardin; elle me tenait par la main, je pleurais, je me désespérais. Rassurez-vous, Agélie, me dit-elle; ma vengeance ne sera point barbare: vous êtes piquante, aimable; si vous aviez un peu moins de légèreté, vous seriez très-attachante; aussi, comme mal-

gré moi vous m'intéressez, je veux plutôt chercher à vous corriger qu'à vous punir.

Ce persifflage de la fée ne me rassurait pas ; nous marchions toujours ; enfin, les bosquets, les arbres, le jardin, tout disparut à nos yeux, et nous nous trouvâmes dans une plaine immense, qui n'était bornée de tous les côtés que par l'horizon : tel est à-peu-près le coup d'œil que l'on peut avoir sur un vaisseau lorsqu'on est en pleine mer ; mais le mouvement et le bruit des flots, les accidens de lumière produits par le soleil qui se réfléchit sur la surface des ondes, donnent une sorte de vie à ce tableau ; au lieu que dans la plaine où nous étions, rien ne rompait l'étonnante et parfaite uniformité du spectacle imposant et monotone qui s'offrait à nos regards. On ne voyait dans cette plaine ni arbres, ni buissons, ni fleurs ; elle était couverte dans toute son étendue, d'un gazon très-fin, du plus beau verd, et composé d'une seule espèce d'herbe ; un calme profond, un silence éternel régnait dans cette vaste solitude ; on n'y voyait pas un insecte, pas un oiseau ; et le ciel, d'un azur éclatant, était pur et sans nuages.

L'aspect de ce désert immense produisit d'abord sur moi la sensation la plus agréable ; frappée, saisie d'admiration, j'étais immobile et plongée dans une espèce

de ravissement. Je suis charmée, me dit la fée, que ce lieu vous plaise; il doit naturellement calmer la vivacité d'une imagination trop ardente; mais c'est un effet qu'on ne peut espérer que du temps et des réflexions. Ainsi, je veux que vous restiez ici; vous n'y remarquerez jamais le moindre changement; ce ciel sera pour vous toujours également serein, jamais le plus léger nuage n'en troublera la pureté; vous ne verrez plus ni la nuit, ni l'aurore; vous ne souffrirez plus de l'inconstance des saisons; cette verdure est immortelle, et ce jour qui vous éclaire sera toujours aussi brillant. En achevant ces mots, la fée me condamna à me promener d'un pas égal et majestueux, pendant l'espace de trente ans, sur cette pelouse enchantée, à moins, ajouta-t-elle, suivant sa formule ordinaire, qu'un de mes amans ne cesse de m'aimer sans que je le puisse soupçonner.

Elle disparut, et dans l'instant, je me trouvai forcée de marcher avec une extrême lenteur, sans avoir la possibilité de me détourner ni à droite, ni à gauche, et sans pouvoir presser ni ralentir ma marche, ou m'arrêter et m'asseoir. Cette obligation de tracer continuellement une ligne droite, en marchant toujours d'un pas égal et lent, me parut très-pénible dès le premier moment; mais j'étais bien éloignée de sentir

toute l'horreur de ma situation. Je contemplais encore avec ravissement, cet immense et riche tapis vert, couronné à l'horizon par un cintre d'azur d'un éclat éblouissant. Est-il possible, me disais-je, que du bleu et du vert, un ciel et de l'herbe puissent former un spectacle si extraordinaire, si magnifique! *Grandeur et simplicité*, voilà ce qui produit le *sublime*.

Ces réflexions philosophiques, le souvenir de mon amant, l'espérance que la fée ne pouvait manquer d'être trompée, ces différentes idées me firent supporter ma solitude avec beaucoup de patience pendant quelques heures; mais mon admiration pour le lieu où j'étais, se refroidit bientôt; le dégoût succéda à l'enthousiasme; l'immensité majestueuse de ce gazon éternel, qui m'avait causé tant de surprise au premier coup d'œil, ne m'offrait plus qu'un spectacle aussi ennuyeux qu'insipide et monotone; je n'avais pour toute distraction qu'une passion malheureuse, mais ce souvenir s'effaçait insensiblement; mon imagination refroidie ne me peignait plus les objets qu'avec des couleurs faibles; je n'avais plus que des pensées vagues, des rêveries languissantes; toutes les illusions m'abandonnaient, l'amour disparut de ma solitude, et je me trouvai seule dans l'univers.

Quand la raison dissipe des erreurs dangereuses, on jouit de sa victoire, on est heureux sans doute. Mais s'il est glorieux et satisfaisant de vaincre ses passions, il est affreux de sentir qu'elles nous quittent, qu'elles s'anéantissent, parce que le feu de notre imagination s'éteint, et que notre cœur se dessèche. Eh! comment éviter cette situation horrible, si l'on manque de courage? quelles passions peuvent être durables? Il faut que la raison nous affranchisse, ou que le temps les consume.

Dans cet état cruel, je poursuivais tristement ma droite ligne; je ne pleurais plus, je bâillais; je n'avais plus la force de m'affliger, j'étais accablée, anéantie sous le poids insupportable de l'ennui. L'unique désir véritablement vif que j'eusse conservé, était celui de revoir des êtres animés, et des arbres, des maisons, des montagnes. La seule vue d'un nuage m'eût charmée; un orage, du tonnerre, de la pluie, m'auraient transportée de joie : combien je regrettais la nuit, le clair de lune et les étoiles! Enfin, le moindre changement eût été pour moi l'évènement le plus heureux, et je sentais que l'ingénieuse et jalouse Prudine, en me condamnant à cet étrange supplice, avait trouvé la manière la plus cruelle de me punir de l'inconstance qu'elle me reprochait.

Jugez de ma joie, seigneur, poursuivit Agélie, lorsque, grace à votre valeur, j'ai repris tout-à-coup la faculté de courir et de m'arrêter, et que je me suis retrouvée dans ce jardin! Vous devez concevoir présent pourquoi j'y suis restée; je n'avais nulle impatience d'aller rejoindre un amant qui a cessé de me plaire, et dont je suis sans doute oubliée, puisque nous sommes séparés depuis dix-huit mois. Si par hasard il me conservait sa foi, je ne pourrais supporter ses plaintes, ses reproches; il m'est donc impossible de retourner dans ma patrie; tout autre pays m'est indifférent: pourvu que je ne voie ni plaine, ni tapis de gazon, je me fixerai sans répugnance en quelque lieu que ce puisse être.

Comme Agélie achevait ce récit, je me levai, et décrivant avec ma baguette un cercle dans les airs, je changeai les jardins et le palais de Prudine en un château magnifique, situé sur le sommet d'une montagne. Nous nous trouvâmes sur une terrasse de laquelle on découvrait la vue la plus agréable et la plus variée. Agélie parut transportée en revoyant des cascades, des rochers, des précipices, des ruines, des chaumières, des troupeaux et la mer; car j'avais réuni dans cet espace, tous les objets les plus majestueux et les plus rians que la nature peut offrir.

Agélie était dans un enchantement inexprimable. Régnez ici, lui dis-je ; si ma présence vous importune, parlez, belle Agélie ; quoi qu'il puisse m'en coûter, je m'éloignerai de vous, votre repos m'est plus cher que mon bonheur. Agélie répondit d'abord à cette espèce de déclaration, avec autant d'attendrissement que d'embarras ; ensuite elle reprit le ton de la plaisanterie, elle conserva sa gaieté une partie de la journée, et sur le soir, elle tomba dans une mélancolie douce qui lui donnait de nouveaux charmes, et qui la rendait si intéressante, qu'elle acheva de me tourner la tête.

Après le souper, je la conduisis sur la terrasse ; en appercevant le ciel parsemé d'étoiles, Agélie tressaille, elle s'arrête, et contemple les cieux avec ravissement. O spectacle enchanteur! s'écria-t-elle. Dans ce moment, je tombai à ses genoux, et j'osai lui peindre tous les sentimens qu'elle m'inspirait. Agélie m'écouta sans m'interrompre ; je la vis s'émouvoir, je vis ses pleurs couler. Je la pressai de me répondre, elle garda un moment le silence ; enfin, essuyant ses larmes : Phanor, me dit-elle, je ne suis point insensible à vos bienfaits, et surtout à votre tendresse ; mais laissez-moi le temps de vous connaître, et d'examiner mon cœur. En disant ces mots, Agélie me quitta.

Je

Je consultai ma précieuse bague de turquoise, et je connus avec transport que déjà j'étais aimé. Le lendemain, je conjurai Agélie de s'expliquer : En vérité, me dit-elle, je crains de m'abuser et de vous tromper..... Non, charmante Agélie, m'écriai-je, en me précipitant à ses pieds : non, vous m'aimez, je ne puis douter de mon bonheur..... Je m'arrêtai, car je m'apperçus qu'Agélie trouvait ma sécurité extrêmement ridicule. En effet, cette confiance ressemblait assez à de la fatuité. Agélie bouda, me traita avec sécheresse, avec dédain ; je réparai mon imprudence, je feignis d'avoir perdu tout espoir. Agélie s'adoucit ; elle m'avoua enfin qu'elle partageait mes sentimens, et elle daigna fixer le jour où l'hymen devait engager pour jamais deux cœurs que l'amour avait unis si promptement.

La veille de ce jour heureux, j'étais sur la terrasse avec Agélie ; elle avait les yeux fixés sur la mer qui baignait les murs de la terrasse, elle rêvait, et j'avais remarqué avec inquiétude que depuis deux jours elle paraissait distraite, et moins tendre qu'à l'ordinaire ; cependant, je ne pouvais être véritablement alarmé, car ma bague était toujours du plus beau bleu du monde. Agélie, après un moment de silence, prenant la parole : Vous devriez, dit-elle,

puisque tout est possible à votre art, applanir d'un coup de baguette ces deux montagnes, et faire disparaître ces rochers; ce paysage est trop chargé, l'œil n'y rencontre aucun objet sur lequel il puisse se reposer agréablement; vous y avez trop multiplié les cascades; ces précipices effrayent l'imagination, et le bruit de ces torrens et de la mer, est d'une tristesse qui serre le cœur. Eh, quoi donc, Agélie, repris-je en soupirant, ces lieux ont déjà cessé de vous plaire? Vous les avez trouvés si charmans!.... Ils vont disparaître à vos yeux, si vous l'ordonnez; mais ils me sont chers. C'est ici qu'Agélie a daigné me promettre d'unir sa destinée à la mienne.

Agélie ne répondit rien, elle jeta sur moi le plus tendre regard, et elle me tendit la main. Je baisai cette main avec transport: dans cet instant, les yeux d'Agélie se fixèrent sur ma bague; d'un air distrait et négligent, elle la tira de mon doigt, ce qui me causa un peu d'émotion; mais ne voulant pas exciter ses soupçons, je n'osai m'opposer au désir qu'elle témoignait de l'examiner de près. Je ne puis souffrir les turquoises, dit Agélie; celle-ci est d'un beau bleu; mais la bague est affreuse, et montée à faire horreur! En achevant ces paroles, Agélie lève le

bras, et, sans qu'il fût possible de l'empêcher, ou pour mieux dire, de le prévoir, elle lance dans la mer ce trésor inestimable à mes yeux, cette bague précieuse dont la possession m'était si chère.

L'excès de ma surprise me rendit immobile; Agélie me considérait avec malignité; enfin, j'éclatai, j'accablai Agélie de reproches, je l'accusai de perfidie, et je débitai sans ménagement toutes les extravagances que la plus violente colère peut suggérer. Agélie m'écouta tranquillement; lorsque j'eus cessé de parler: J'avoue, dit-elle que les propriétés de cette vilaine bague ne m'étaient pas inconnues; depuis quelques jours j'avais à cet égard des soupçons confus, et j'ai su, avec assez d'adresse, arracher ce secret à Zumio.... Ah, perfide Zumio! m'écriai-je. Il n'a pas cru vous trahir, reprit Agélie, je lui ai persuadé que j'étais instruite; il n'a pas manqué de discrétion, il n'a eu que le tort de se laisser tromper par une femme. C'est un malheur dont la prudence humaine et l'art merveilleux de la féerie n'ont pu, jusqu'à ce jour, préserver les philosophes mêmes, et les génies les plus sublimes. Au reste, seigneur, poursuivit Agélie, si c'est en ma faveur que vous regrettez avec tant d'amertume votre turquoise, cette douleur n'est pas fondée, car je vous

assure que je n'ai nulle envie de vous abuser. Et pourquoi donc, cruelle, interrompis-je, m'avez-vous ravi ce précieux talisman, qui prévenait tous les doutes, qui rendait superflues toutes les assurances de fidélité ?.... Oui, seigneur, reprit Agélie, je le sais, cette bague ne me laissait rien à dire ; mais j'aime à parler, et d'ailleurs vous conviendrez que la sécurité qu'elle vous eût inspirée, n'aurait pas été faite pour me flatter beaucoup. Enfin, trouvez-vous qu'il fût bien généreux et bien délicat, de consulter en secret cette bague à chaque instant, pour savoir si vous deviez ajouter foi aux protestations de ma tendresse? Moi, je n'avais point de talisman, et je vous croyais ! Voulez-vous savoir comme on aime ? Dans l'instant où vous m'arrachâtes l'aveu de mes sentimens, il fallait me sacrifier ce prétendu trésor, jeter dans la mer cette bague odieuse, et me dire : *L'amour et la confiance qu'il inspire, me la rendent inutile.*

A ces mots, je restai confondu, je tombai aux genoux d'Agélie, j'implorai son indulgence et mon pardon. De l'indulgence, reprit-elle, vous n'en connaissez pas le prix ! Tous ces torts que je viens de vous reprocher, n'avais-je pas eu la générosité de les excuser? Lorsque j'ai jeté votre bague dans la mer, vous devez vous le rap-

peler, elle n'avait point encore changé de couleur; mais la fureur, l'indigne emportement que vous m'avez montré..... — N'achevez point, Agélie, vous me percez le cœur. — Non, seigneur, je n'abuserai point de l'impossibilité où vous êtes maintenant de lire dans mon ame; ma parole est aussi sûre que tous les talismans du monde. J'ai cessé de vous aimer, et c'est sans retour.

Le sang-froid avec lequel Agélie prononça ces terribles paroles, ne me permit pas de douter de mon malheur; je l'aimais éperdûment, et je me livrai au plus affreux désespoir; j'étais à ses pieds, je les baignais de larmes : Par pitié, lui disais-je, daignez me laisser quelque espérance. Voyez donc, répondait-elle, si vous devez regretter votre bague. La vérité vous paraît si cruelle, que vous ne sauriez la supporter, et que vous me conjurez de vous tromper!.. Nous devons sans doute chercher à nous affranchir des illusions qui peuvent nous égarer, mais pourquoi vouloir détruire celles qui nous consolent?.... Croyez-moi, seigneur, n'employez point désormais votre art à former un talisman semblable à celui dont je vous ai délivré, vous ne feriez que vous préparer de nouveaux malheurs. Étudiez les hommes, connaissez-les, défiez-vous d'eux en général,

mais livrez-vous aveuglément à la foi de votre maîtresse et de votre ami.

Ce conseil était sage, et malheureusement je n'en profitai pas. Agélie fut inflexible, rien ne put me rendre son cœur: accablé, désespéré, je m'éloignai d'elle, je me retirai dans une solitude où je passai plusieurs mois, uniquement occupé de ma douleur. Zumio m'avait suivi; quoiqu'il fût la cause innocente de mes malheurs, son attachement pour moi, sa gaieté et sa douceur naturelle, me rendaient sa société agréable; d'ailleurs, il connaissait Agélie, je pouvais lui parler d'elle. Zumio avait beaucoup voyagé, il contait avec plaisir et avec grace; et pour me distraire, il m'entretenait chaque soir des différentes choses intéressantes qu'il avait vues dans ses voyages.

Il me parlait souvent d'une princesse Arpalice, dont il faisait de si pompeux éloges, qu'il piqua enfin ma curiosité. Je lui demandai si elle était aussi aimable qu'Agélie. Bon, répondit Zumio, si vous aviez vu la divine Arpalice, vous n'auriez jamais été amoureux de cette petite Agélie, assez piquante, j'en conviens, et raisonnant passablement quelquefois, mais n'étant au fond qu'une étourdie remplie de caprices et de légèreté; au lieu que la princesse Arpalice est le modèle le plus

accompli de toutes les perfections. Vous seriez ébloui de sa beauté, enchanté de la profondeur de son esprit, de ses vertus, de ses talens, de l'étendue de ses connaissances; . . . et une ame! . . . une sensibilité! . . . Si vous l'entendiez parler sur l'amitié! . . .

Zumio ne tarissait point sur ce sujet; ces louanges répétées tous les jours, m'inspirèrent à la fin le plus vif désir de connaître cette merveilleuse princesse. Cependant, malgré les conseils d'Agélie, je regrettais toujours avec amertume ma bague de turquoise. J'avais une grace à demander au roi des génies; après beaucoup d'incertitudes et de réflexions, je fus le trouver, et je le conjurai de me construire un palais, et d'y répandre un charme qui obligeât tous ceux qui y entreraient, de dire, sans aucun déguisement, leurs plus secrettes pensées aussitôt qu'ils voudraient parler. Je demandai, en qualité de possesseur du palais, à être seul exempt de cette loi générale; car, ajoutai-je, un amant doit être discret, et je ne veux pas m'exposer à faire la plus légère indiscrétion de ce genre. Enfin, poursuivis-je, que je puisse voir dans ce palais les objets tels qu'ils sont, et que je n'y entende que des discours sincères; que ceux qui parleront soient invinciblement forcés d'ex-

primer leurs vrais sentimens, et en même temps, que celui qui aura le projet de trahir ou de déguiser la vérité, ne s'apperçoive pas qu'il dit le contraire de ce qu'il veut dire, qu'il ne puisse s'entendre lui-même, et qu'il reste persuadé qu'il a proféré les discours trompeurs avec lesquels il se sera flatté d'en imposer. Sans ce double charme, chacun prendrait le parti de garder le silence; je n'entendrais que quelques phrases interrompues, et jamais de conversations.

Le génie soupira : Imprudent Phanor, dit-il, que demandez-vous ? . . . Mais mon serment ne me permet pas de vous refuser. Allez, retournez dans vos états : à la place du palais que vous avez occupé jusqu'ici, vous trouverez celui que vous avez la folie de désirer. Voici, continua le génie, une boîte qui vous préservera du charme attaché à ce dangereux palais; toutes les fois que vous la porterez, vous ne direz que ce que vous aurez le dessein de dire : si vous voulez prêter cette boîte, elle produira sur un autre le même effet; mais je ne puis faire qu'un seul talisman de cette espèce, il ne m'est pas possible de vous en donner un second semblable. A ces mots, je reçus des mains du génie la boîte qu'il m'offrait; et après lui avoir témoigné toute ma reconnaissance, je me rendis sur le champ dans la nouvelle habitation.

Je trouvai un palais dont l'aspect m'éblouit et m'enchanta ; il est formé d'une matière qui a l'éclat, la dureté et la transparence du diamant le plus pur et le plus brillant ; l'architecture en est à la fois majestueuse et légère, tous les ornemens en sont enrichis d'opales, de rubis et de perles, et sur les portes d'or de ce magnifique édifice, on lisait alors cette inscription : *Palais de la Vérité.* En y entrant, je touchai les portes avec ma baguette, en prononçant ces mots : Quiconque entrera désormais dans ce palais auguste, n'en pourra sortir qu'après y avoir passé trois mois ; et je jure par mon art, serment irrévocable, de ne jamais abolir cette loi. Ensuite je fis ouvrir les portes du palais, et j'ordonnai qu'on y laissât entrer tous ceux qui voudraient y séjourner.

Dès le premier jour j'eus occasion de connaître combien il était dangereux d'habiter le Palais de la Vérité ; je questionnai mes esclaves, et forcés de me répondre avec une entière sincérité, leurs aveux me causèrent tant d'indignation, que je les renvoyai tous, et je dois convenir que depuis je n'en ai pas trouvé de plus fidelles et de plus attachés. D'un autre côté, je perdis beaucoup de mon amitié pour Zumio ; je le vis tel qu'il était, je connus qu'il manquait également de goût et de solidité ; il se permettait sou-

vent dans la conversation *des pointes* et des *jeux de mots* qui cessèrent alors de m'amuser, et je m'étonnai même que ce genre d'esprit eût pu me plaire ; je découvris en Zumio mille petits défauts que je n'avais pas remarqués jusqu'à ce moment, et d'ailleurs je le trouvai d'une impertinence extrême ; il me contrariait continuellement, il n'était presque jamais de mon avis, et me parlait avec une liberté et une impolitesse révoltantes. Cependant, comme il me disait encore qu'il avait de l'amitié pour moi, je ne me brouillai point avec lui, mais je le grondais et je le brusquais sans cesse ; il me répondait insolemment que j'avais un orgueil insupportable ; je lui imposais silence, il haussait les épaules, se moquait de moi, montrait alternativement de la colère et de l'humeur, et nous passions toutes nos journées à nous bouder et à nous quereller.

Excédé de ce tête-à-tête, j'espérais toujours que quelques voyageurs, séduits par l'aspect brillant de mon palais, éprouveraient le désir d'y entrer ; mais les passans se contentaient de l'admirer, ils en approchaient avec empressement, et à peine avaient-ils jeté les yeux sur l'inscription, qu'ils s'éloignaient et poursuivaient leur route. Un jour que j'étais avec Zumio sur un balcon, nous apperçûmes de loin

un char magnifique qui s'avançait vers le palais; mon art me fit connaître que ce char était conduit par un roi, accompagné de sept ou huit courtisans; le char s'approche, et Zumio me dit : Pour le coup, je me flatte que nous allons avoir une visite; j'en serais charmé, car je m'ennuie cruellement depuis que nous sommes ici..... Comme Zumio achevait ces mots, le char s'arrête devant les portes, le roi lit l'inscription, et son premier mouvement est d'avancer et d'entrer dans le palais; mais les courtisans pâlissent et le retiennent en frémissant : le roi leur résiste pendant quelques minutes; enfin il se laisse persuader, il recule; les courtisans respirent, ils détournent précipitamment le char, et bientôt nous les perdons de vue.

Les voilà partis, s'écria Zumio avec chagrin; tant que vous vous obstinerez à laisser sur la porte cette maudite inscription, nous n'aurons pas une seule visite; vous êtes d'un entêtement!... Je n'ai jamais vu un génie plus borné et plus opiniâtre!... — Mais, Zumio, votre insolence n'a plus de bornes..... — Ah! vous voulez de la vérité et des complimens!..... Réellement vous extravaguez tout-à-fait. Vous êtes, dans de certains momens, aussi inconséquent et aussi sot qu'orgueilleux. Choqué à l'excès de l'impertinence de Zumio, j'allais le chas-

ser, lorsque j'apperçus une figure qui fixa toute mon attention, et me fit oublier ma colère. C'était un vieillard vénérable ; la majesté répandue sur toute sa personne, imprimait le respect, et la douceur de sa physionomie inspirait un intérêt dont il était impossible de se défendre. Ce vieillard tenait un livre, et lisait en se promenant. Lorsqu'il fut auprès des portes du palais, il leva les yeux, et lut l'inscription : O toi que je cherche depuis quarante ans, s'écria-t-il, ô vérité céleste, avant ma dernière heure, je vais donc te voir sans nuage!... En prononçant ces paroles, le vieillard se précipite vers les portes, et il entre dans le palais.

En voici donc un ! s'écria Zumio. En disant ces mots, Zumio me quitte brusquement pour aller au-devant de l'étranger. Je suivis mon étourdi petit sylphe, et nous rencontrâmes bientôt le vieillard. Zumio vole à sa rencontre : Approchez, bonhomme, lui dit-il, soyez le bien venu, surtout si vous pouvez nous désennuyer. Vous êtes vieux, vous devez avoir vu beaucoup de choses, vous nous conterez des histoires ; dites-nous d'abord comment on vous appelle ?... Gélanor est mon nom, répondit le vieillard ; j'ai passé toute ma jeunesse dans le monde, j'ai prodigieusement voyagé, et depuis vingt ans je vis dans la solitude....

— Ah! j'entends, interrompit Zumio, vous êtes philosophe, cela ne nous égayera pas... Et vous, de votre côté, vous ne vous amuserez guère; car les philosophes sont curieux. Vous imaginez, sans doute, que vous pourrez étudier ici les hommes, et vous ne trouverez dans ce palais que le génie mon maître et moi. Phanor, comme vous voyez, n'est pas communicatif, et d'ailleurs il n'a aucune originalité dans le caractère; pour moi, je suis, à la vérité, rempli d'esprit, de vertus et d'agrémens, mais il vous faudra peu de temps pour m'approfondir.... En effet, reprit Gélanor en souriant, puisque dès-à-présent je vous connais beaucoup mieux que vous ne vous connaissez vous-même.

Ici je pris la parole à mon tour, et je demandai au philosophe quelle opinion il avait de lui-même. Je suis bon, me dit-il, mais imparfait; je ne conçois pas qu'après avoir passé ma vie à réfléchir, à travailler sur moi-même, je puisse avoir encore autant de défauts et de faiblesses; du moins cette idée, toujours présente à mon esprit, me préserve de l'orgueil et me rend indulgent. Mes actions publiques et secrettes sont irréprochables; mais j'éprouve souvent des mouvemens intérieurs qui m'humilient. Si je rendais un compte exact et détaillé de toutes les idées qui

s'offrent à mon imagination, on ne me trouverait pas plus sage qu'un homme ordinaire. A ces mots, je m'approchai de Gélanor, et l'embrassant avec une respectueuse tendresse : O mon père ! lui dis-je, vous me pénétrez d'admiration ; vous êtes un vrai philosophe ; j'honorerai et je chérirai éternellement tous ceux qui vous ressembleront.

Quelques jours après cet entretien, je me décidai à faire ôter l'inscription qui était gravée sur les portes de mon palais ; alors je quittai Gélanor et Zumio, et sans leur faire part de mon dessein, je partis ; et guidé par la curiosité que les récits de Zumio m'avaient inspirée, je me rendis dans les états de la princesse Arpalice. Craignant l'indiscrétion de Zumio, je n'avais pas voulu le mener avec moi, ni lui confier mon projet. Enfin, je vis cette célèbre princesse : elle ne me reçut que le soir ; on me fit entrer dans un superbe salon, éclairé de la manière la plus agréable ; toutes les bougies étaient sous des cristaux recouverts de gaze blanche, ou posées dans des vases d'albâtre, artifice qui produisait une lumière douce, à peu-près semblable à celle d'un beau clair de lune. La princesse était assise sur un trône d'or, surmonté d'un pavillon décoré d'une draperie de gaze d'argent ; des guirlandes de

roses formaient des festons élégans et des couronnes au dessus de la tête d'Arpalice.

Cette princesse, vêtue d'une robe magnifique, garnie de pierreries, me parut d'un éclat éblouissant, et d'une beauté majestueuse et régulière, quoiqu'elle ne fût pas de la première jeunesse. J'admirai sa taille, sa noblesse, la blancheur surprenante de son teint, et je fus charmé de sa conversation. Le lendemain mon admiration s'accrut encore : la princesse me fit conduire dans une galerie remplie de tableaux ; et j'appris que tous ces tableaux avaient été peints par Arpalice ; ils représentaient les sujets les plus intéressans, des temples à l'Amitié, des sacrifices à l'Amitié, l'Amitié triomphant de l'Amour, le Temps couronnant et embellissant l'Amitié, ou des autels à la Bienfaisance, la Bienfaisance éclairée par la Vertu, la Pitié entraînant la Bienfaisance, etc. Enfin on ne pouvait sortir de cette galerie qu'avec la persuasion qu'Arpalice était la princesse de l'univers la plus sensible et la plus vertueuse. On me conduisit encore dans le laboratoire de la princesse ; et en revenant de toutes ces courses, mon conducteur me dit en confidence, que la Princesse s'occupait avec autant de succès de l'astronomie et des mathématiques. Comme j'ai un goût particulier pour ces deux sciences, cette découverte m'enchanta,

et mit le comble à la haute opinion que j'avais déjà conçue de la princesse.

Le soir on fit de la musique; des musiciens exécutèrent une symphonie charmante de la composition d'Arpalice. La princesse s'établit ensuite à un clavecin, et chanta; sa voix ne me parut pas très-remarquable, d'autant mieux que tous les instrumens qui l'accompagnaient, la couvraient presque entièrement; mais un excellent musicien qui était à côté de moi, m'assura qu'elle avait un talent supérieur; et en effet, je vis bien qu'il avait raison, car tout le monde, en écoutant Arpalice, était dans le ravissement.

Après le souper, on fit des bouts-rimés et des charades; ce qui fournit à la princesse l'occasion de montrer tout son esprit. Je ne pouvais revenir de mon étonnement, j'étais stupéfait, et je sentais qu'il ne me serait pas possible de conserver long-temps ma liberté auprès d'une princesse aussi accomplie.

A minuit tout le monde se retira, et je restai seul avec Arpalice et Télaïre son amie intime; les deux amies étaient presque couchées sur un canapé, et tendrement penchées dans les bras l'une de l'autre, ce qui formait un tableau ravissant. Je les contemplai en silence; elles se disaient tout ce que l'amitié peut inspirer de plus su-

blime, et Arpalice me fit une peinture si vive et si touchante *de son sentiment* pour Télaïre, que j'en fus attendri jusqu'aux larmes.

Je ne pus m'empêcher de lui témoigner une partie de l'admiration qu'elle m'inspirait ; je louai ses talens, son instruction, et j'amenai la conversation sur la géométrie et l'astronomie ; mais Arpalice prenant le ton le plus modeste : Je suis très-fâchée, seigneur, me dit-elle, qu'on vous ait persuadé que je m'occupais d'un étude si peu convenable à une femme ; s'il était vrai que j'eusse le goût et les connaissances que vous me supposez, je me serais fait la loi de n'en jamais convenir. La pédanterie et l'affectation *sont si étrangères à ma manière d'être !* . . J'ai si peu de prétentions ! . . .

Cette rare modestie acheva de me charmer. Séduit, transporté, je ne rentrai dans mon appartement que pour m'occuper encore d'Arpalice. Je passai une partie de la nuit à lui écrire, et à faire des vers pour elle. Je lui donnai les fêtes les plus ingénieuses et les plus brillantes ; elle parut sensible à mes soins : je déclarai ma passion, et elle m'avoua que sans mon rang et ma puissance, elle partagerait mes sentimens ; mais que par une délicatesse insurmontable, elle ne pouvait se résoudre à épouser un génie. Vous pourriez par la

suite, ajouta-t-elle, attribuer à l'ambition ce que l'amour seul saurait obtenir de moi. Ah! que n'êtes-vous né dans un rang moins élevé!... Ces sentimens m'enchantaient, et en même temps me désespéraient.

Dans d'autres momens, Arpalice me vantait les douceurs de sa situation actuelle. Je n'ai point d'ambition, me disait-elle, l'amitié fait le charme de ma vie; je n'ai jamais connu l'amour, je crains de m'y livrer : j'ai une ame si passionnée, une sensibilité si délicate!... Je suis heureuse et paisible; ne vous flattez pas que je puisse me résoudre à vous sacrifier un bonheur si pur et si parfait. Non, seigneur, incapable de feindre et d'éprouver le plus léger mouvement de coquetterie, je ne vous laisserai point des espérances trompeuses. Quittez ces lieux, fuyez-moi pour votre repos... et pour le mien.

Enfin l'amour triompha; Arpalice se laissa toucher, et consentit à recevoir ma main. Elle me montrait une tendresse qui me pénétrait. Cependant Prudine m'avait rendu si défiant, que je pris la résolution de ne m'unir à la divine Arpalice, qu'après l'avoir écoutée dans le Palais de la Vérité. Je ne doutais pas de sa sincérité; mais il m'était impossible de lui faire le sacrifice de l'épreuve du palais. Je lui déclarai que je ne pouvais l'épouser que dans mes états.

Je me gardai bien de lui parler du charme inquiétant attaché à mon palais. Elle consentit avec joie à me suivre ; elle exigea seulement que Télaïre fût du voyage, ne pouvant, disait-elle, se séparer sans désespoir d'une amie si chère. Nous partîmes tous les trois, et en peu d'heures nous nous trouvâmes transportés dans l'avenue de mon palais.

A l'aspect de ce lieu redoutable, j'éprouvai la plus vive émotion, en pensant que j'allais voir à découvert le cœur de ce que j'aimais. Hélas, me disais-je, si elle est telle que je l'ai jugée, combien je me reprocherai d'avoir cru l'épreuve du palais nécessaire! Si je m'abusais, quelle douce illusion je vais perdre ! . . Enfin nous entrons dans le palais : alors je jetai en tremblant les yeux sur la princesse ; quelle fut ma surprise, en découvrant que la divine Arpalice avait quarante-huit ans, un pied de blanc, des sourcils peints, des cheveux postiches, et un corps garni ! enfin, je la vis chauve, rousse, vieille et bossue. Zumio qui était accouru au-devant de moi, ne pouvant la reconnaître dans un si triste état, se mit à éclater de rire en apercevant cette figure ridicule qui s'appuyait sur mon bras d'un air triomphant : je fus tellement déconcerté, que je quittai brusquement la princesse, sans m'embarrasser de ce qu'elle pourrait penser.

Zumio me suivit: Seigneur, me dit-il, je vous félicite de votre bonne fortune, vous nous ramenez-là une rare beauté, la conquête est brillante; ce choix du moins prouve la solidité de votre goût, et vous met à l'abri des inquiétudes que les rivaux et la jalousie peuvent causer. Un seul mot fit perdre à Zumio toute sa gaieté; je nommai Arpalice, et il resta confondu, anéanti. Après un moment de silence: Seigneur, reprit-il, je conçois votre dépit et votre chagrin; mais enfin si cette princesse n'avait qu'une beauté d'emprunt, si elle ne devait qu'à l'art cet éclat, ces cheveux et cette taille qui nous séduisaient, du moins j'ose me flatter encore qu'elle ne nous a point trompés sur son ame, son esprit et ses talens; et puisqu'elle vous a dit qu'elle vous aime, je suis persuadé que vous serez satisfait de ses sentimens. Mais y pensez-vous, Zumio, m'écriai-je? que voulez-vous que je devienne, si j'ai eu le malheur d'inspirer une passion à une semblable figure? L'espérance de la trouver perfide, est la seule consolation qui me reste. Dans ce moment on vint me dire que la princesse me demandait; et la bienséance m'obligea à l'aller rejoindre.

Je la trouvai seule dans un cabinet; elle était couchée sur une chaise longue, elle tenait un mouchoir et un flacon; aussi-

tôt qu'elle m'apperçut, elle fit les contorsions les plus étranges, et elle mit son mouchoir sur ses yeux. Qu'avez-vous donc, madame, lui dis-je? Elle ne répondit rien; et comme les contorsions continuaient, je réitérai ma question. Alors, me regardant languissamment: Je fais semblant, me dit-elle, d'avoir une attaque de nerfs.... Je le vois parfaitement, repris-je. Eh bien, cruel! interrompit-elle, vous n'en êtes pas touché? — Pardonnez-moi. Mais pourquoi avez-vous une attaque de nerfs?.... — Parce que vous m'avez quittée froidement en entrant dans ce palais; et je veux vous persuader que j'ai une sensibilité excessive, et que je vous aime passionnément...— M'aimez-vous en effet?... — Pas le moins du monde. Je n'aime rien. En prononçant ces mots, la princesse, qui croyait me dire la chose du monde la plus tendre, fit semblant de pleurer, et s'essuya les yeux. Je respirais: débarrassé de toute inquiétude, je voulus prolonger un entretien qui me divertissait, et prenant la main d'Arpalice: Vous m'attendrissez, lui dis-je; qui pourrait être insensible à tant de charmes et à tant d'amour!.... Mais comme votre main tressaille! Oui, répondit-elle, je le fais exprès pour vous faire croire que ce sont de petits mouvemens convulsifs... — Cela doit vous fatiguer beaucoup?..., —

Point du tout, j'en ai une si grande habitude.... Mais tout-à-l'heure vous verrez bien autre chose, je jouerai tout mon jeu : à la fin de la conversation je m'évanouirai.

Dites-moi, je vous prie, qu'est devenue Télaïre ? — Nous sommes brouillées... — Quoi ! déjà ? ... — Oui, et mon intention est de vous persuader que Télaïre est cause en partie de l'état où vous me voyez. — Que s'est-il donc passé entre vous ? ... — Elle m'a dit des choses inouies ; que je suis fausse, personnelle, envieuse, insensible ; que j'ai un orgueil démesuré, une ambition insatiable : de mon côté, j'ai répondu que je n'avais jamais paru l'aimer que par air ; que si elle eût été plus jolie et plus aimable, elle m'aurait causé de l'ombrage. J'ai ajouté que je n'avais pas le moindre sentiment pour elle, que je ne lui ferais pas le plus léger sacrifice... — Et elle s'est fâchée ? cela est inconcevable... — Elle est sortie furieuse. — Aviez-vous de la confiance en elle ?... — Je n'en ai jamais eu en personne. Je ne désire pas des amis, il ne me faut que des dupes et des esclaves ? Cependant j'ai fait dans ma vie beaucoup de confidences, mais uniquement par vanité, et toujours en déguisant ou changeant les faits, en ajoutant des circonstances ; car pour me faire valoir, les mensonges ne me coûtent rien. — Vous êtes véritablement

adorable ! et avec tout cela d'une bienfaisance !... — Oui, j'aime à l'excès la magnificence et le faste. — Quand nous serons unis, vous pourrez disposer de tous mes trésors. Que d'infortunés seront secourus par vous !... — Oh ! certainement je garderai tout pour moi !... — Céleste Arpalice, vous m'enchantez ! Quelle étonnante réunion de vertus, de talens, d'instruction ! car vous le niez en vain, vous êtes aussi savante que belle, vos courtisans vous trahissent. La veille de notre départ, ils m'ont encore assuré qu'il n'y avait point dans vos états d'astronomes et de géomètres aussi habiles que vous. — Ils sont payés pour dire cela. — Comment ! — Ils seraient disgraciés, s'ils parlaient autrement. Je suis très-ignorante, et je veux avoir la réputation de tout savoir. — Quelle modestie ! ... Et vos tableaux ?... — C'est Zolphir qui les a faits. — Et ces symphonies charmantes que vous m'avez fait entendre ?... — Elles sont de la composition de Géraste. — Vous êtes unique dans le monde. — Il est vrai que personne n'a jamais eu autant d'esprit, de finesse, de génie, et n'a poussé aussi loin la dissimulation et l'art d'en imposer aux gens les plus instruits et les plus clair-voyans.

Arpalice, en prononçant cette phrase, avait certainement l'intention de faire une réponse remplie d'humilité ; car elle prit

un air modeste, baissa les yeux, et fit des mines si comiques et si ridicules, que j'eus beaucoup de peine à m'empêcher de rire. Ses minauderies, et le ton qu'elle s'efforçait de prendre, s'accordaient si mal avec les choses qu'elle disait, et formaient avec ses discours un contraste si singulier et si plaisant, que je sentis qu'il me serait impossible de soutenir plus long-temps cette conversation. Je me levai pour la quitter; elle me rappela d'une voix faible, en me prévenant qu'elle allait fermer les yeux, s'évanouir, et retomber dans des convulsions affreuses. Je sortis au moment même, et j'allai retrouver Gélanor et Zumio pour leur conter cette aventure.

Enfin, dis-je au philosophe, vous prétendiez, Gélanor, que ce palais ne pouvait que me causer des peines, et qu'il ne me serait jamais bon à rien tant que je vivrais dans le monde; qu'en un mot, il ne convenait qu'à l'homme désabusé déjà par la raison, et affranchi sans retour de toutes les passions humaines. Cependant vous voyez combien il vient de m'être utile: si je n'y eusse pas amené Arpalice, j'épousais une femme vieille et laide, artificieuse, ambitieuse, fausse et méchante.

Mais, seigneur, répondit Gélanor, sans mettre le pied dans ce palais, vous auriez facilement pu voir cette femme à-peu-près

telle qu'elle est, si vous étiez moins sujet à vous laisser prévenir, et si vous aviez un peu moins d'amour-propre. Apprenez à voir par vos yeux, à juger par vous-même, et non d'après l'opinion des autres ; ne croyez pas si aisément qu'il est impossible de se défendre de vous aimer quand vous avez l'air d'être amoureux ; et je vous assure qu'en aucun lieu du monde, vous ne serez la dupe du manége et des artifices des femmes qui ressemblent à votre Arpalice.

Comptez-vous pour rien, répondis-je avec un peu de dépit, l'avantage de pouvoir entendre un philosophe me parler avec autant de liberté ? Quand vous ne repousserez point la vérité, reprit Gélanor, elle parviendra toujours jusqu'à vous. Elle n'est point renfermée dans la seule enceinte de ce palais, elle est répandue sur toute la surface de la terre ; elle s'y montre plus ou moins déguisée, suivant la faiblesse et l'orgueil qu'elle y rencontre. Nul mortel ne pourrait la supporter, si elle s'offrait, sans aucun voile, dans tous les instans de la vie. C'est ainsi qu'on la voit dans ce palais ; elle y détruit sans distinction les illusions innocentes et douces, et les erreurs dangereuses ; elle y paraît sous une forme si sauvage, elle y est si impitoyable, si dure, si grossière, qu'elle blesse et

révolte lors même qu'elle pourrait être utile. Ces réflexions ne me firent point changer d'opinion. L'expérience seule pouvait me rendre sage.

Je questionnai Zumio sur ce qui s'était passé dans le palais durant mon absence. Depuis que l'inscription est ôtée, répondit Zumio, tout le monde y veut entrer, et la foule y abonde. La société est nombreuse, mais l'union n'en fait pas le charme; on n'y entend que des disputes, des querelles, des injures souvent très-grossières; la politesse en est absolument bannie; on se moque les uns des autres sans finesse et sans ménagement; on ne peut pas calomnier, mais la médisance la plus mordante en dédommage; on se hait à découvert, on crie, on se déchire, on se brouille; c'est un train, un vacarme dont vous ne pouvez vous former d'idée. — Et les femmes, comment s'y conduisent-elles?.... — Elles y sont en général encore plus ridicules que les hommes. Elles haïssent mortellement pour des sujets si légers! Elles découvrent une fausseté si réfléchie, et souvent des artifices si puérils!.... L'une dit qu'elle veut nous faire croire qu'elle se trouve mal en voyant des jonquilles; l'autre nous apprend qu'elle fait semblant d'être effrayée à la vue d'un chat, enfin quand elles n'ont point d'intérêt à

nous tromper, elles trompent encore (du moins telle est leur intention) pour s'exercer et pour se divertir. Mais, poursuivit Zumio, ce qu'il y a de plus révoltant à voir ici, ce sont les coquettes; elles montrent une effronterie et des sentimens d'une perversité....

— Quoi donc, il n'est pas encore entré dans ce palais une seule femme vertueuse? — Oh! pardonnez-moi.... Il en est une surtout..... Ici Zumio s'arrêta, et parut embarrassé. Qu'avez-vous, Zumio, repris-je, pourquoi vous troublez-vous?... Parlez, je le veux. C'est, répondit Zumio en soupirant, que je suis amoureux, et je meurs de peur que vous ne deveniez mon rival... — Eh bien, Zumio, vous ne me sacrifieriez pas votre amour?... — Non, certainement. — Vous qui m'assuriez autrefois qu'il n'y avait point de sacrifice qui pût vous coûter, si j'en étais l'objet.... — J'exagérais beaucoup; je vous suis très-attaché, mais, si je le pouvais, je n'hésiterais pas à vous tromper pour Rosamire.... — L'aveu est doux et tendre.... Elle est donc bien charmante cette Rosamire?.... — La plus charmante personne de l'univers. Son ame est honnête et pure, digne enfin de l'attachement d'un sylphe. — Et vous aime-t-elle?.... — La pureté de mes sentimens lui plaît, et elle m'a dit

qu'elle avait du penchant pour moi. — Si vous êtes aimé, que pouvez-vous craindre? Quand l'ambition la séduirait en ma faveur, forcée de dire la vérité, il ne lui serait pas possible de me persuader qu'elle me préfère. — Oh! je suis sûr de son cœur; je crains seulement qu'elle ne vous tourne la tête, et qu'alors vous ne troubliez notre bonheur.... — Rassurez-vous, Zumio, je ne suis point un tyran. D'ailleurs, je n'ai nulle envie de devenir votre rival, et je vous proteste que je verrai, sans trouble et sans danger, cette jeune personne, quelque charmante qu'elle puisse être, puisque son cœur est engagé. — Dès que vous voulez absolument la voir, permettez que j'aille la chercher, et lui parler d'abord.... — Pourquoi?..... — C'est que..... — Eh bien, répondez donc..... — C'est que je voudrais la prévenir un peu contre vous, en lui faisant le détail de tous vos défauts. — Le soin est obligeant; mais je vous en dispense. Dites-moi seulement si elle connaît ce palais? — Assurément. Elle l'habite depuis six semaines, et il n'est guère possible d'en ignorer la vertu plus de deux ou trois jours.

A ces mots, suivi du triste et jaloux Zumio, j'allais chercher Rosamire, lorsque nous vîmes paraître Arpalice; aussitôt qu'elle m'apperçut: Seigneur, s'écria-t-elle,

dans quel lieu m'avez-vous conduite ? Quelle société vous ayez rassemblée dans ce palais ! J'ai été dans le salon un moment, j'y ai trouvé la plus mauvaise compagnie !... Des femmes d'une stupidité, des hommes d'une fatuité !.... d'une grossièreté !.... Quelles manières ! Quel ton, juste ciel !.... Si vous saviez les outrages que j'ai reçus !... J'étais au désespoir de voir tous les hommes admirer une jeune personne qu'on appelle Rosamire ; et cherchant à dissimuler mon dépit : Je suis outrée, ai-je dit, messieurs ; occupez-vous de moi, regardez-moi, venez ici ; quittez cette jeune beauté que je déteste, puisqu'elle vous plaît et vous attire. . . . A ce discours, on a fait des éclats de rire, des huées, des moqueries, comme si j'avais dit la chose du monde la plus extraordinaire et la plus ridicule... Alors j'ai déclaré que j'étais la souveraine de ce palais, et que demain j'y recevrais votre foi. Les huées ont recommencé ; on a poussé l'insolence jusqu'à m'appeler *vieille folle !* .... Seigneur, vengez-moi, chassez Rosamire de ce palais.... — Vous avez donc à vous plaindre d'elle particulièrement ? .... — Elle est la seule qui ne m'ait pas insultée, mais ma haine pour elle n'en est que plus forte ; elle s'attirait de nouveaux éloges par sa douceur et par sa modestie, et elle est si

belle ! . . . Je cherche à la noircir auprès de vous autant que je le puis . . . . Seigneur, répondez-moi ; mes discours font-ils quelque impression sur vous ? . . . — La plus grande.... Et vous me montrez tant de justice et de modération, que je vais de ce pas chercher Rosamire pour lui dire tout ce que je pense de son procédé.... — Ah, seigneur ! ne la voyez pas, elle vous séduirait.... — Calmez-vous, de grace. Zumio, conduisez la princesse dans son appartement.

En disant ces paroles, je m'éloignai sans attendre une réponse. Je volai vers Rosamire, je la trouvai telle en effet que l'amour et l'envie venaient de la dépeindre ; elle était d'une beauté ravissante, et elle avait autant d'esprit et de modestie que de charmes. En la voyant, en l'écoutant, j'enviai le bonheur de Zumio ; mais comme, grace à la boîte que le roi des génies m'avait donnée, j'étais le maître de dissimuler mes sentimens, je ne déclarai point à Rosamire l'impression trop vive qu'elle faisait sur mon cœur, je me contentai de lire dans le sien. Je la questionnai, et elle m'apprit qu'elle n'était ni coquette ni inconstante, que Zumio était le premier objet qu'elle eût aimé, qu'elle n'avait pas encore pour lui une passion véritable, mais qu'elle sentait qu'elle partagerait bien-

tôt tout l'amour qu'il éprouvait pour elle.

Je quittai Rosamire, enchanté de sa beauté, de son esprit, de son caractère ; le soir j'eus de l'humeur, et surtout contre Zumio ; il s'en plaignit, je me fâchai, je le chassai de ma présence ; un instant après je le rappelai, non pour me raccommoder avec lui, mais pour l'empêcher d'être avec Rosamire. Je sentis que je devenais injuste et tyrannique : l'amour seul n'aurait pu produire cet effet ; mais Zumio me poussait à bout par la dureté de ses expressions et de ses reproches.

Le sage Gélanor cherchait en vain à nous adoucir et à rétablir la paix entre nous. Hélas ! disait-il, si vous n'étiez pas dans ce palais, et que vous vous trouvassiez dans la même situation, Zumio déguiserait ses craintes injurieuses et l'excès de son ressentiment, il paraîtrait doux et modéré ; et vous, seigneur, alors vous seriez équitable et généreux. Songez, seigneur, qu'il est forcé de vous déclarer tout ce qui se passe dans son ame ; songez qu'il est dominé par la passion, par la colère, et qu'il ne pensera pas demain ce qu'il pense aujourd'hui ; du moins ne le questionnez point....

Ne voyez-vous pas, s'écria Zumio, que Phanor ne cherche qu'un prétexte pour me bannir de ce palais, afin de m'éloigner

de Rosamire.... Car ne croyez pas qu'il soit, ainsi que nous, contraint de dire tout ce qu'il pense. Son art le préserve de cette nécessité; il n'en veut pas convenir, par une suite de sa défiance naturelle. Mais je l'ai déjà surpris plus de vingt fois en mensonges. Tandis que, malgré nous, il lit au fond de nos cœurs, le sien nous est fermé..... Quelle lâcheté! quelle indigne bassesse!....

Ce reproche, qui n'était que trop mérité, me causa un si violent transport de colère, que, sans Gélanor, je me serais porté à quelque extrémité funeste. Arrêtez, insensé, s'écria le philosophe, arrêtez, n'achevez point de vous déshonorer, en vous vengeant d'un rival sans défense.... La voix imposante de la vertu me fit rentrer en moi-même; mais Gélanor n'avait pu m'éclairer sans m'irriter. Je le quittai brusquement, et je fus me renfermer seul dans mon appartement, afin de me livrer, sans contrainte, à mon chagrin, et à toute ma mauvaise humeur.

Cependant, devenu sombre, impatient, farouche, je fuyais la société, j'errais tristement dans mon palais, et, malgré moi, je cherchais Rosamire. Elle m'évitait; et lorsque je voulais m'approcher d'elle, je voyais sur son visage tant de dédain et d'embarras, que je n'osais lui parler. Un

soir je la trouvai seule dans un des bosquets du jardin, elle était assise et plongée dans la plus profonde rêverie. J'avançai ; et m'appercevant qu'elle venait de pleurer, je lui demandai le sujet de son chagrin. Elle soupira. Zumio me quitte dans l'instant, répondit-elle, je l'ai vu mécontent de moi, et je m'en afflige.... Il est mécontent, repris-je avec une extrême satisfaction, et pourquoi ? ... A cette question, Rosamire me regarda avec indignation, et ne répondit rien. J'eus beau la presser, la questionner, elle s'obstina à garder le silence. L'espérance venait d'entrer dans mon cœur : Zumio était mécontent, Rosamire n'osait me parler ; j'imaginai qu'elle avait pénétré mes sentimens, et qu'elle en était touchée. J'oubliai toutes mes résolutions, et ce que je devais à l'attachement de Zumio ; je me précipitai aux genoux de Rosamire, et je lui déclarai mon amour dans les termes les plus passionnés. Il me fut impossible d'obtenir une réponse. Mais je ne vis point l'expression de la colère sur le beau visage de Rosamire, et je démêlai dans ses yeux quelques mouvemens de joie. Dans ce moment, je sollicitai une réponse avec une nouvelle ardeur. Rosamire, toujours muette, fit un mouvement pour se lever, et pour me fuir ; craignant de lui déplaire, je ne voulus pas la contraindre davantage, et je la quittai.

Rempli d'espérance, ou, pour mieux dire, ne doutant point de mon bonheur, j'allai chercher la solitude pour rêver à Rosamire. Je me promenais depuis deux heures, lorsque tout-à-coup Zumio s'offrit à mes yeux; il était animé de la plus violente colère. Eh bien, perfide, s'écria-t-il, vous avez donc séduit Rosamire? Depuis quelques jours je la trouvais rêveuse, silencieuse; mais enfin mon sort est décidé, elle vient de me déclarer qu'elle ne m'aime plus, et qu'elle vous adore. . . .

Ah! Zumio, que m'apprenez-vous! .... Mon cher Zumio, que je vous plains! .... Ah! soyez assez généreux pour me sacrifier votre amour.... — Il faut bien le sacrifier; mais je perds en même temps toute l'amitié que j'avais pour vous.... — Cher Zumio! . . — Vous ne méritez pas qu'on s'attache à vous; et pour moi, je n'oublierai jamais une trahison si noire.... — Zumio, je ne vous ai point trahi; vous êtes-vous fié à moi? Non, sans doute. Vous m'avez soupçonné, avant que je songeasse à Rosamire; sans votre injuste jalousie, vos injures et vos emportemens, jamais Phanor n'eût été votre rival. Vous m'avez outragé, aigri, poussé à bout; en un mot, tant d'offenses m'ont fait perdre un moment le souvenir de notre amitié.

J'ai été faible et non perfide. D'ailleurs, en vous enlevant le cœur de Rosamire, je ne romps point des engagemens sacrés. Rosamire n'avait point encore promis de vous donner sa foi, vous n'aviez reçu d'elle que des espérances. Triomphez donc, mon cher Zumio, de votre ressentiment; ne vous exagérez point mes torts; Rosamire change, oubliez-la, et ne troublez pas ma félicité par des plaintes qui m'affligeraient. En achevant ces mots, je m'approchai de Zumio pour l'embrasser; mais il me repoussa avec horreur, en me disant : *Je vous abhorre;* et aussitôt il disparut.

Ma surprise fut extrême. J'étais heureux, j'excusai cet emportement; et sans m'en occuper davantage, je volai aux pieds de la charmante Rosamire. Elle me reçut d'abord avec beaucoup d'embarras; mais quel fut ensuite l'excès de ma joie, lorsque Rosamire, en rougissant, me dit qu'elle m'aimait uniquement, qu'elle n'avait eu pour Zumio qu'un simple mouvement de préférence, qu'elle avait pour moi une passion véritable!... Eh quoi, m'écriai-je, vous m'aimez pour moi-même! Etes-vous bien sûre que l'ambition.... Qu'osez-vous penser, interrompit Rosamire? Ah! seigneur, bannissez à jamais un soupçon outrageant. Je n'ai d'autre ambition que

celle de vous plaire ; et quand vous n'auriez, au lieu de ce brillant palais, qu'une chaumière à m'offrir, je vous préférerais à tous les rois et à tous les génies de l'univers.

Jugez des transports que dut me causer une semblable réponse faite dans le Palais de la Vérité ! Combien je me félicitais de le posséder, ce palais qui me procurait un bonheur si pur ! Car enfin, disais-je, si nous n'étions point ici, pourrais-je me persuader qu'il n'y a point d'exagération dans un tel discours !.... Je ne m'arrachai d'auprès de Rosamire, que pour aller ordonner les préparatifs de l'hymen qui devait nous unir le lendemain. Le palais retentit bientôt de cette nouvelle. Arpalice, depuis plus de quatorze jours, connaissait enfin la vertu du palais magique où je l'avais conduite : soustraite à tous les yeux, et renfermée dans son appartement, elle y cachait sa honte et ses fureurs, et elle attendait avec une impatience inexprimable, l'expiration des trois mois de séjour qu'on était forcé de faire dans ce palais. Zumio, devenu mon ennemi, s'était enfermé avec elle. Pour moi, uniquement occupé de Rosamire, je n'étais en état ni de me repentir d'un tort, ni de sentir le malheur d'être haï justement.

Combien la nuit me parut longue ! Le

flambeau de l'hymen ne devait s'allumer pour moi qu'avec le jour!.... J'épousais la plus belle et la plus aimable personne de l'univers; j'étais certain de sa vertu, de l'honnêteté de son caractère, de la pureté de son ame; j'étais sûr d'être passionnément aimé; je retrouvais cette félicité que la charmante Agélie m'avait fait goûter un moment; et Rosamire, moins vive, moins piquante qu'Agélie, n'avait ni ses caprices, ni sa singularité, et semblait me promettre un bonheur plus solide et plus durable.

Aussitôt que parurent les premiers rayons de l'aurore, ne pouvant plus commander à mon impatience, je me rendis invisible, et je volai à l'appartement de Rosamire; je voulais lui porter une corbeille remplie de fleurs et de pierreries, et dans laquelle j'avais mis un billet que je désirais qu'elle reçût à son réveil. Je pénétrai dans sa chambre sans pouvoir être ni vu, ni entendu. Rosamire était encore endormie. Après avoir posé la corbeille à ses pieds, je m'arrêtai un instant pour contempler Rosamire. J'allais enfin me retirer, lorsque par hasard mes yeux se portèrent sur une table qui était à côté de Rosamire; mais que devins-je, en appercevant sur cette table la boîte, le talisman que le roi des génies m'avait donné pour me préserver

du charme attaché au Palais de la Vérité! D'abord je crois être abusé par une ressemblance trompeuse; je cherche dans ma poche, et j'y trouve ma boîte; je respire, je me rassure, je l'examine avec soin, et je crois la reconnaître; cependant je prends l'autre boîte posée sur la table de Rosamire; alors je ne puis douter de mon malheur : je distingue parfaitement, en confrontant les deux boîtes, que celle de Rosamire est la mienne, et que l'autre que j'avais dans ma poche, n'en est qu'une imitation. Confondu, désespéré, ne concevant rien à cette aventure, je m'empare du vrai talisman, je mets l'autre boîte sur la table de Rosamire, je remporte ma corbeille, afin qu'on ne puisse soupçonner cet échange, et je me retire doucement.

Je ne vous peindrai point ma douleur, ma colère; j'ignorais comment et dans quel temps Rosamire avait pu s'emparer de mon talisman; mais il était clair qu'elle ne me l'avait ravi que pour faire une trahison. Tout l'art de la féerie, m'écriai-je, ne saurait donc mettre à l'abri de la perfidie des femmes! Dans ce palais même une femme trouve encore le secret de tromper!....

Aussitôt que Rosamire fut éveillée, je me rendis chez elle; mon agitation était extrême. Rosamire, frappée de l'altération

qu'elle remarqua sur ma physionomie, me questionna avec inquiétude. J'ai fait de tristes réflexions, lui dis-je, et, je vous l'avoue, je suis jaloux de Zumio.... Vous avez tort, reprit Rosamire, et vous ne me rendez pas justice. Ces mots me transportèrent, et me rendirent presque tout mon bonheur. Lorsque Rosamire reprenant la parole : Vous pouvez, poursuivit-elle, compter à jamais sur ma fidellité ; ma vertu est solide, inébranlable, vous allez recevoir ma foi; je préférerais la mort à l'infamie de vous trahir. Je n'avais rien promis à Zumio ; j'ai pu renoncer à lui sans crime, j'ai sacrifié l'amour à l'ambition.... Que dites-vous, ô ciel ! m'écriai-je. D'où vient ce transport, reprit Rosamire étonnée ? N'êtes-vous pas persuadé que je vous aime passionnément ? .... — Dois-je le croire en effet ? .... — Hélas ! je n'ai point d'amour pour vous, et j'aime encore Zumio ; mais ma vertu saura triompher aisément de cette inclination. Je ne reverrai jamais Zumio, et je m'attacherai à vous. La reconnaissance et le devoir peuvent tout sur mon cœur ; vous avez beaucoup d'orgueil, je suis vertueuse, je vous persuaderai facilement que je vous adore.

A ces mots, il me fut impossible de me contenir davantage ; j'éclatai, et je découvris à Rosamire que j'avais repris le talisman

qu'elle m'avait enlevé. Ah ! s'écria-t-elle, Zumio est vengé d'une maîtresse ambitieuse et d'un ami perfide ! Le ciel est juste !... Oui, seigneur, l'ambition avait séduit mon ame. Instruite de votre amour par Zumio, je ne puis dissimuler que je regrettais le rang et la puissance que l'hymen assurerait à votre épouse. Zumio indigné m'accabla de reproches, il m'irrita. Je lui ordonnai de me laisser seule ; un instant après vous parûtes. Ne voulant pas vous faire connaître mes sentimens, je m'obstinai à garder le silence. A peine m'eûtes-vous quittée, que je vis briller sur le gazon ce fatal talisman qui s'était vrai emblablement échappé de votre poche, dans le moment où vous tombâtes à mes pieds. Par un hasard singulier, je possédais une petite boîte de cristal de roche absolument semblable à votre talisman ; je crus d'abord ramasser ma boîte ; mais en l'examinant, je découvris les lettres mystérieuses qui sont gravées sur le couvercle ; alors je ne doutai point que cette boîte ne fût un talisman. Zumio m'avait appris que la vertu du palais n'agissait point sur vous. J'imaginai que cette boîte était peut-être le préservatif qui vous garantissait de ce charme dangereux. Aussitôt je vole chez moi ; je cherche, et je trouve la boîte qui ressemblait à la vôtre. Avec la pointe d'un diamant, je trace,

et j'imite parfaitement les chiffres magiques. Cette opération finie, Zumio survient, j'essaye sur lui la vertu de votre talisman. Je peux dire à Zumio que je ne l'aime plus ; et je vois enfin que cette boîte me rend la faculté de déguiser mes sentimens. Je renvoie Zumio désespéré ; je vous cherche, je vous rencontre ; je n'avais qu'une crainte, celle de vous trouver instruit de mon larcin, quoiqu'à peine deux heures se fussent écoulées depuis. Enfin vous me rassurez ; tandis que vous me parlez, je glisse adroitement dans votre poche ma boîte de cristal, et je garde la vôtre. Je sentais bien qu'avec le temps, en restant ici, vous ne pourriez manquer de découvrir cette supercherie ; mais je me flattais de pouvoir vous engager aisément à quitter promptement ce palais. D'ailleurs, l'occasion m'avait tentée, l'ambition me pressait, et je n'avais pas eu le temps de faire toutes les réflexions qui auraient pu me détourner de cette entreprise.

Maintenant vous savez tout, seigneur ; je me reproche de vous avoir trompé ; je me reproche surtout d'avoir sacrifié Zumio. Mais enfin, je n'ai point montré de perversité, je ne suis point méprisable : privée du talisman que je vous avais dérobé, je puis dire encore que la vertu m'est chère, et que je ne me serais jamais écartée

des devoirs sacrés qu'elle impose, si mon artifice eût réussi, et si j'eusse reçu votre foi.

A ces mots, forcé d'estimer l'ambitieuse Rosamire, pénétré de regrets, accablé de désespoir, et plus amoureux que jamais, je me jette à ses pieds : O Rosamire, m'écriai-je, il ne m'est pas possible de surmonter cet amour que vous ne pouvez partager ! Je ne suis point aimé.... Mais du moins daignez me donner le droit de vous aimer toujours, daignez consentir encore à régner dans ce palais; que l'hymen unisse à jamais mon destin et le vôtre, je suis prêt à vous conduite à l'autel, venez.... Seigneur, répondit Rosamire, je n'ai point un caractère héroïque, mais je n'ai pas une ame basse. En vous épousant par ambition, j'aurais voulu m'acquitter en faisant votre bonheur. Je n'ai plus cet espoir, et je renonce à vous.

J'admirai cette délicatesse estimable de Rosamire, et j'essayai vainement de la combattre. Rosamire persista dans son refus ; elle revit Zumio, et l'instruisit de tout ; elle prit la résolution de quitter, le jour même, le Palais de la Vérité, et Zumio me déclara qu'il était décidé à la suivre. Je me flatte, ajouta-t-il, qu'aussitôt que nous serons sortis de ce maudit palais, Rosamire pourra me persuader qu'elle n'a eu avec moi qu'un tort léger dont je dois perdre le souvenir.

Adieu, seigneur, et pour toujours, si vous vous fixez ici; car je fais serment de n'y revenir jamais. — Eh quoi ! Zumio, vous m'abandonnez ! — Je ne vous hais plus, puisque Rosamire ne vous aime pas; mais je conserve encore un vif ressentiment; si je pouvais vous le cacher, comme j'ai encore au fond de l'ame de l'attachement pour vous, et que vous me faites pitié, je serais capable, pour vous consoler et pour exciter votre reconnaissance et votre admiration, de vous sacrifier une femme qui, après tout, m'a sacrifié moi-même. Mais vous lisez dans mon cœur; je ne puis vous rien déguiser; il ne m'est pas possible de me montrer plus généreux, moins vindicatif que je ne le suis en effet: d'ailleurs, si, par la suite, je me repentais d'avoir fait un semblable sacrifice, vous le sauriez dans l'instant, et j'en perdrais tout le fruit. Ainsi, adieu, seigneur; si vous voulez conserver des amis, choisissez, croyez-moi, un autre domicile.

Zumio me quitta. J'eus la douleur amère de le voir partir avec Rosamire, et je perdis à-la-fois, dans ce jour funeste, ma maîtresse et mon ami. Gélanor me restait; car la curiosité le retenait dans un lieu qui fournissait à un philosophe tant de sujets de réflexions! Touché de ma tristesse profonde, il me pressait d'a-

bandonner mon palais. Non, Gélanor, lui disais-je, non; j'y veux rester jusqu'à ce que j'aie trouvé une femme aimable, vertueuse et sensible, qui puisse me dédommager de tous les maux que l'amour m'a causés jusqu'ici.

Un jour que je me promenais seul dans un bois de myrtes et d'orangers, Gélanor vint me trouver: Je vous annonce, me dit-il, deux nouveaux hôtes, un homme et une femme d'une figure charmante, qui viennent d'entrer étourdiment dans ce palais, et qui ont été ensuite très-affligés, en apprenant qu'ils étaient obligés d'y passer trois mois. Ils tiennent conseil ensemble, et je crois qu'ils veulent vous demander la permission de se marier ici... Mais il est vraisemblable qu'au bout d'un quart-d'heure de conversation, ils perdront cette envie; car il ne faut pas plus de temps pour brouiller, dans ce palais, les amans les plus tendres.

Comme Gélanor achevait ces paroles, nous apperçûmes le jeune homme qui venait à nous; je m'approchai de lui, et je lui demandai s'il persistait encore dans la résolution d'épouser sa maîtresse. Oui, seigneur, répondit-il, et cette résolution sera d'autant plus solide, que ce n'est point l'amour qui l'inspire. — Comment! vous n'êtes point amoureux?.... — Non, sei-

gneur. J'aimais passionnément autrefois cette même personne, elle partageait mes sentimens ; un évènement extraordinaire nous sépara, ma maîtresse fut enlevée ; on ne me l'arrachait que pour la persécuter. Je le savais, et en même temps j'ignorais dans quel lieu du monde on la conduisait ; mais l'amour m'imposait l'obligation de la chercher, et je quittai ma patrie, en faisant le serment de n'y revenir que lorsque j'aurais retrouvé celle que j'adorais. Mon voyage dura plus de trois ans. L'amour me suivit, ou plutôt me guida, m'entraîna dans la route que je parcourus pendant la première année ; mais enfin la course se prolongea trop pour lui, il m'abandonna, je m'en passai ; et quoiqu'il m'eût quitté, je continuai mon chemin ; cependant j'allai moins vîte, je m'arrêtai plus souvent, je m'arrêtai trop, et je devins infidelle.

L'honneur et l'amitié me rappelèrent mes sermens ; je repris mon voyage, je retrouvai celle que j'avais si passionnément aimée, et qui n'était plus à mes yeux qu'une amie intéressante et chère. Elle fut profondément touchée de ce que j'avais fait pour elle ; mais, incapable de tromper, elle m'avoua qu'il n'était plus en son pouvoir de partager l'amour qu'elle croyait m'inspirer encore, et que durant une si longue absence, un autre objet

avait su toucher son cœur. Maintenant, ajouta-t-elle, j'ai recouvré ma liberté; je sens que je suis pour jamais à l'abri des séductions de l'amour; que ma sincérité, ô Nadir, vous prouve ma reconnaissance; si après cet aveu vous m'aimez encore, je suis prête à vous consacrer ma vie. Vous avez perdu une maîtresse passionnée; mais vous pouvez trouver en moi une épouse fidelle, et l'amie la plus tendre.

Ce discours m'enchanta; je cessai à mon tour de dissimuler, j'ouvris mon ame à cette amie généreuse autant qu'aimable, je la pressai d'unir son sort au mien, et elle me promit de me donner sa foi aussitôt que nous serions arrivés dans notre patrie. Nous partîmes sur-le-champ. Au bout d'un mois nous approchions des lieux chéris où nous avons reçu le jour, lorsque ce palais brillant s'est offert à nos regards; entraînés par la curiosité, nous y sommes entrés: mais puisque nous devons y passer trois mois, je vous conjure, seigneur, de permettre que l'hymen nous y unisse. J'y consens, répondis-je, si votre maîtresse le désire. Tenez, seigneur, la voici, reprit Nadir, elle s'avance vers nous, daignez l'interroger.

A ces mots, je tourne la tête, j'apper-

çois en effet cette jeune personne. . . . . Je tressaille, mon cœur palpite avec violence; je m'élance au-devant de ses pas.... Ciel! m'écriai-je, c'est Agélie! . . . Je ne me trompais pas, c'était elle-même. La surprise, le saisissement, un sentiment inexprimable mêlé de douleur, de dépit et de joie, tant d'émotions diverses et violentes, me rendent immobile. Agélie garde un instant le silence; enfin, éclatant de rire : Eh bien, seigneur, me dit-elle, vous êtes donc incorrigible? . . . car maintenant je connais la vertu de ce palais.... Quoi! voilà tout le fruit que vous avez retiré de mes leçons et de mes conseils! . . . Je ne pus supporter cette plaisanterie, et surtout l'air gai et le ton dégagé avec lesquels Agélie me parlait; outré, désespéré, je ne répondis rien, et je me retirai précipitamment, pour lui cacher un trouble qu'il m'était impossible de dissimuler. Je n'avais jusqu'alors aimé véritablement qu'Agélie; cette passion qui avait été si vraie, si violente, se ralluma : je revis encore Agélie, je la trouvai plus aimable et plus charmante que jamais; elle avait tant de naturel, de franchise et d'esprit, qu'il n'était pas possible que le Palais de la Vérité lui fît rien perdre de ses agrémens et de sa grace.

Nadir n'était plus amoureux d'elle; Agé-

lie n'avait pour Nadir que de l'amitié ; l'espérance vint me séduire ; je parlai, je conjurai Agélie de préférer à l'indifférent Nadir un amant passionné. Songez, lui dis-je, que Nadir n'a plus d'amour, et que je vous adore. Seigneur, répondit Agélie, l'amour passe, mais le souvenir des procédés reste, et voilà ce qui forme les attachemens durables. J'ai pu oublier la passion de Nadir, et je n'oublierai jamais qu'il s'est exilé de sa patrie, et qu'il a parcouru l'univers pendant trois ans pour me chercher, pour venir à mon secours..... — Quoi ! vous auriez la barbarie d'épouser Nadir à mes yeux ! ... Vous me réduiriez au désespoir ! ... — Ce désespoir ne serait qu'un caprice. Pouvez-vous me demander sérieusement de vous sacrifier un ami si fidelle et si généreux, vous qui n'avez même pas eu le petit mérite (car ce mérite est toujours involontaire) de regretter, du moins pendant un espace de temps raisonnable, la maîtresse que vous aviez perdue par votre faute ? Les habitans de ce palais ne sont pas discrets, je les ai questionnés, ainsi vous imaginez bien que je connais de réputation Arpalice et Rosamire. Ne me parlez donc plus d'un sentiment qui ne peut me toucher ; ouvrez les yeux, seigneur : vous êtes né vertueux, vous êtes aimable ; mais tant que vous conserverez

conserverez la défiance injurieuse et l'imprudente curiosité qui vous caractérisent, vous ne connaîtrez ni le repos, ni le bonheur. Voyez, seigneur, ce que vous a déjà coûté cette manie funeste qui vous porte à vouloir pénétrer les replis les plus secrets du cœur de ceux que vous aimez; sans parler de moi, songez à cette charmante Rosamire; elle est honnête, vertueuse, sensible aux bienfaits, capable de reconnaissance; en tout autre lieu que dans ce palais, elle aurait pu, en vous épousant, vous rendre parfaitement heureux. Et cet aimable petit Zumio qui vous aimait tant! vous l'avez forcé de vous quitter!... Ah! seigneur, cessez de vouloir détruire des illusions nécessaires, abandonnez ce palais fatal, ou renoncez pour jamais à l'amitié, à l'amour, à la société, enfin, à tous les sentimens et à tous les plaisirs qui font la douceur et le charme de la vie.

Ce discours fit sur mon cœur une impression d'autant plus profonde, qu'Agélie, avec une inébranlable fermeté, persista dans la résolution d'épouser Nadir. Ne pouvant supporter un spectacle si cruel, je pris enfin mon parti, et voulant du moins emporter l'estime d'Agélie, je comblai Nadir de bienfaits; et je promis à Agélie, que la défiance l'inquiétude et la jalousie ne me ramèneraient plus dans le Pa

lais de la Vérité. Il serait plus sage encore, dit Agélie, de former le projet de n'y revenir jamais. Je ne puis prendre cet engagement, répondis-je; mais afin de vous prouver que du moins mon intention est d'y venir rarement et d'y séjourner peu, je vous donne, ô ma chère Agélie! ce talisman que l'ambitieuse Rosamire m'avait dérobé. Cette boîte, vous le savez, est un préservatif certain contre la vertu de ce palais. Vous devez rester ici près de trois mois encore; dans cet espace de temps, ce talisman pourra vous être de quelque utilité; il est à vous, gardez-le, j'y renonce à jamais. Je l'accepterai, répondit Agélie, si vous me permettez de le donner à Nadir. Il est toujours pénible de tromper: il est souvent si doux de souffrir qu'on nous abuse!... Si je suis satisfaite de Nadir, je ne craindrai point alors qu'il puisse lire dans mon cœur.... Permettez que je lui confie ce talisman... — Vous en êtes la maîtresse; c'est pour votre bonheur que je vous le sacrifie. Maintenant qu'il est entre vos mains, daignez écouter, pour la dernière fois, l'expression fidelle des sentimens que vous m'inspirez. Agélie, hélas! je n'ai rien aimé comme je vous aime..... Je ne vous oublierai jamais.... Adieu: plaignez le malheureux Phanor.... Votre compassion et votre

estime sont les seules consolations qui puissent adoucir sa douleur.

A ces mots, je vis couler les pleurs de l'aimable et sensible Agélie : trop attendrie pour pouvoir me répondre, elle me tendit une main que je baignai de larmes. . . . . Enfin, je m'arrachai d'auprès d'elle, je la quittai pour toujours, et je sortis du Palais de la Vérité, dans lequel je ne suis jamais rentré depuis cet instant.

Telle est mon histoire, ajouta le génie, tel est cet important secret que j'ai eu le courage de vous cacher pendant plus de seize ans. Je n'ai jamais douté, ma chère Altémire, de votre vertu, de votre tendresse; le Palais de la Vérité ne peut rien ajouter à mon estime pour vous, et il pourrait affaiblir, ou du moins altérer pendant quelques instans, cet attachement si vrai qui nous unit; si vous m'en croyez, nous ne ferons point ce dangereux voyage. Non, Phanor, répondit la reine, je veux jouir du bonheur de vous répéter dans le Palais de la Vérité, que je n'ai jamais aimé que vous.

Le génie, au fond de l'ame, n'était pas fâché que la reine montrât une obstination qui prouvait si bien sa vertu; cependant, il exigea qu'elle réfléchît mûrement à ce dessein pendant six mois : Si au bout de temps, ajouta-t-il, vous n'avez point

changé d'opinion, nous partirons sur-le-champ. Les six mois écoulés, la reine voulut partir et emmener avec elle sa fille et Philamir, ce jeune prince qui devait épouser Zéolide. Ma fille, dit la reine, est sûre du cœur de Philamir, mais elle désire qu'il puisse lire dans son ame, et qu'avant de recevoir sa main, il connaisse ses sentimens. Le prince est prévenu du charme attaché au palais, et il brûle de nous y suivre. Zéolide veut encore que j'emmène son amie, l'aimable Palmis, qui nous est si chère, et je compte l'instruire ce soir de la vertu du palais. Mon projet est aussi, reprit le génie, d'emmener trois ou quatre courtisans, que je ne serai pas fâché de connaître; je veux leur laisser ignorer dans quel lieu redoutable pour eux je vais les conduire; car si je les en prévenais, j'imagine qu'ils trouveraient quelque prétexte pour se dispenser du voyage. Ainsi recommandez bien le secret à Zéolide, Philamir, et Palmis.

Le soir même, la reine et la jeune princesse confièrent ce secret à leur amie. Palmis d'abord montra plus de surprise que d'empressement de faire le voyage; cependant, après un moment de réflexion: Au reste, dit-elle, je n'ai rien d'essentiel à me reprocher; j'ai pour vous un attachement sincère; ainsi je suis prête à vous

suivre. Palmis joignit à cette promesse une confidence; elle aimait un jeune homme de la cour nommé Chrisal; elle craignait sa légèreté naturelle: Chrisal était à la mode, et cet avantage en amour n'inspirait pas la confiance; Palmis désira que son amant fût du voyage, et le génie y consentit.

Enfin, on partit. Le génie, la reine, la jeune princesse, Philamir et Palmis connaissaient seuls le Palais de la Vérité; et à mesure qu'ils en approchaient, leur gaieté se dissipait, la tristesse et l'inquiétude s'emparaient de leurs cœurs. Zéolide était plus tranquille; mais le jeune prince devenait distrait et rêveur; Palmis s'attristait visiblement, et la reine s'alarmait en remarquant le trouble de Phanor. Les courtisans, qui n'étaient point instruits de ce mystère, s'efforçaient en vain de ranimer la gaieté éteinte du génie, de la reine et de Zéolide. L'amant de Palmis, l'aimable et brillant Chrisal, n'avait jamais montré plus de désir de plaire, et plus de grace; et lorsqu'il entretenait Palmis en secret, il lui peignait sa passion avec tant de sentiment et tant de feu, que Palmis était forcée de se reprocher ses doutes et ses craintes.

Dans le nombre des courtisans qui suivaient le génie, il y avait un homme d'un caractère bizarre, et qu'on rencontre rarement dans les cours. Aristée (c'était le nom

de cet homme) avait rendu de grands services à l'état ; parvenu aux honneurs les plus éclatans par son seul mérite, il n'était déjà plus jeune lorsqu'il parut à la cour pour la première fois ; il y apporta des manières sauvages et une rudesse qui lui donnaient un air d'originalité d'autant plus piquant, que cette tournure contrastait davantage avec celle de tous les gens qu'on y voyait. Un courtisan caustique et frondeur, ne devait pas devenir un favori : par cette raison même, il réussit d'abord assez généralement. On s'amusa de sa singularité, ensuite on reconnut qu'il avait autant d'esprit que de mauvaise humeur ; alors on chercha à l'éloigner ; mais il était établi, le génie et la reine l'estimaient, il resta à la cour ; et ce qu'il y eut de plus extraordinaire, il n'y démentit point son caractère ; non seulement jamais il ne se permit une flatterie, mais jamais un éloge ne sortit de sa bouche. Enfin, quoiqu'il fût capable de servir ses amis avec zèle, il ne dit de sa vie une chose agréable ou tendre, et ne fit une protestation d'amitié.

Cependant on approchait du Palais de la Vérité ; le génie eut un entretien particulier avec la reine : Je vous avoue, lui dit-il, que je n'entrerai point sans chagrin dans ce palais qui m'a été si funeste, et je ne puis me dissimuler que j'aurai grand besoin de

votre indulgence. Dans l'espace de dix-sept ans, quel mari n'a pas eu quelques torts à se reprocher? Vous m'affligerez beaucoup si vous m'interrogez avec détail sur ma conduite passée... Eh bien, seigneur, reprit Altémire avec humeur, je vous promets de ne vous point faire de questions.... Je prends le même engagement, interrompit le génie. Non, seigneur, répliqua la reine, je n'ai rien à me reprocher, et je ne crains point votre curiosité. Et moi, reprit le génie, j'en conviens, je redoute la vôtre; je serai forcé de répondre avec la plus exacte sincérité..... Avouez, dit la reine, que vous vous repentez vivement à présent d'avoir sacrifié à cette charmante Agélie, que vous avez tant aimée, ce talisman précieux qui vous donnait l'heureuse possibilité de déguiser vos sentimens dans le Palais de la Vérité? Phanor soupira, et ne répondit rien, et la reine tomba dans une profonde et sombre rêverie.

Enfin, on apperçoit les murs brillans du palais magique; plus d'un cœur fut ému, mais on sentait trop tard toutes les conséquences de ce dangereux voyage. On descend des chars, on s'avance, et l'on passe les portes fatales. En entrant dans le palais, le premier objet qui frappa les regards du génie, ce fut le vénérable Gé-

lanor, ce vertueux philosophe qu'il avait laissé plus de dix-huit ans auparavant dans le Palais de la Vérité. Phanor quitte précipitamment la reine, et charmé d'avoir un prétexte de s'éloigner d'elle, il court embrasser Gélanor, et l'emmène dans les jardins. Ah! seigneur, dit le vieillard, avec qui venez-vous dans ce palais? . . . . — Avec ma femme. . . . . — Votre femme, ô ciel! y pensez-vous, seigneur? . . . — Je suis sûr de sa vertu. . . . . — Eh, seigneur, depuis dix-neuf ans que j'habite ces lieux, j'y ai vu tant de maris arriver avec sécurité, et partir détrompés pour jamais! . . . . — Je ne puis avoir cette crainte, puisqu'Altémire connaissait la vertu de ce palais, et qu'elle a voulu l'habiter; je n'ai guère d'inquiétude sur ce qu'elle m'apprendra, je ne crains que ce qu'elle me forcera de lui dire.

Mais de grace, sage vieillard, satisfaites ma curiosité; le temps n'a pu effacer encore Agélie de mon souvenir, et tout en ces lieux me la rappelle! . . . Dites-moi si après mon départ elle épousa Nadir? . . — Oui, seigneur, et le jour même, elle remit à Nadir le talisman qu'elle tenait de vous. Nadir, profondément touché d'un procédé si délicat et si généreux, s'imposa la loi de ne jamais questionner son épouse; de cette manière, ils passèrent ici leurs

trois mois dans la plus parfaite intelligence : imitez cet exemple, seigneur. — J'y suis disposé, pourvu que la reine y consente.

Tandis que Phanor s'entretenait avec le philosophe, Zéolide se promenait de son côté avec sa mère et le reste des voyageurs. La jeune princesse marchait en avant, et Philamir était à côté d'elle. Après un moment de silence, Philamir prenant la parole : Depuis que nous sommes ici, dit-il, j'éprouve un embarras insurmontable... Je n'ose vous parler de mes sentimens, je crains que mes expressions ne vous paraissent moins tendres..... — Vous exagériez donc avant que nous fussions dans ce palais?.... — J'en ai peur..... — Ingrat!... Et moi, jusqu'à ce moment, je ne vous ai montré qu'à demi la tendresse que vous m'inspirez... — Ah, Zéolide!.. quel aveu charmant!..... — Dites-moi donc que vous m'aimez..... — Oui, je n'ai jamais aimé que vous, et vous seule pouvez assurer le bonheur de ma vie. Ah! s'écria Zéolide, je suis satisfaite!... Nous prouverons, cher Philamir, que ce palais ne peut être fatal aux vrais amans, et que loin de détruire l'amour, il l'accroît encore, en dissipant tous les doutes que produit souvent une tendresse vive et délicate.

Comme Zéolide prononçait ces paroles, la reine et Palmis se rapprochèrent d'elle,

Philamir s'éloigna, les princesses se séparèrent du groupe des courtisans, qui se dispersèrent dans les jardins; Philamir et Chrisal prirent le chemin d'un petit bois, à l'entrée duquel ils trouvèrent une jeune personne assise sur un banc de gazon; elle était jolie. Chrisal voulut absolument la voir de près et lui parler; le prince, au bout d'un moment d'entretien, s'apperçut facilement que cette jeune personne venait d'arriver, et qu'elle ne connaissait pas mieux que Chrisal, l'impossibilité où elle se trouvait de déguiser ses sentimens; il lui demanda son nom, elle répondit qu'elle s'appelait Azéma. Vous avez, lui dit Chrisal, une petite mine de fantaisie très-agréable. Chrisal, qui croyait donner une louange fort exagérée, fut très-surpris de l'air dédaigneux avec lequel Azéma reçut ce compliment. Quoi donc! reprit-il, vous êtes femme, et la flatterie ne vous séduit pas?... — Vous appelez cela de la flatterie! vous me trouvez donc laide?.... — Laide! mais je viens de vous faire entendre que je n'ai jamais rien vu de si charmant que vous. ... — En vérité vous extravaguez; au reste, peu m'importe; malgré toute ma coquetterie, je n'éprouve nulle envie de vous plaire..... — Voilà de la franchise et de la naïveté.... — Vous me croyez naïve? vous êtes pénétrant..... — Au

moins vous êtes sincère.... — Je ne dis jamais un mot de vrai, mais je sais en effet prendre un air naïf, et persuader que je suis l'ingénuité même.

A ces mots, Chrisal éclate de rire, et Azéma se tournant vers Philamir : Et vous, seigneur, poursuivit-elle, pourquoi donc gardez-vous cet obstiné silence?... Que vous importe? répondit en riant Philamir..... — Votre figure m'intéresse. — Et moi je n'en ai jamais vu d'aussi piquante que la vôtre. — Réellement vous me plaisez beaucoup; je parie que vous êtes bien sensible, bien crédule.... — En effet, je sais aimer.... — Oui, comme un enfant, j'en suis sûre. Auriez-vous par hasard *une grande passion?*.... — Une passion qui fera le destin de ma vie.... — Je m'en doutais, et cela m'enchante.... — Et pourquoi, je vous prie?... — J'aime à déranger les grandes passions. Celle que vous aimez est-elle ici?.... — Oui.... — Je la verrai, et si elle est assez jolie pour piquer mon amour-propre, je vous rendrai infidelle. Ce soir je me promènerai dans le bois d'orangers; je vous en instruis, afin que vous veniez m'y trouver.

En disant ces paroles, Azéma se leva; Philamir voulut la retenir : Laissez-moi, dit-elle, je veux avoir l'air de vous trouver dangereux et de vous fuir. Alors Azéma,

prenant un maintien sérieux et modeste, fit une profonde révérence, et se retira. Voilà, s'écria Chrisal, la petite personne la plus folle et la plus extraordinaire!... Toutes les femmes sont coquettes et artificieuses, mais celle-ci est la seule que j'aie jamais vu en convenir avec autant d'indiscrétion. Ce désir de séduire et de tromper, joint à cet excès d'imprudence, la rend véritablement aussi piquante qu'originale. Si j'étais à votre place, seigneur, je ne manquerais pas de me trouver ce soir dans le bois d'orangers. — Y pensez-vous, Chrisal?... — Quoi! parce que vous êtes amoureux de la princesse? Quelle enfance! vous vous déferez de ces petits scrupules.... Croyez-vous, demanda Philamir, qu'il fût possible de tourner la tête à une coquette du caractère d'Azéma? Assurément, répondit Chrisal; si vous vous y prenez bien, vous en viendrez à bout. Moi, reprit le prince, je ne forme certainement pas un semblable dessein.... Mais j'avoue que ce rendez-vous pique ma curiosité....

Palmis, qui parut tout-à-coup au détour d'une allée, interrompit cette conversation; elle n'avait pu trouver encore l'occasion de s'entretenir sans témoin avec Chrisal. Aussitôt qu'elle l'apperçut, elle s'approcha de lui, et le prince les laissa tête-à-tête. Palmis était émue, elle craignait de ques-

tionner son amant ; et Chrisal, distrait et préoccupé, ne remarquait ni son trouble, ni son embarras. Enfin Palmis poussant un profond soupir : Chrisal, dit-elle, vous vous taisez ! mais du moins pensez-vous à moi ? A cette question, Chrisal prenant l'air du monde le plus passionné, et baisant tendrement la main de Palmis : Non, dit-il, point du tout, et jamais je ne m'occupe de vous. Je vous le proteste.... Quoi ! se peut-il, s'écria Palmis ? Ingrate, en doutez-vous, interrompit vivement Chrisal ? Ah ! Palmis, que vous êtes injuste ! Oui, continua-t-il en se jetant à ses pieds, je n'ai jamais songé qu'à vous tromper. L'ambition et la vanité seules m'attachent à vous. Palmis, rendez justice à votre amant, il est incapable d'aimer. Rassurez-vous donc, et que ces protestations si vraies ramènent la paix dans votre ame. Mais quelle vive colère se peint sur votre visage ! qu'avez-vous ? Par quel caprice refusez-vous aujourd'hui de me croire ? Vous faut-il des sermens ? Ils ne me coûtent rien. Perfide ! s'écria Palmis. Elle n'en put dire davantage, ses pleurs lui coupèrent la parole ; accablée de douleur, elle tomba sur un banc. Chrisal, toujours à ses genoux, feignit de verser des larmes : Vous le voyez, dit-il, je fais semblant de pleurer ! Belle Palmis, vous m'excédez ; et quoique vous

soyez naturellement aussi déraisonnable qu'insipide, vous ne m'avez jamais paru aussi mortellement ennuyeuse.

A ces mots, Palmis, repoussant Chrisal avec indignation: Eloignez-vous, lui dit-elle, vous me faites horreur... — Certainement, reprit Chrisal, il y a quelque chose là-dessous; ceci n'est pas naturel. Ah çà, poursuivit-il d'un air dégagé, expliquons-nous. Avez-vous envie de rompre? Voulez-vous me quitter? . . . Il n'est point du tout nécessaire pour cela de prendre ce ton tragique. Restons amis, du moins. Je le désire; car, par votre crédit et par votre faveur, vous pouvez être encore utile à ma fortune. Pour toute réponse, Palmis se leva avec impétuosité, et lançant un regard terrible sur Chrisal, elle s'éloigna précipitamment.

Chrisal resta confondu. Comme il réfléchissait à cette aventure, il entendit un grand tumulte de voix. Il marcha vers le lieu d'où partait le bruit, et il entra dans une salle de verdure qu'il trouva remplie de voyageurs nouvellement arrivés dans le palais. Il y avait environ trente personnes assises sur des siéges de gazon, et formant un cercle autour du sage Gélanor. Chrisal, en entrant, demanda pourquoi tous ces étrangers étaient rassemblés. Seigneur, répondit Gélanor, je suis chargé depuis dix-

neuf ans de faire les honneurs de ce palais ; je ne néglige rien pour en rendre le séjour agréable aux étrangers, et je n'exige d'eux qu'une chose ; c'est, le jour même de leur arrivée, de me suivre dans cette salle, et de répondre à une seule question que je fais à chaque personne... — Quelle est cette question ? — Je désire savoir s'ils se trouvent heureux. — Eh bien ! avez-vous rencontré beaucoup de gens satisfaits de leur sort ? — J'inscris les noms de ceux-là sur un livre, et j'en suis encore à la première page. Hélas ! on ne doit pas s'en étonner, puisque les vertus et la raison produisent seules le bonheur. Avez-vous déjà commencé votre interrogatoire aujourd'hui ? ... — Oui : j'ai questionné la moitié de cette assemblée à-peu-près. Mais vous, seigneur, voulez-vous me répondre ? — Volontiers. J'ai eu les plus brillans succès dans le monde et à la cour, j'ai fait une grande fortune, et j'ai perdu plus de dix femmes qui, avant de me connaître, jouissaient d'une excellente réputation ; cependant je ne suis point heureux, je m'ennuie, je ne sais jouir de rien, et je désire ce que je ne possède pas, avec une ardeur qui me consume. A présent, dit Gélanor, passons à un autre.

Et vous, grave étranger, poursuivit le vieillard en s'adressant à un petit homme dont la mine était aussi dédaigneuse que

rembrunie, quel est votre état ? — On m'appelle *philosophe*, répondit l'étranger d'un ton impérieux et dogmatique. Eh bien, camarade, reprit Gélanor en souriant, vous êtes donc heureux ? . . . — Moi ! point du tout. — Qui vous empêche de l'être ? — L'orgueil. Je m'étais associé avec quelques personnes de mon caractère ; nous avions formé un projet vaste et hardi, nous voulions dominer, régner sur les esprits ; nous avions pour chef un célèbre magicien qui nous donna un talisman, sur lequel étaient gravés ces trois mots : *BIENFAISANCE, TOLÉRANCE, PHILOSOPHIE.* Mes amis, nous dit le magicien, la vertu de ces trois mots est telle, que pour parvenir à votre but, il vous suffira de les répéter sans cesse, et de rester fidellement attachés et soumis à votre chef. Avec ce talisman et ma protection, vous n'aurez besoin ni de talent ni de génie ; vous pouvez hardiment dire et écrire toutes les extravagances qui s'offriront à votre esprit ; vous aurez le droit exclusif de déraisonner, d'être inconséquens, de troubler l'ordre établi, de renverser les principes de la morale, de corrompre les mœurs, sans rien perdre de votre considération. Si on vous attaque, ne répondez à aucune objection ; gardez-vous d'entrer en discussion avec vos ennemis. Je vous permets les injures, des dé-

clamations vuides de sens ; mais point de raisonnement ; répétez constamment la même chose : *BIENFAISANCE*, *TOLÉRANCE*, *PHILOSOPHIE*. Si on vous prouve que vous n'êtes ni *bienfaisans*, ni *tolérans*, ni *philosophes*, ne vous effrayez pas ; seulement redites et criez avec plus de force et plus d'opiniâtreté que jamais, les trois mots sacrés et magiques, *BIENFAISANCE*, *TOLÉRANCE*, *PHILOSOPHIE*, et vous triompherez de tous vos adversaires, du moins tant que je vivrai. Ainsi parla cet habile enchanteur. Ses promesses eurent un plein effet. Mais, hélas ! nous avons eu le malheur de perdre ce chef si digne de nos regrets, et depuis sa mort le talisman n'a plus de vertu, notre empire est détruit. Usurpateurs détrônés, nous n'avons plus de partisans, nous ne pouvons plus exciter de troubles, nous tombons dans l'obscurité..... En prononçant ces mots, le prétendu philosophe fit un profond soupir.

Dans ce moment, Zoram, un des courtisans du génie, entrait dans la salle. Tenez, s'écria Chrisal, en s'adressant à Gélanor, si vous voulez connaître un homme heureux, interrogez celui-ci ; il est d'une gaieté, d'une folie !.. s'amusant de tout, passionné, enthousiaste... N'est-ce pas, Zoram? Oui, répond Zoram, voilà mes prétentions.....

Quoi ! tu n'aimes pas avec fureur la musique, la chasse, les tableaux ? ... — La chasse me fatigue, la meilleure musique n'est pour moi que du bruit, je n'ai plus de goût pour la peinture.... Mais j'ai un équipage de chasse, des musiciens, un cabinet de tableaux ; je me ruine, afin de persuader que je m'amuse et que je suis heureux. — Allons, allons, cesse de plaisanter, et réponds sérieusement.

Il suffit, reprit Gélanor ; laissez-moi maintenant questionner cette femme qui est assise vis-à-vis de nous, au milieu de ce joli groupe de jeunes personnes et d'enfans. Madame, poursuivit le philosophe, vous êtes mère de famille ? — Vous me voyez entourée de tous mes enfans. — Vous trouvez-vous heureuse ? — Mes enfans, dit l'étrangère, cette question s'adresse à vous, répondez-y. A ces mots, les deux jeunes personnes attendries se jettent dans les bras de leur mère avec l'expression de la plus tendre reconnaissance, et tous les enfans s'écrient à-la-fois : Oui, oui, elle est heureuse, elle est contente de nous, et nous l'aimons de tout notre cœur....

Béni soit le ciel, s'écria Gélanor ! mes yeux auront vu aujourd'hui une personne satisfaite de sa destinée ! De grace, madame, dites-moi votre nom ? — Je m'appelle Eudémonie. — Je désirerais encore quelques

détails sur votre situation. Depuis combien de temps jouissez-vous de ce bonheur si pur et si touchant dont vous offrez l'image? — Depuis que je suis mère. — Quel genre de vie menez-vous? — Je vis dans la retraite; je consacre à mes enfans la moitié du jour, et je donne le reste à l'étude et à l'amitié. — Avez-vous beaucoup d'amis? — Non, j'en ai peu; mais je puis compter sur eux. — Êtes-vous riche? — Je ne le suis, ni ne puis l'être. — Pourquoi? — Je hais le faste, et l'argent ne saurait me procurer qu'un plaisir, celui de donner. — Avez-vous de l'ambition? Je n'en ai même pas pour mes enfans, puisque l'expérience et la raison m'ont appris que les honneurs et les richesses ne peuvent rien pour le bonheur. Comme cette bonne mère prononçait ces paroles, Gélanor tira de sa poche son porte-feuille, et il inscrivit sur son livre le nom d'*Eudémonie*. Chrisal et Zoram sortirent du bosquet, et prirent le chemin du palais.

Toute la petite cour du génie se rassembla dans le salon. Aristée, ce courtisan caustique et frondeur, dont on a déjà parlé, s'entretenait avec la reine, qui s'étonnait de lui trouver un ton beaucoup moins brusque, des manières plus douces, et de lui entendre dire des choses obligeantes. Lorsque Zoram et Chrisal entrèrent dans le

salon, la princesse allait faire de la musique, elle accordait sa harpe; Philamir était à côté d'elle; la triste et malheureuse Palmis, appuyée languissamment sur une colonne, pensait au perfide Chrisal, et gardait un morne silence. Chrisal s'approche du génie, qui se promenait en rêvant; voulant donner à la reine une louange flatteuse, lorsqu'en suivant le génie il fut assez près d'Altémire pour en être entendu, il s'arrêta, la regarda avec complaisance, et s'adressant au génie: Comme la reine, dit-il, a bien l'air aujourd'hui d'avoir son âge!.. Il serait impossible de lui donner moins de trente-huit ans. Altémire, quoique belle encore, n'attachait aucun prix à sa figure; elle sourit: Vous me flattez, dit-elle. Oui, madame, répondit vivement Chrisal, c'est bien mon projet. — Comment trouvez-vous mon habit?.. — Du plus mauvais goût, et beaucoup trop jeune pour votre majesté. Après avoir fait cette réponse d'un ton obligeant et doux, Chrisal, très-content de lui, et de ce qu'il croyait avoir répondu, s'éloigna et rejoignit Phanor.

D'un autre côté, Zoram s'avance vers Palmis, et désirant la tirer de sa rêverie, en s'occupant d'elle d'une manière agréable: Eh, mon Dieu, madame, lui dit-il, comme vous avez les yeux battus et le nez rouge! vous n'êtes pas jolie ce soir le moins

du monde. N'affectez point cet air dédaigneux, ne prenez pas ce que je viens de vous dire pour une fadeur, je vous assure que c'est l'exacte vérité.

Dans ce moment la princesse s'assit, et commença à préluder. Zoram, pour soutenir sa réputation de connaisseur et d'homme passionné pour la musique, se rapprocha précipitamment de Zéolide, avec toutes les démonstrations de la joie la plus vive; la princesse chanta en s'accompagnant; Zoram l'écoutait en battant la mesure à faux; de temps en temps il applaudissait comme s'il eût été hors de lui. A la moitié de l'air, tout-à-coup il s'écria en doublant ses applaudissemens: *Ah! que cela est ennuyeux! que cela est ennuyeux!* Zéolide, un peu déconcertée, s'arrêta. Je suis charmé, dit-il, que madame soit la dupe de cet transport affecté; c'es pour jouer l'enthousiasme que je me suis permis cette bruyante exclamation. Ce discours causa une surprise inexprimable aux autres courtisans. On crut que le pauvre Zoram perdait la tête, qu'il devenait fou; et Chrisal, qui était particulièrement lié avec lui, voulant paraître affligé de son malheur, prit un air attendri et consterné: Pauvre Zoram, dit-il! cet évènement me fait grand plaisir, j'en tirerai parti; je demanderai ce soir sa place à Phanor. En disant ces

paroles, il s'approche de Zoram, l'entraîne de force hors du salon, et disparaît avec lui.

Zéolide alors demanda en riant à Philamir s'il pensait comme Zoram, s'il trouvait ennuyeux l'air qu'elle venait de chanter? Moi, point du tout, répondit Philamir, je ne l'ai pas écouté, j'étais en distraction. La princesse rougit de dépit; et Aristée prenant la parole : Pour moi, dit-il, je n'en ai rien perdu, l'air est très-agréable, et la voix de madame est si charmante !.... Comment donc, Aristée, interrompit le génie, vous devenez presque galant ! Ce n'est assurément point mon intention, reprit Aristée; je ne suis pas si caustique et si froid que je parais l'être; mais j'ai de l'humeur, et le désir de me singulariser: je passe ma vie à fronder, à critiquer, uniquement par esprit de contradiction; en outre, je me suis fait la loi de ne jamais rien louer ouvertement, et de ne flatter qu'indirectement et dans les grandes occasions... — Ah ! ah ! j'entends. Dites-moi, je vous prie, m'avez-vous jamais flatté ? — Vous m'estimez, parce que vous croyez que je ne vous flatte pas, et vous m'aimez parce que je vous flatte. Vous pensez bonnement qu'un homme, avec un ton brusque et des manières grossières, ne saurait être flatteur; vous vous défiez des

autres courtisans, et vous êtes en pleine sécurité avec moi. Mais la flatterie sait prendre toutes sortes de formes. Il n'y a qu'un seul moyen d'échapper à ses séductions, c'est d'y être véritablement insensible ; vous l'aimez, et je l'emploie avec vous. Naturellement je la hais ; si vous la méprisiez, je n'aurais jamais eu cette bassesse à me reprocher : je ne pouvais qu'à ce prix obtenir votre confiance ; si je vous abuse quelquefois, c'est vous qui m'y forcez, c'est parce que vous m'avez corrompu que je vous trompe. Je sens mon avilissement, j'en gémis ; il m'irrite contre vous, et je vous sers sans vous aimer. Insolent, s'écria le génie avec des yeux enflammés de fureur, sortez, et ne vous présentez jamais devant moi.

A ces terribles paroles, la jeune princesse effrayée se leva, et suivie de Palmis, elle sortit précipitamment et descendit dans les jardins. Hélas ! dit Zéolide, je commence à connaître combien ce palais est funeste ; ce malheureux Aristée, qui a rendu de si grands services à l'état, le voilà perdu !.. Et moi-même, ai-je lieu d'être satisfaite de Philamir !... Comme il m'a répondu !... C'était pour lui seul que je chantais, et il ne daignait pas m'écouter !... A quoi donc pensait-il ?... Ah ! si j'avais osé lui demander !... Palmis, partagez-vous mes

peines ? Je ne vous trouve point du tout à plaindre, répondit froidement Palmis.— Quoi ! cette indifférence, ce dédain cruel de Philamir... — Vous êtes d'une susceptibilité ridicule... — Cette expression est étrange !... — Hélas ! je n'ai plus la possibilité de les choisir !... Pardonnez, madame. — Mes chagrins ne vous touchent point, je le vois, vous ne m'aimez pas.... Ah ! sans doute il est impossible, dans le rang où je suis, d'être aimée pour soi-même ; que je suis malheureuse !... En prononçant ces paroles, la princesse ne put retenir ses larmes.

Vous êtes injuste, reprit Palmis ; ne calomniez point ainsi la nature humaine. Un prince veut-il savoir si les hommages qu'on lui rend sont sincères, et s'il est véritablement aimé ? qu'il descende au fond de son cœur, qu'il se juge lui-même. S'il dédaigne la flatterie, s'il est capable de s'attacher, il peut être sûr qu'il a des amis tendres et fidelles... — Eh bien, Palmis, je déteste la flatterie, je vous aime... — Eh bien, madame, je n'ai point d'amie qui me soit aussi chère que vous.

Pour toute réponse, Zéolide embrassa Palmis avec transport. Soyez donc bien sûre désormais, ajouta Palmis, que votre rang ne peut nuire aux sentimens que vous êtes faite pour inspirer. Dans nos entretiens secrets,

secrets, votre amitié, votre confiance établissent entre nous la plus parfaite égalité; vous êtes aimable et sensible, je suis comblée de vos bienfaits; le penchant et la reconnaissance, voilà les liens chers et sacrés qui m'unissent à vous pour toujours. O ma chère Palmis! s'écria Zéolide, que vous me rendez heureuse! Vous ne pouvez maintenant douter de mon attachement, reprit Palmis; cependant je crains encore ce palais; songez, madame que sans la condescendance, les égards délicats et les ménagemens qui viennent du cœur, l'amitié ne saurait subsister. Zéolide assura Palmis que rien ne pouvait désormais altérer sa tendresse pour elle.

Tandis que les deux amies s'entretenaient ainsi, Philamir n'oublia pas que la coquette Azéma lui avait donné rendez-vous dans le bois d'orangers; il lui parut si curieux et si amusant de pouvoir lire dans le cœur d'une femme de ce caractère, qu'il n'eut pas le courage de résister à cette occasion; d'ailleurs: Je suis bien certain, disait-il, qu'Azéma ne me séduira pas; Zéolide ne saura pas cette aventure, et par conséquent ne me fera point de questions. Cette dernière réflexion détermina le prince, et sur-le-champ il prit la route du bois. Il trouva Azéma nonchalamment couchée sur un lit de gazon; elle était posée de manière à

laisser voir un pied charmant, et la moitié d'une très-jolie jambe. Elle avait les yeux baissés, elle paraissait ensevelie dans une profonde rêverie; elle n'eut pas l'air d'appercevoir le prince qui s'approchait doucement.

Lorsque Philamir fut à côté d'elle, Azéma fit un petit cri en se levant précipitamment. Quoi donc, dit le prince, je vous effraie! Je joue la surprise et la modestie, dit Azéma; mais je vous attendais, et il y a une heure que je suis dans l'attitude où vous m'avez trouvée; je me flatte, ajouta-t-elle en baissant les yeux d'un air confus, que vous avez vu mon pied et ma jambe. Philamir sourit, et assura qu'il n'avait jamais rien vu de plus charmant. Azéma se cacha le visage avec son éventail. Que faites-vous donc, demanda le prince? — C'est pour vous faire croire que je rougis. — Je voudrais bien savoir quel espèce de sentiment je vous inspire?.. — Vous me plaisez, et j'ai le plus grand plaisir de vous tourner la tête. — Si je n'étais pas occupé d'une passion aussi vraie... — Eh bien? — Eh bien.... ce moment ne serait pas sans danger pour moi... — *Danger!* est plaisant... — Je crois qu'il y en a beaucoup à vous aimer; j'ai le cœur sensible... — Et moi l'imagination vive: cela s'accorde à merveille. Je vous séduirai, j'en suis sûre.

— Votre confiance me fait peur.... Comment donc, vous répondez à ma pensée.— J'ai ce talent aujourd'hui. Il faut que, sans affectation, sous prétexte du chaud, j'ôte mes gants pour vous faire voir mes mains... — Elles sont charmantes, dit Philamir, en saisissant une des mains d'Azéma. Je vais, reprit Azéma, paraître offensée de cette liberté, et vous bouder; ensuite je reprendrai l'air du sentiment.

En effet, Azéma retira sa main avec dignité, et tourna le dos à Philamir. Me bouderez-vous long-temps, dit le prince? Mais, répondit Azéma, assez de temps pour vous donner celui de remarquer mes cheveux et ma taille. Quelles belles tresses! s'écria Philamir, tout en se moquant et en se divertissant du manége d'Azéma. Le prince ne pouvait cependant s'empêcher de trouver qu'elle avait de beaux cheveux, une taille élégante, et le plus joli visage du monde.

Au bout d'un moment de silence, Azéma reprenant la parole : Si vous aviez le sens commun, dit-elle, vous saisiriez cet instant, vous tomberiez à mes genoux; alors je m'attendrirais... Philamir ne put résister à la vive curiosité qu'il éprouvait de savoir comment Azéma s'y prendrait pour jouer l'attendrissement, et il se jeta à ses pieds. Ah! vous y voilà donc, s'écria Azéma! —

Charmante Azéma, reprit Philamir, dites-moi ce qui se passe maintenant dans votre ame? Je suis enchantée, répondit Azéma... J'ai vu Zéolide; je la déteste.... Quel sera son dépit quand elle apprendra que je lui enlève son amant! car elle le saura bientôt, je l'en instruirai moi-même. Qu'il me sera doux de la désespérer!... Elle est si belle! et l'on ne parle ici que de sa bonté, de sa vertu; mais je la calomnierai; je lui ravirai, si je puis, sa réputation....

Azéma, en prononçant ces paroles, fut frappée de l'indignation qui se peignait sur le visage de Philamir. Quoi! prince, dit-elle, me soupçonnez-vous de fausseté? Trouvez-vous de l'exagération dans les sentimens héroïques que je m'efforce de vous montrer? Ah! s'écria Philamir, en se levant, plût au ciel que tous les monstres qui vous ressemblent, fussent obligées de parler avec autant de sincérité! elles n'inspireraient que du mépris et de l'horreur.

En achevant ces mots, Philamir sortit avec précipitation; il fit quelques réflexions sur cette aventure. Dans quels égaremens, se disait-il, la seule curiosité peut jeter un homme de mon âge! En voulant voir jusqu'où cette femme voulait me mener, je me suis trouvé à ses genoux; je la méprisais, je n'étais pas sa dupe, mais elle m'amusait, elle me paraissait charmante;

et si elle ne m'eût pas montré une ame si noire et si vile, j'allais peut-être oublier un instant Zéolide!...

En réfléchissant ainsi, le prince retournait tristement au palais, lorsque Gélanor, sortant d'un bosquet, s'avança vers lui : Venez, seigneur, lui dit le philosophe, venez empêcher, s'il est possible, Chrisal et Zoram de se couper la gorge..... — Comment? — En traversant les jardins il y a deux heures, ils s'accusaient mutuellement de folie ; ils ont rencontré un voyageur qui les a informés de la vertu du palais ; alors effrayés de ce qu'ils avaient pu dire au génie et à la reine, ils ont été se renfermer ensemble pour concerter les mesures qu'ils avaient à prendre. Cet entretien particulier leur a fait connaître qu'ils ne prenaient nul intérêt au sort l'un de l'autre ; ils se sont questionnés ; ils ont été forcés de s'avouer réciproquement plusieurs torts anciens et nouveaux ; et enfin ils ont pris la résolution de se battre. Ils sont dans le parterre à deux pas d'ici. Conduisez-moi, dit Philamir, je vais tâcher de les raccommoder.... Ah, seigneur, interrompit le philosophe, vous n'imaginez pas combien il est difficile de se réconcilier dans ce palais!

Le prince entra dans le parterre, au moment où Chrisal et Zoram mettaient

l'épée à la main. Le prince s'élança entre eux, et les deux courtisans lui déclarèrent qu'ils n'avaient nulle envie de se battre, et qu'ils seraient charmés si on pouvait les raccommoder. Eh bien, dit le prince, oubliez le passé, et embrassez-vous. A ces mots, Chrisal s'approcha de fort bonne grace de Zoram, qui vint à lui les bras ouverts. Zoram, dit le premier d'un air riant, je vous jure une haine éternelle. Et moi aussi, répondit Chrisal. Que dites-vous, s'écria Philamir? Vous entendez le perfide, dit Zoram, et cependant j'allais à lui avec les mêmes sentimens! ..... Au nom du ciel, interrompit Philamir, taisez-vous... et calmez-vous..... Seigneur, reprit Chrisal, s'il m'était possible de dissimuler, je chercherais à tromper ce traître; mais nous sommes forcés de dire ce que nous pensons, nous ne pouvons nous cacher notre ressentiment mutuel; je vois qu'il est inutile de lutter contre l'invincible vertu de ce palais, puisque je suis contraint de dire la vérité, moi qui ai porté si loin l'art profond de la dissimulation! je perds aujourd'hui tout le fruit d'une étude de dix ans.... C'est vous, Chrisal, répartit le prince, qui avez le premier tort; tâchez de dire un seul mot d'excuse à Zoram, qui, j'en suis sûr, aura la modération de s'en contenter. Je ne le puis, répliqua Chri-

sal ; si j'essayais de lui parler, j'ajouterais encore aux outrages qu'il a déjà reçus de moi. Allons, s'écria Zoram, il faut nous battre, l'honneur l'exige. Prince, daignez être témoin du combat ; je me flatte qu'à la première blessure, quelque légère qu'elle puisse être, vous vous hâterez de nous séparer. En disant ces mots, les deux ennemis reprennent leurs épées, et le combat commence. Au bout de quelques minutes, Chrisal reçut une petite blessure à la main. C'est assez, dit le prince, arrêtez, arrêtez. Je ne demande pas mieux, répliqua Chrisal ; cependant, prince, expliquez-vous : si vous croyez que nous soyons obligés de continuer, je suis prêt à recommencer. Je suis très-attaché à la vie, mais l'honneur a beaucoup plus de prix encore à mes yeux. Tels sont aussi mes sentimens, ajouta Zoram. Il suffit, interrompit le prince ; l'honneur est satisfait, séparez-vous. A ces mots, Chrisal et Zoram sortirent du parterre, et le prince retourna au palais.

Le génie et la reine venaient d'avoir ensemble une scène très-vive ; Altémire, malgré ses promesses, n'avait pu s'empêcher de questionner Phanor ; les réponses avaient causé à la reine autant de surprise que d'indignation, et les deux époux désunis et presque brouillés, se boudaient et ne se parlaient plus. D'un autre côté,

Zéolide parut si triste et si froide à Philamir, qu'il craignit qu'elle n'eût quelque connaissance de l'aventure du bois. Le souper ne fut pas gai; le malheureux Aristée n'osait paraître, et Zoram et Chrisal n'éprouvaient pas le moindre empressement de faire leur cour. Palmis, toujours accablée de douleur, gardait un morne silence; la reine et le génie étaient plongés dans une profonde rêverie, et Philamir, dévoré d'inquiétude, ne parlait qu'en tremblant à Zéolide, qui daignait à peine lui répondre.

Le lendemain matin Philamir, qui avait passé la nuit à réfléchir sur sa situation, se détermina enfin à demander une explication à la princesse; il fut la chercher, et lorsqu'il se trouva seul avec elle et Palmis, il se jeta à ses pieds : O Zéolide! lui dit-il, accordez-moi ma grace; je vois que vous êtes instruite, ainsi je vais vous tout avouer. . . . Instruite, interrompit Zéolide, et de quoi? . . . — De mon aventure avec Azéma. . . . — Je l'ignore entièrement; mais je veux la savoir, et avec le plus grand détail. A ces mots, Philamir se repentit vivement de son indiscrétion; mais il fallut satisfaire la jalouse curiosité de la princesse, il fallut dire qu'Azéma aurait pu le séduire un moment, si elle n'eût pas montré tant de noirceur et de perversité. Ainsi donc, reprit Zéolide, si vous n'eus-

siez pas été dans ce palais, si cette femme eût eu la possibilité de vous cacher l'atrocité de son ame, et qu'elle ne vous eût laissé voir que des mœurs corrompues, elle aurait su vous rendre infidelle ! . . . . Ah ! Zéolide, s'écria Philamir, oubliez un égarement passager ; j'éprouve le repentir le plus sincère. Je vous aime, je ne puis aimer que vous. Et moi, reprit Zéolide avec emportement, je vous méprise à jamais ; vous n'êtes plus digne de moi, et je renonce à vous pour toujours. En disant ces mots la princesse s'élança à l'autre extrémité de la chambre, et courut s'enfermer dans son cabinet, où Palmis vint la rejoindre.

Zéolide alors donna un libre cours à ses larmes, et répéta mille fois que Philamir était un ingrat, un monstre, qu'elle ne le reverrait de sa vie. Palmis se taisait ; enfin, obligée de répondre à la princesse : Hélas, madame, lui dit-elle, que vous dirai-je ? Si nous n'étions point ici, j'aurais l'air d'entrer dans vos sentimens ; de cette manière, je vous disposerais à m'écouter ; ensuite je vous calmerais peu-à-peu, et je vous ramènerais insensiblement à la raison. Comment ! à la raison, s'écria la princesse ; vous me trouvez déraisonnable ? — Oui, madame. — Il faut que vous ayiez bien peu de délicatesse. . . . — Non, mais j'ai plus d'expérience que vous n'en avez. — Cette

manière de penser diminue beaucoup mon estime pour vous. — Je vous irrite, je vous aigris, je l'avais prévu. Vous êtes dominée par la passion, et je ne puis employer les ménagemens que votre état demande. — Que vous m'impatientez ! . . . . Mais, je vous prie, essayez de me prouver que Philamir est excusable. . . . — Je n'y parviendrais point dans ce moment; permettez-moi de me taire. . . . — Non, je veux que vous me disiez tout ce que vous pensez. — Eh bien ! je trouve que, dans cette occasion, vous n'avez pas le sens commun. Philamir n'a que vingt ans; une curiosité très-pardonnable, et non le projet de vous être infidelle, l'a conduit à ce rendez vous. Cette coquette est charmante, il s'est oublié un instant; il a eu tort, mais il le sent, il se repent; cet égarement est le premier qu'on lui peut reprocher depuis qu'il vous aime; il connaît maintenant les coquettes, il les méprise sincèrement; il a pour vous la passion la plus vraie, il mérite bien son pardon. — Cependant jamais il ne l'obtiendra. — Auriez-vous donc la folie d'exiger de votre amant une fidélité scrupuleuse et parfaite ? — Oui, j'ai *cette folie*. Nul sentiment ne peut subsister, si le retour n'est pas sincère. — Cela est vrai, et voilà pourquoi l'amour dure si peu. Il est impossible qu'un homme puisse avoir la délica-

tesse d'un femme honnête et sensible ; on se brouille bientôt avec l'amant le plus tendre, si l'on n'a ni indulgence, ni crédulité. — Enfin, vous me trouvez romanesque ? — A l'excès. — Vous ne me plaignez point ? — Je suis fâchée de vous voir souffrir ; mais quand je compare votre situation à la mienne, il m'est impossible de vous plaindre. — Quand on s'attache à un fat, on ne mérite que trop le malheur que vous éprouvez. — Lorsqu'on s'attache à un amant qui n'a pas vingt ans, on doit s'attendre à des chagrins beaucoup plus réels que ceux dont vous gémisssez.... — Quel reproche ! quelle dureté !.... — C'est vous qui avez commencé.... — Je n'avais pas le projet de vous fâcher ; j'ai dit sans réflexion ce que je pensais. — Et vous m'avez cruellement blessée ! .... Je m'en souviendrai plus d'un jour.... — Et moi je n'oublierai point l'insensibilité que vous m'avez montrée.... — Vous manquez également de justice, de raison. C'est assez, interrompit brusquement Zéolide, laissez-moi ; j'attendais de vous des consolations, et vous aigrissez mes peines ; laissez-moi. A ces mots, Palmis se leva avec dépit, et sortit sur-le-champ, sans répondre un seul mot. Enfin, s'écria la princesse en fondant en larmes, Philamir me trahit, et Palmis ne m'aime plus ! je perds tout à la fois !.... Mais

que dis-je ! il me reste une mère, allons la trouver. Alors Zéolide essuie ses pleurs, et se rend aussitôt à l'appartement de la reine.

Altémire était la meilleure et la plus tendre mère ; Zéolide lui ouvrit son cœur, et la reine partagea ses chagrins et même son ressentiment. Combien Philamir surtout lui parut coupable ! il avait pu oublier un moment Zéolide ! .... Tels sont les hommes, dit-elle. Hélas ! si vous saviez tous les aveux que j'ai arrachés à votre père ! Mais Philamir est à mes yeux mille fois plus inexcusable encore ! O ma fille, le plus grand tort qu'on puisse avoir avec moi, c'est de vous affliger ; vos peines sont les seules qu'il me soit impossible de supporter avec courage, elles déchirent mon cœur. . . . Ah ! ma mère, s'écria Zéolide, je trouve en vous toute la tendresse que vous me témoigniez avant que nous fussions dans ce palais ; vous êtes la seule qui n'ayez point avec moi changé de langage ! Oui, ma chère Zéolide, reprit la reine, nulle illusion ne peut se mêler aux sentimens de la nature ; une bonne mère ne saurait ni s'exagérer sa tendresse, ni la peindre plus vive et plus passionnée qu'elle ne l'éprouve. A ces mots, Zéolide, pénétrée de reconnaissance, se précipita dans les bras de la reine ; ses larmes coulèrent sur le sein maternel, et ses maux furent adoucis.

Les deux princesses passèrent plusieurs jours enfermées tête-à-tête ; enfin, elles consentirent à recevoir le sage et vertueux Gélanor. Le philosophe sut les disposer à l'indulgence. La reine revit Phanor, et Zéolide fut elle-même chercher Palmis ; les deux amies s'embrassèrent avec tendresse. Cependant une explication faite dans le Palais de la Vérité, ne put dissiper tous les nuages qui s'étaient élevés entre elles. Gélanor conduisit Philamir aux pieds de Zéolide ; la princesse aurait voulu pouvoir assurer Philamir qu'elle oubliait le passé, mais elle fut forcée de lui dire qu'elle l'aimait un peu moins, et qu'elle conservait du ressentiment et de la défiance. Le prince s'affligea, et ne put s'empêcher de convenir qu'il prenait de l'humeur ; et sans les remontrances et les conseils de Gélanor, les deux amans se seraient brouillés de nouveau. Ils ne se brouillèrent pas, mais rien ne put rétablir entre eux une parfaite intelligence.

Le génie ayant interrogé Aristée avec détail, connut que s'il n'était pas scrupuleusement vertueux, il avait du moins des qualités estimables, de la probité, et de vrais sentimens de patriotisme ; il découvrit dans Chrisal un courtisan flatteur et ambitieux, mais un sujet fidelle ; et il vit que Zoram avait plutôt des ridicules que des vices.

Croyez-moi, dit Gélanor au génie, traitez ces trois courtisans avec indulgence : ne leur accordez plus une confiance aveugle ; qu'ils puissent croire désormais que le seul moyen d'obtenir votre faveur, c'est de montrer des vertus et de la droiture, et vous en ferez d'autres hommes. Quand les souverains ont passé la première jeunesse, ils sont, jusqu'à la fin de leur règne, les vrais instituteurs des courtisans ; ce sont eux alors qui les pervertissent, ou qui les rendent vertueux.

Phanor suivit les conseils du philosophe ; il rappela les trois courtisans confinés dans un coin du palais ; mais la société n'en devint pas plus agréable ; au contraire, personne n'osait ouvrir la bouche, dans la crainte de dire une impertinence. Lorsqu'on était forcé de rompre ce silence obstiné, on ne parlait qu'en tremblant, et l'on ne disait presque rien qui ne parût ou choquant, ou déplacé. Chacun maudissait le palais ; et le seul plaisir qu'on y pût goûter, était celui de s'entretenir avec les voyageurs qui le remplissaient.

Un soir Philamir, plus mécontent de Zéolide, et plus triste qu'à l'ordinaire, fut chercher Gélanor pour lui conter ce nouveau chagrin. Le prince n'avait jamais été dans l'appartement du vénérable vieillard ; il se fait conduire : arrivé à la chambre

qu'habite le philosophe, il ouvre la porte, il entre, il voit une jeune femme parfaitement belle, vêtue de longs habits de deuil, et qui, assise à côté du vieillard, tenait un livre, et lisait tout haut. Gélanor parut embarrassé en appercevant le prince. Philamir surpris, s'avance vers la belle personne, et lui demande si elle est arrivée du jour ou de la veille. Seigneur, répondit l'inconnue, j'habite ce palais depuis six semaines. — Depuis six semaines! et personne encore ne m'a parlé de vous! Sans doute vous ne vous êtes point montrée, vous ne pouvez vivre ignorée qu'en vous cachant. — Ma situation m'oblige à fuir la société, et mon goût me porte à chercher la solitude. Je ne vois ici que Gélanor; je l'écoute, je m'instruis avec lui, et je ne désire point d'autres plaisirs.... C'est assez, Mirza, interrompit le philosophe d'un ton brusque, le prince veut me parler.... Je n'ai rien à vous dire de bien pressé, reprit Philamir. Et moi, dit Gélanor, je serais charmé de vous entendre sur-le-champ. Mirza, laissez-nous. A ces mots, la belle Mirza pose son livre sur une table, et après avoir fait une profonde révérence, elle se retira.

Qu'elle est charmante! s'écria Philamir; quelle modestie! quelle grace!.... Mais pourquoi est-elle en deuil? — Elle est veuve. — Depuis combien de temps?....

— Depuis un mois. Son mari arriva ici fort malade, il y mourut au bout de quinze jours. — Je parierais qu'elle a autant d'esprit qu'elle est belle? .... Vous ne répondez rien? .... — A quoi bon toutes ces questions? .... — C'est pure curiosité. — Seigneur, vous devriez être en garde contre la curiosité trop naturelle à votre âge; souvenez-vous qu'elle peut mener loin..... — Celle-ci est bien innocente.. Répondez-moi, Gélanor, Mirza a-t-elle de l'esprit? — Oui, beaucoup. — Elle possède donc toutes les perfections? .... — Mais, seigneur, êtes-vous venu me chercher pour me parler de Mirza? .... — Ce que j'ai à vous dire n'est pas fort intéressant ..... Toujours la même chose, je suis mécontent. ... Zéolide n'est plus reconnaissable; elle a de l'aigreur, de l'humeur.... Un rien la fâche, l'irrite.... Des reproches éternels.... Je m'ennuie.... Mirza a l'air si doux, si tendre!... A-t-elle de la gaieté? ... — Eh! seigneur, que vous importe? Parlons de la princesse. Depuis que j'habite le Palais de la Vérité, je n'ai jamais lu dans une ame plus noble, plus pure et plus sensible que la sienne. — Je voudrais bien savoir si elle a aimé son mari.... — Comment? De qui parlez-vous donc? — De Mirza. — En vérité, seigneur, vous n'êtes pas digne de posséder le cœur de la plus charmante princesse de

l'univers. Quelle différence entre vos sentimens et ceux que vous inspirez à Zéolide! Parmi les hommes rassemblés dans ce palais, il en est d'aimables, et Zéolide n'y voit que vous! Elle fixe tous les regards; je connais deux ou trois princes qui sont éperdûment amoureux d'elle; Zéolide seule l'ignore, ou du moins n'y pense jamais. . . . Aussi, reprit Philamir, j'aime Zéolide uniquement; et comme je suis sûr que j'exciterais sa jalousie si je revoyais Mirza, je vous promets, Gélanor, de ne plus revenir dans cet appartement. Le philosophe loua beaucoup cette résolution, et Philamir n'y manqua point.

En quittant le vieillard, le prince se rendit chez Palmis; il avait pris beaucoup d'amitié pour elle. Palmis n'avait pas autant de délicatesse que Zéolide; par conséquent il n'était pas possible qu'au fond de l'ame elle approuvât toujours la princesse; et forcée de dire ce qu'elle pensait, lorsque Philamir se plaignait de Zéolide, Palmis, quoiqu'à regret, ne pouvait s'empêcher de convenir qu'elle trouvait la princesse déraisonnable.

Philamir et Palmis s'entretenaient ensemble, quand tout-à-coup Zéolide survint. Le prince et Palmis rougirent. Eh quoi! dit Zéolide, je vous embarrasse? Oui, madame, répondit Palmis. — De quoi donc parliez-vous? . . . . — Mais . . . . — Répondez, je le veux. — Nous parlions de vous.

Le prince se plaignait de votre humeur. — Et vous, Palmis, que disiez-vous? — Qu'il avait raison, et que vous devenez insupportable.... — Ainsi donc vous aigrissez encore Philamir contre moi!.... Quand je serais en effet capricieuse, déraisonnable, mon amie devrait-elle en convenir, et avec qui?.... — Vous oubliez, madame, que nous sommes dans le Palais de la Vérité. Si je pouvais cacher ce que je pense, je ne m'occuperais que du soin de persuader au prince qu'il a toujours tort, lorsqu'il est mécontent de vous.

Zéolide n'eut rien à répondre; elle prit de l'humeur, et garda le silence. Philamir et Palmis n'osaient prononcer une seule parole; enfin, la princesse poussant un profond soupir: En vérité, dit-elle, vous êtes l'un et l'autre d'une société tout-à-fait aimable!.... — A quoi pensez-vous, Philamir?... — A Mirza. — Mirza!.... Qu'est-ce que Mirza?.... — Une jeune et charmante veuve que j'ai rencontrée aujourd'hui par hasard chez Gélanor. — Et sans doute vous êtes amoureux d'elle? — Je n'aime que vous, Zéolide.... — Mais vous reverrez cette Mirza si charmante? — Non: je vous sacrifie le plaisir que j'aurais à m'entretenir avec elle. — Quoi donc? me croyez-vous jalouse?.... — Il est vrai. — Hélas! je ne puis vous assurer que j'ai

trop de fierté pour éprouver un semblable mouvement. Il faut que malgré moi vous connaissiez toutes mes faiblesses ! . . . . En disant ces mots, la princesse ne put retenir ses larmes. Toujours des reproches et des pleurs ! . . . . s'écria Philamir.

A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il sentit l'effet qu'elles devaient produire sur le cœur de Zéolide, et il tomba à ses genoux. Zéolide le repoussa avec colère : Vous êtes, lui dit-elle, d'une dureté révoltante ! . . . . Non, vous ne m'aimez pas, ou du moins vous êtes incapable d'aimer comme je vous aime. . . . Osez dire le contraire ? . . . . — Hélas, si je le pouvais ! . . . . — Vous m'avouez donc que vous ne m'aimez pas ? . . . . — O Zéolide ! n'achevez point de m'accabler ! . . . . Je n'ai pas une ame aussi pure, aussi délicate que la vôtre; mais je ressens pour vous tout ce que je puis éprouver d'attachement. . . . — J'entends. . . . Vous n'avez plus pour moi que de l'estime. . . . — Si je n'ai point prononcé le mot d'*amour*, c'est que vous m'aviez vous-même interdit cette expression. . . . — Oui, avant que nous fussions dans ce palais. . . . En prononçant ces paroles, Zéolide rougit, et se détourna pour cacher sa confusion. Philamir sourit, et saisissant une des mains de la princesse, il la serra tendrement dans les

siennes. Zéolide retirant sa main : Dites-moi, je vous prie, comment il est possible qu'ayant vu une seule fois cette *personne si belle*, vous désiriez si passionnément de la revoir ? — Je ne le désire point *passionnément*. — Mais vous avez dit qu'en renonçant à la voir, vous feriez *un sacrifice* ? — Cela est vrai ; si j'avais été le maître de me servir d'une autre expression, je n'aurais point employé celle-là. — Enfin, vous ferez *un sacrifice* en ne cherchant point cette étrangère. — Oui ; elle est aimable, spirituelle : sa société m'aurait paru agréable ; je la regrette, et je ne puis m'empêcher de trouver votre jalousie. . . . Ma jalousie ! interrompit Zéolide avec une extrême dépit : quelles expressions ! quel langage ! . . . . Mais, hélas ! il n'est que trop vrai, je vous ai montré une jalousie ridicule ; je condamne moi-même ce mouvement ; si nous n'étions pas dans ce funeste palais, vous ne l'eussiez jamais connue !

Quelques jours après cette conversation, Philamir se promenant un matin, comme à son ordinaire, dans une allée de palmiers, apperçut de loin la belle Mirza qui paraissait fort agitée. Elle s'approcha du prince, et d'un air inquiet et timide : Ah ! seigneur, dit-elle, pardonnez. . . . Je suis dans un trouble ! . . . Je cherche, depuis une heure, un porte-feuille que j'ai perdu ; ne l'auriez-

vous point trouvé ? .... Non, répondit le prince, et je m'en afflige, puisque je vois à quel point vous le regrettez.... — Il contient mon secret.... — Votre secret ! .... — J'ai eu l'indiscrétion d'écrire dans ce livre le détail de mes sentimens.... Mais je n'en veux pas dire davantage. Adieu, seigneur. Si par hasard vous trouvez mon porte-feuille, daignez me promettre de me le rendre, et surtout de ne point l'ouvrir. — Je m'y engage; mais si j'ai le bonheur de le trouver, où pourrai-je vous rencontrer pour vous le rendre? — Je reviendrai demain dans cette même allée. En disant ces mots, Mirza s'éloigne; et en s'en allant, elle retourna deux fois la tête pour regarder le prince qui la suivait des yeux, et qui soupira en la perdant de vue.

Cependant Philamir se mit à chercher le porte-feuille; il parcourut tous les jardins, mais inutilement, il ne trouva rien, et à midi il reprit le chemin du palais; il rencontra les trois courtisans, Aristée, Chrisal et Zoram, qui s'entretenaient ensemble. Surpris de les voir en aussi bonne intelligence, il s'approcha d'eux, et leur en fit compliment. Ah! seigneur, s'écria Chrisal, c'est notre danger commun qui nous réunit. — Comment donc? — Quand nous aurions trahi l'état, nous ne serions pas dans un

plus grand péril. . . . Rien ne peut nous sauver, nous sommes perdus sans ressource!.... — Mais expliquez-vous.... — Le génie veut nous rassembler ce soir pour nous lire un drame de sa composition.... — La pièce peut-être sera bonne. — Elle est détestable par malheur; nous l'avons entendue, il y a six mois, et nous persuadâmes alors à Phanor qu'il avait fait un chef-d'œuvre. — Maintenant je conçois votre embarras. C'est apparemment pour vous éprouver, que le génie veut que vous assistiez à une nouvelle lecture. — Point du tout; ce qu'il y a de pis, c'est qu'il est, à cet égard, dans une parfaite sécurité; il croit que nous l'avons flatté sur tous les points, excepté sur celui-ci. — Et pourquoi veut-il vous lire un ouvrage que vous connaissez? — Il y a fait plusieurs changemens; d'ailleurs, deux auteurs célèbres viennent d'arriver, il a le projet de les étonner, de les confondre en leur lisant cette production. Eh bien! il sera occupé de ces auteurs, il ne vous interrogera pas. — Oui; mais il faudrait pleurer et rire à cette maudite pièce; il n'y a pas moyen; on voit bien, dans ce palais, si les larmes sont sincères. — Croyez-vous qu'un auteur n'y serait pas trompé? En effet, dit Aristée, est-il un charme assez puissant pour empêcher un auteur d'être la dupe des témoignages d'une

approbation que la politesse ou la flatterie lui donnent ? Mes amis, rassurons-nous, gardons le silence, si nous pouvons, et j'espère que le génie ne saura pas lire sur nos visages. D'ailleurs, ajouta Philamir, toute son attention se portera sur les auteurs qui viennent d'arriver, toute sa colère se tournera contre eux; ils parleront sans défiance, car j'imagine qu'ils ne connaissent pas encore la vertu du palais. — Non, seigneur; et afin qu'ils n'en soient pas instruits avant la lecture, on les a conduits dans les appartemens éloignés du reste des voyageurs. — Ces auteurs sont-ils venus ensemble ? — Non; et même on sait déjà qu'ils ne s'aiment pas : aussi les-a-t-on logés séparément.

Comme Zoram prononçait ces mots, le génie parut, et l'on changea de conversation. Phanor s'avança : Je parie, dit-il, que vous parliez de ma pièce ? Oui, seigneur, répondit en tremblant Zoram. Je suis bien sûr, reprit Phanor, que vous n'en disiez pas de mal. Je me souviendrai toujours de l'état où je vous ai vus tous les trois à la première lecture. Vous éprouverez bien un autre ravissement aujourd'hui ! j'y ai fait des changemens sublimes. Ces auteurs, je crois, seront un peu surpris ! .... Comme ils ne connaissent pas ce palais, ils parleront en toute liberté, et je vous réponds qu'ils

témoigneront autant de jalousie que d'admiration. Qu'en pensez-vous ? En vérité, seigneur, nul auteur ne peut être jaloux de vos talens. — A cause de mon rang, n'est-ce pas ? Je vous assure que cela n'y fait rien. Il y a environ un an que j'ai lu cette même pièce à un homme de beaucoup d'esprit, mais qui travaille aussi, qui écrit; eh bien ! il lui fut impossible de dissimuler sa jalousie; il me loua froidement, gauchement, avec un embarras extrême; il me fit pitié, il souffrait si cruellement ! Etrange chose que l'amour-propre d'auteur ! .... Pour moi je ne sais que me rendre justice, et je ne m'abuse point; on m'a trompé souvent dans le cours de ma vie, mais jamais, à cet égard, on ne m'a flatté. Pourquoi ? c'est que cela était impossible.

Ces discours et cette confiance faisaient frémir les courtisans; enfin, on rentra dans le palais, et après le dîner Phanor fit avertir Léarque et Tarsis (ainsi se nommaient les deux auteurs) qu'il était prêt à les recevoir. Léarque vint le premier; Phanor lui fit quelques questions sur Tarsis: Je le déteste, répondit Léarque; cependant le principe de ma haine m'oblige à la dissimuler adroitement; je désire paraître équitable; je le déchire en secret, je le loue en public, mais d'une manière artificieuse; mon intention n'est point de lui rendre justice,

je

je veux seulement persuader que je ne la lui refuse pas entièrement. A ces mots, le génie, d'un air fin, se pencha vers Chrisal, lui dit à l'oreille : Vous l'entendez voilà l'effet de cette envie dont je parlais tout-à-l'heure ; voyez si je connais le cœur humain.

Dans ce moment Tarsis entra ; Phanor, après un moment de conversation, déploie son manuscrit ; les deux auteurs se placent vis-à-vis de lui, les courtisans et Pihlamir entourent le génie, et Phanor, prenant la parole : Il faut d'abord vous prévenir, dit-il, que ce petit ouvrage est un chef-d'œuvre. Oui, c'est l'usage, reprit Léarque, on ne commence guère une lecture sans dire l'équivalent de cette phrase. Au reste, seigneur, vous pouvez être sûr que nous ne dirons pas un mot de ce que nous pensons, et que nous vous accablerons de louanges. Cette réponse confondit Tarsis, qui ne concevait pas que Léarque pût pousser aussi loin la hardiesse et l'indiscrétion. Le génie sourit : Oui, dit-il, je compte entièrement sur votre sincérité, et je suis certain, en effet, que vous serez forcés de louer cet ouvrage. Vous saurez donc, messieurs, que vous devez fondre en larmes pendant le premier et le second acte, rire aux éclats au troisième et au quatrième, et trouver sublime le cin-

quième : d'ailleurs, le style de cette pièce est élégant et pur, les caractères en sont naturels et bien soutenus, l'intrigue conduite avec art, et le dénouement admirable. Voilà de la franchise, s'écria Tarsis; ordinairement on pense, et même on dit tout cela, mais d'une manière ambiguë, entortillée. J'aime mieux l'espèce d'orgueil que vous montrez, seigneur : au moins il est comique, et il pourrait donner le goût de la modestie. Il est vrai, reprit Phanor, que lorsque je suis chez moi, je ne puis m'empêcher de parler sans aucun déguisement. Je conçois que mon langage puisse étonner, mais vous allez voir qu'au moins, en me vantant, je n'exagère pas. Alors le génie ouvre son manuscrit, et commence.

Comme il fallait pleurer pendant les deux premiers actes, dès la première scène, les courtisans tirèrent leurs mouchoirs de leurs poches, et s'en cachèrent entièrement le visage. Le génie s'interrompait, et s'arrêtait presque à chaque vers : Remarquez, disait-il, que ceci est très-profond, que cette pensée est neuve, que cette réflexion est philosophique. Phanor, durant ces interruptions et les entr'actes, parlait toujours, et se louait tellement, que les auditeurs n'avaient absolument rien à dire. Les deux auteurs s'efforçaient de prendre

un air attentif et recueilli, et trouvant très-ingénieux l'expédient que les courtisans avaient imaginé, ils s'en servirent, et se voilèrent le visage. Phanor triomphait en voyant tous les mouchoirs en l'air; quand il fut au troisième acte : Allons, allons, dit-il, séchez vos larmes, je vais maintenant vous égayer.

Alors il fallut rire : Phanor en donna l'exemple. Que cela est plaisant!... Que cela est comique!... s'écriait-il à chaque instant; il y a des traits un peu libres, et *quelques pointes;* mais c'est le goût du siècle : on ne fait plus rire sans cela. Il est trop difficile d'allier ensemble la décence et la gaieté; moi, je ne veux que plaire et charmer; par conséquent, je ne m'embarrasse guère de la morale et des bonnes mœurs, et je les sacrifie sans scrupule, toutes les fois qu'un bon mot ou un tableau séduisant m'y invite. Cela est tout simple, reprit Léarque; c'est aussi notre manière de penser : cependant, pour la forme, il est nécessaire de jeter dans son ouvrage (quelque licencieux qu'il puisse être), une certaine quantité de petites phrases sentencieuses et morales. A la suite d'une peinture bien libre, bien indécente, on est charmé de trouver un éloge de la vertu; on ne doit pas naturellement s'y attendre, cette disparate

cause une agréable surprise. . . . . Sans doute, interrompit Phanor, et vous verrez que j'ai senti cette finesse de l'art; ma pièce est terminée par quatre vers qui apprennent aux spectateurs que j'ai eu un *but moral;* et je puis vous assurer, sans chercher à me faire valoir, que je n'ai eu d'autre but que celui d'assurer et de montrer un talent supérieur. Mais reprenons mon quatrième acte. Seigneur, demanda Tarsis, faudra-t-il rire encore? Ah! je vous en réponds, dit Phanor; mais silence; écoutez.

Pendant les trois scènes qui terminaient cet acte, Léarque et Tarsis essayèrent plusieurs fois d'éclater de rire; et le génie se penchant vers Zoram, lui dit tout bas: Remarquez-vous qu'ils ne peuvent rire que du bout des lèvres? L'envie les ronge! Cela est bien plus flatteur pour moi, que tous les éloges qu'ils pourraient me donner, car j'ai un amour-propre aussi éclairé que délicat. Quand la lecture fut finie, le génie se leva en se frottant les mains: A présent, dit-il en riant, ces messieurs vont s'expliquer, et nous allons voir à découvert ce qu'ils ont dans l'ame. Seigneur, dit Léarque, je suis dans le plus mortel embarras; et moi aussi, ajouta Tarsis. Je m'en doutais, s'écria Phanor avec malignité. . . . — Seigneur, il est si difficile de vous louer. . . .

— C'est me dire que les expressions vous manquent : voilà déjà un éloge qui en vaut bien un autre. — Seigneur, je n'ai rien entendu de si extravagant, de si fou... — Que mon troisième et mon quatrième acte ? Oh ! cela est vrai ; ainsi je n'exagérais pas quand je vous annonçais que vous y trouveriez une gaieté absolument folle. Chrisal, ajouta le génie en se tournant vers ses courtisans, convenez qu'il est cependant charmant de s'entendre dire tout cela dans ce palais ! Et vous, Tarsis, poursuivit Phanor, vous ne dites rien ? Seigneur, répondit Tarsis d'un air consterné, malgré toute l'envie que j'éprouve..... Eh bien, s'écria le génie transporté de joie, eh bien, Zoram, ne vous l'avais-je pas dit ! Vous l'entendez ! Il est dévoré d'envie !... Mais je ne veux pas abuser plus long-temps de la nécessité où se trouvent ces pauvres gens, de nous faire lire dans leurs cœurs : je dois être satisfait, et il ne faut pas humilier inutilement ses semblables.

Après cette réflexion, Phanor congédia les auteurs. Lorsqu'ils furent partis, le génie causa encore quelque temps avec ses courtisans ; il ne leur fit pas une seule question, il n'avait aucun doute ; il ne les entretint que de sa gloire, du succès éclatant qu'il venait d'avoir ; les courtisans en furent quittes pour la peur, et lorsqu'ils se

trouvèrent seuls : Avais-je tort, dit Aristée, de concevoir l'espérance d'échapper à ce danger? Toutes les illusions se détruisent ici, mais l'orgueil est le plus puissant de tous les enchanteurs ; et qu'est-ce que l'aveuglement de l'amour même, en comparaison de celui d'un auteur qui s'est laissé corrompre par la flatterie et par la vanité?

Le lendemain Philamir, à la naissance du jour, se rendit dans l'allée de palmiers; il n'y trouva point encore Mirza, et il se promena en l'attendant. Au bout d'un quart-d'heure, il apperçut sur le gazon une feuille de papier; il voit une jolie écriture de femme, il lit : quelle est sa surprise, en lisant des vers charmans dans lesquels Mirza parle et exprime pour Philamir la passion la plus violente! O malheureuse et trop aimable Mirza, s'écrie le prince, voilà sans doute une des pages de ce portefeuille que vous cherchiez avec tant d'inquiétude!... Le vent, durant la nuit, aura porté ce papier dans cette allée.... Hélas!... Le voilà donc, ce secret que Mirza voulait me cacher!... Ah! qu'il est dangereux pour moi de l'avoir découvert!....

Dans ce moment, Philamir apperçoit Mirza ; il vole au devant de ses pas.... Ah! seigneur, s'écrie Mirza, je viens dans

l'instant de retrouver mes tablettes, mais il manque une feuille..... Dieu ! que vois-je, poursuivit-elle ? cette feuille est entre vos mains !... Vous l'avez lue ?... Infortunée Mirza ! mes maux sont à leur comble !... En disant ces paroles, Mirza tombe sur le gazon, et paraît prête à s'évanouir. Le prince pénétré, hors de lui, mit un genou en terre : O Mirza, dit-il d'une voix entrecoupée, dans quel trouble affreux me plongez-vous !... Quoi, se peut-il.... vous m'aimez !... Cruel, répondit Mirza, puisque vous avez lu cet écrit, le silence que je m'étais imposé ne saurait désormais vous cacher ma faiblesse... Oui, je vous adore. Hélas ! vous seul m'avez fait connaître la plus violente, la plus impérieuse de toutes les passions : je ne la surmonterai point ; je le sens, elle me suivra au tombeau, ou plutôt elle m'y précipitera. Je ne puis être à vous ; votre foi est promise, et vous savez mon secret : je n'ai plus qu'à mourir !..... Mourir ! ô ciel, s'écria Philamir, qui, moi, je serais la cause de votre mort !... Ah ! plutôt... O Mirza ! concevez-vous l'horreur de ma situation !... L'engagement le plus saint me lie..... Je ne le sais que trop, interrompit Mirza ; et s'il était possible que vous voulussiez le rompre, je n'y consentirais point. Zéolide est digne de faire votre

bonheur. L'amour ne me rend point injuste ; Gélanor m'a souvent parlé de la princesse, cet entretien m'intéressait ; n'osant faire votre éloge, j'écoutais avec plaisir celui d'un objet qui vous est si cher ; je ne puis haïr Zéolide, puisqu'elle vous aime.... — Quels sentimens!.... Quoi! vous ne haïssez pas votre rivale?... — Sans elle vous ne pourriez être heureux ; je donnerais ma vie, s'il le fallait, pour sauver la sienne.... — Ah! Mirza, quelle admiration vous m'inspirez!... — Adieu, seigneur. Vous avez lu dans mon ame : je ne puis m'empêcher de vous dire encore (et songez que c'est dans le Palais de la Vérité) que je vous aimerai jusqu'à mon dernier soupir, et que vous règnerez à jamais dans un cœur aussi vertueux, aussi pur que noble et sensible. Incapable d'ambition, de jalousie, j'aurais pu faire votre bonheur, si.... Adieu, cher prince.... Ah! c'en est trop, interrompit Philamir, adorable Mirza!.... Eh, quoi donc, avez-vous le projet de quitter aujourd'hui ce palais? je sais que vos trois mois de séjour sont expirés ; et moi je suis obligé d'y rester encore trois semaines!.... Seigneur, répondit Mirza, je partirais sans délai, si Gélanor n'était pas malade ; mes soins lui sont nécessaires, et je reste. Mais j'exige de vous que vous ne veniez point

chez Gélanor, et je vous demande encore de ne confier à personne le secret que vous m'avez surpris. On ne peut ici dire un mensonge, mais on peut se taire et ne point répondre. Adieu, seigneur, pour la dernière fois. En disant ces paroles, Mirza s'éloigne avec une extrême précipitation. Le prince veut l'arrêter; mais Mirza, d'un ton imposant et d'un air majestueux, lui ordonne de ne point la suivre, et Philamir est forcé d'obéir.

L'admiration et la pitié, la beauté et l'esprit de Mirza, ne combattirent que trop dans le cœur de Philamir, la fidélité qu'il devait à Zéolide; d'ailleurs, son amour-propre était vivement flatté. Inspirer une passion si violente à une personne si héroïquement vertueuse, paraissait à Philamir un triomphe aussi doux que flatteur. Enfin, l'amour allait coûter la vie à la belle et sublime Mirza; le prince n'en doutait pas, et Zéolide pourrait se consoler! Cette réflexion s'offrait souvent à l'esprit de Philamir; cependant il aimait toujours Zéolide. Il s'avouait que la princesse était fort inférieure à sa rivale, et en même temps il trouvait à Zéolide un charme indéfinissable que Mirza ne possédait pas. Zéolide l'attirait, s'insinuait dans son cœur, s'y gravait profondément; Mirza l'éblouissait, frappait son imagination, lui tournait la

tête ; mais elle était trop au-dessus de lui, elle l'étonnait trop pour le charmer. Cependant, craignant de trahir le secret de Mirza, il évitait Zéolide autant qu'il le pouvait. Zéolide s'apperçut bientôt que Philamir redoutait mortellement de se trouver seul avec elle ; la raison et la fierté s'engagèrent à ne plus chercher un amant qui la fuyait. Après tant de chagrins, d'inquiétudes, de tourmens, de combats, Zéolide commençait à souffrir moins ; elle avait perdu trop d'illusions pour que l'amour ne fût pas presqu'entièrement éteint dans son cœur.

Enfin les trois semaines s'écoulèrent, et Philamir vit naître le jour où l'on devait quitter le Palais de la Vérité. En attendant que la princesse fût éveillée, Philamir, pour la dernière fois, se rendit dans l'allée de palmiers ; il éprouvait le plus vif désir de revoir Mirza ; il lui avait même écrit pour la conjurer de se trouver dans cette allée ; il n'osait espérer que la sévère Mirza consentît à recevoir ses adieux : quelle fut sa joie lorsque tout-à-coup il la vit paraître ! Mirza témoigna la plus grande surprise en appercevant le prince ; elle voulut fuir, Philamir la retint. Ah, Seigneur, dit-elle, je croyais que vous aviez déjà quitté ce palais, et je revenais dans ce lieu trop cher à mon cœur !... — Quoi, vous n'avez donc pas reçu mon billet ? — Non,

assurément, seigneur. Philamir s'affligea de ne devoir qu'au hasard le bonheur de revoir Mirza; il lui dit tout ce que la reconnaissance peut inspirer de plus tendre. Mirza versa des larmes, et montra des sentimens si héroïques, et en même-temps si passionnés, que le prince transporté, tomba à ses genoux, et ne put exprimer son admiration que par ses pleurs !.... Dans ce moment, le prince entend derrière lui un léger bruit de feuilles, il tourne la tête; quel est son trouble, ou plutôt son effroi, en voyant Zéolide à deux pas de lui! ....

La princesse, immobile de surprise, gardait le silence; Philamir confondu n'osait le rompre : enfin Mirza prit la parole, et s'adressant à la princesse, elle lui conte toute son histoire. Vous voyez, madame, poursuivit-elle, que je n'ai rien à me reprocher; je ne crains point que ma rivale même puisse lire dans mon ame; non-seulement je ne vous hais point, mais je sens vivement tout ce que vous devez éprouver dans cet instant; je souffre de vos maux autant que des miens. Philamir me regrette, nous ne pouvons vous le dissimuler; mais il vous aime toujours; et s'il était tenté de rompre pour moi l'engagement qui vous lie, je m'y opposerais. Je vais le quitter! Je ne le reverrai plus !... Cet effort me coûtera la vie !... Mais mon devoir m'est

plus cher encore que mon amour!... Eh! comment est-il possible, dit Zéolide, qu'une passion que la raison n'approuvait pas, puisse devenir aussi violente dans un cœur tel que le vôtre?... Adieu, Philamir, poursuivit la princesse; je vous rends votre liberté, et je reprends enfin la mienne; en renonçant à vous, je renonce pour toujours à l'hymen!... Adieu : puissiez-vous être heureux!

Zéolide, arrêtez, s'écria Philamir éperdu. Allez, seigneur, dit Mirza d'une voix languissante, allez la retrouver, abandonnez l'infortunée Mirza; ma rivale ne vous aime plus, et vous l'adorez!... Hélas! que ne puis-je, au prix de tout mon sang, vous rendre son cœur, puisque vous ne pouvez vivre sans elle! —O Mirza! quel sentiment sublime!... Oui, vous méritez seule!... Mais Zéolide!... Ah! je ne puis démêler moi-même ce qui se passe au fond de mon ame... Ah! cruel, s'écria Mirza, pouvez-vous balancer entre une femme qui a cessé de vous aimer, et la tendre et malheureuse Mirza!.. Maintenant que l'espoir s'est glissé dans mon cœur, si vous m'abandonnez, je vais mourir à vos yeux!.. Mais que dis-je, ô ciel! poursuivit Mirza, je m'égare : hélas! je ne puis vous cacher mes plus secrets sentimens, laissez-moi vous fuir.... Non, non, interrompit le prince,

je n'aurai point la barbarie de livrer à la mort l'objet le plus aimable et le plus vertueux. Grand Dieu! que dites-vous, reprit Mirza? si vous voulez que je vive, vous me promettez donc votre foi?... Le prince ne put répondre, ses pleurs lui coupèrent la parole. Eh bien, cher Philamir, ajouta vivement Mirza, sortons de ce palais, hâtons-nous, ne différons plus.

En parlant ainsi, Mirza transportée précipite ses pas, et entraîne le prince qui versait un torrent de larmes. Ils approchaient des portes fatales du palais, lorsque tout-à-coup le vénérable Gélanor s'offre à leurs regards. Mirza frémit: Ah! prince, dit-elle, fuyons, n'écoutez point ce vieillard.... Arrêtez, s'écria le philosophe, arrêtez; la fuite est inutile, les portes sont fermées. A ces terribles paroles, Mirza pâlit, ses jambes tremblantes se dérobent sous elle; Gélanor approche, et la saisissant par le bras: Perfide! lui dit-il, rendez-moi le talisman que je vous ai confié, ou je vous dénonce, et je vous livre à la vengeance de Phanor. A ces mots, Mirza n'hésite plus, elle tire de sa poche une boîte de cristal, et la donne à Gélanor; alors le philosophe se tournant vers Philamir: Ecoutez maintenant, lui dit-il, cette femme à laquelle vous avez sacrifié Zéolide. Parlez, Mirza, poursuivit

le vieillard ; parlez, je vous l'ordonne. Eh bien, dit Mirza, je n'avais que le masque de la vertu ; et l'ambition, la vanité seules m'ont inspiré le désir de séduire ce prince faible et crédule. C'est assez, reprit Gélanor. Mirza, vous êtes libre.

Mirza disparaît, et le prince levant les yeux au ciel : O Zéolide ! s'écria-t-il, malheureux ! qu'ai-je fait !... Mais pouvais-je me défendre d'une pitié si naturelle?... —Savez-vous ce qui rendait cette pitié si vive? C'était l'orgueil. Avec un peu moins de vanité, vous auriez pensé que si l'amour est un mal dangereux, du moins on n'en meurt pas. Enfin, vous vous seriez dit que la compassion ne doit pas faire trahir un engagement sacré.... — Ah, Gélanor, quel parti dois-je prendre? conseillez-moi, soyez mon protecteur, mon guide..... —Tout n'est pas désespéré. Phanor est instruit ; dans cet instant, il tâche d'adoucir la princesse et de la disposer à vous accorder un généreux pardon. Quand vous pourrez paraître, il vous enverra chercher... En attendant, reprit Philamir, apprenez-moi comment ce talisman, que Phanor donna jadis à la belle Agélie, a pu passer entre les mains de l'artificieuse Mirza. Je vais, répondit le vieillard, vous en instruire en peu de mots.

Lorsqu'Agélie quitta ces lieux, et qu'elle

fut à la porte du palais, elle reprit à Nadir cette précieuse boîte, et me la présentant : Gélanor, me dit-elle, je vous donne ce talisman, mais à condition que vous ne le rendrez jamais à Phanor, et que vous le prêterez à des femmes, toutes les fois que vous pourrez, en le leur confiant, les préserver d'un grand péril. Soyez désormais, dans ce dangereux palais, le protecteur du sexe le plus faible ; en méprisant celles qui seront coupables, plaignez-les surtout, et sauvez-les, s'il est possible. Ainsi parla l'aimable Agélie. Je reçus le talisman, et je me conformai aux intentions bienfaisantes d'Agélie. Depuis dix-huit ans, combien de femmes ont été préservées par moi de la colère et du ressentiment de leurs maris ! Je leur prêtais le talisman ; elles avaient trop d'intérêt à garder le secret pour que j'eusse à craindre de leur part la plus légère indiscrétion à cet égard ; chaque femme dépositaire de la boîte, me la rendait en partant, et nul homme, jusqu'à ce jour, n'a pénétré ce mystère.

Enfin, il y a environ quatre mois qu'en me promenant dans les jardins, j'apperçus une belle personne qui versait un déluge de pleurs : c'était Mirza ; elle m'apprit qu'arrivée le matin, le hasard venait de lui faire connaître la vertu du palais J'ai un mari, poursuivit-elle, attaqué d'une

maladie de langueur, il n'a que peu de temps à vivre; je l'ai rendu heureux, mais je l'ai trompé; s'il m'interroge, ses derniers momens seront affreux: avant de mourir, il voudra peut-être se venger!... Je calmai les frayeurs de Mirza, en lui confiant le talisman. Un mois après, son mari expira doucement dans ses bras, en bénissant le ciel d'avoir eu, disait-il, pour compagne, la plus vertueuse de toutes les femmes. Mirza, devenue veuve, me conjura de lui laisser le talisman jusqu'au moment de son départ, afin de conserver sa réputation, qu'une question indiscrète pourrait lui ravir dans ce palais, si elle ne possédait pas ce précieux préservatif.

Mirza parut s'attacher à moi: elle est aimable et spirituelle; sa société n'était pas sans charmes pour moi; cependant je sentis combien elle pourrait être dangereuse pour tout autre, puisqu'avec autant d'esprit et de beauté, elle avait seule ici la possibilité de feindre et de dissimuler ses sentimens. J'exigeai qu'elle vécût dans la solitude; et quand vous arrivâtes, je lui ordonnai de vous éviter: je possédais son secret, elle me craignait, elle était forcée de m'obéir. Enfin, je tombai malade; Mirza, sous prétexte de me soigner, prolongea son séjour. Hier je la vis agitée; j'eus quelques soupçons, je gardai le si-

lence. Le médecin m'avait ordonné de rester encore au lit quelques jours, et Mirza le savait; mais ce matin je me suis levé, j'ai vu la princesse qui m'a tout conté. J'ai été sur-le-champ trouver le génie, qui a fait fermer les portes du palais. La princesse ignore la perfidie de Mirza; je suis convenu avec Phanor, qu'il ne lui parlerait pas du talisman, afin que vous puissiez, seigneur, si vous le désirez, vous servir de ce même talisman pour regagner le cœur de Zéolide.

En achevant ce récit, le philosophe remit au prince la boîte de cristal. Dans ce moment, un esclave vint de la part du génie chercher Philamir, qui, rempli de trouble et d'inquiétude, vola chez Zéolide. Aussitôt qu'il apperçut la princesse, il courut se précipiter à ses pieds, il lui découvrit la supercherie de Mirza, lui montra le talisman, et le posant sur une table : Je pouvais, ajouta-t-il, en vous cachant cette histoire, et en gardant le talisman, vous persuader que je n'ai point suivi Mirza, et que j'ai su résister à toutes ses séductions; mais quoique je ne puisse renoncer à votre main sans renoncer au bonheur, j'aime mieux encore vous perdre que vous tromper. Oui, Zéolide, j'étais séduit, entraîné; je n'ai plus pour vous ce sentiment aveugle, cette passion impétueuse que vous

m'inspiriez avant notre arrivée dans ce fatal palais ; mais je vous aime comme je vous aimerai toute ma vie ; sans vous je ne puis être heureux, et vous seule au monde pouvez assurer mon bonheur.

A ces mots, l'aimable Zéolide tendit à Philamir une main qu'il reçut avec transport : Les sentimens que vous me montrez, lui dit-elle, suffisent à mon bonheur : si ce palais ne détruisait que les illusions qui nourrissent l'amour, je ne me repentirais pas d'avoir voulu l'habiter ; mais l'air qu'on y respire est funeste à l'amitié même ! Venez, Philamir, venez ; quittons pour jamais ce dangereux séjour. En disant ces paroles, la princesse se lève, Philamir la suit ; les deux amans vont retrouver la reine et le génie ; on monte dans les chars.

On allait sortir enfin du triste Palais de la Vérité, lorsqu'on vit, avec une surprise inexprimable, les murs de cristal s'épaissir, se colorer, perdre leur transparence, et se transformer tout-à-coup en porphyre et en marbre d'une éclatante blancheur. Dans ce moment, le roi des génies parut, et s'adressant aux jeunes amans : Le charme est détruit, leur dit-il ; vous pouvez désormais rester sans danger dans ce palais nouveau : vous y retrouverez toutes les illusions nécessaires au bonheur. Que le souvenir du Palais de la Vérité vous préserve

à jamais des défiances injurieuses, et vous apprenne à réprimer les mouvemens d'une indiscrète curiosité ; enfin, n'oubliez point que la confiance aveugle et l'aimable indulgence forment les liens les plus doux qui puissent unir les cœurs.

Fin du troisième volume.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 057764281